

Michael Wodhull
April 7th
1762

12599

collar: & complet: 5 Vol: s

MELANGES
DE
LITTERATURE, D'HISTOIRE,
ET DE
PHILOSOPHIE.

TOME PREMIER.

MELANGES
DE
LITTERATURE, D'HISTOIRE,
ET DE
PHILOSOPHIE.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée & augmentée très-considérablement par l'Auteur.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
MDCCLX.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVERTISSEMENT

SUR

CETTE NOUVELLE EDITION.

DEs différens morceaux qui composent ce Recueil, les uns voient le jour pour la premiere fois, les autres ont déjà été soumis au jugement du Public; & parmi ces derniers, il en est plusieurs qui reparoissent avec des augmentations & des changemens.

On a retouché en quelques endroits l'*Essai sur les Gens de Lettres*, & on y a fait quelques additions relatives à l'état présent de la République Littéraire, dont les membres dispersés & désunis, sont persécutés par ceux même qui auroient le plus d'intérêt à les défendre & à les protéger. Car quiconque est jaloux d'acquérir ou de conserver l'estime & la confiance publique, doit ménager les Ecrivains de sa Nation: ils sont auprès de leur siecle & de la postérité les distributeurs de la renommée & du blâme, les juges des opinions, & les appréciateurs des hommes.

La liberté avec laquelle on s'est exprimé dans l'*Essai sur les Gens de Lettres*, a excité quelques murmures contre l'Auteur. Il n'a qu'un mot à répondre. A-t-il dit la vérité? voilà ce qui importe au Public. A-t-il attaqué ou même désigné quelquelqu'un? voilà ce qui impor-

te aux particuliers. N'a-t-il pas expreſſément reconnu qu'il y avoit des exceptions aux peintures générales qu'il a faites ? On eſt donc en droit de ſe croire excepté, lorſqu'on mérite de l'être. S'offenſer en pareil cas, c'eſt prouver qu'on ſe reconnoît; & ſe plaindre de la reſſemblance du portrait, c'eſt entendre bien mal les intérêts de ſon amour-propre.

L'Auteur Germanique des Mémoires de Chriſtine, qu'on avoit pris la peine & la liberté d'abréger dans la premiere édition de ces *Mêlanges*, a trouvé qu'on ne parloit pas aſſez reſpectueuſement de ſa compilation; il a donc attaqué l'abrégé qu'on en a fait, par une lettre en Langue Françoiſe & en ſtyle Allemand, où ſous un monceau d'invectives, on a heureuſement apperçu deux ou trois obſervations qui ont paru juſtes. On le remercie de ſes critiques, & de la modération qu'il a miſe dans ſes injures même; car il s'eſt interdit les termes de Déiſte, de Matérialiſte & d'Athée, ſi libéralement & ſi heureuſement employés aujourd'hui par l'Urbanité Françoiſe.

Outre quelques changemens qu'on a faits à l'*Eſſai de Traduction de Tacite*, on a de plus augmenté cette Traduction d'un très-grand nombre de Morceaux intéreſſans, & d'un Diſcours ſur l'*Art de traduire*, dont les Connoiſſeurs jugeront; c'eſt tout ce qu'on en peut dire ici. Il en eſt de même des *Réflexions ſur les Eloges Académiques*, qu'on a placées à la tête du ſecond

cond volume ; elles ſervent comme de Préface aux cinq Eloges que ce volume renferme, & qui avoient déjà été publiés.

Mr. Rouſſeau a fait l'honneur à l'article *Geneve* de l'Encyclopédie de l'attaquer ſur quelques points. Comme cet Ecrivain célebre n'eſt pas du nombre des Critiques qui ne méritent que le mépris & le ſilence, on a cru devoir défendre l'Article *Geneve*, non par une réponſe en forme, mais par quelques réflexions qu'on ſoumet au jugement de Mr. Rouſſeau & du Public. Peut-être ces réflexions viennent-elles un peu tard ; mais ſi elles ſont mauvaiſes, elles feront encore venues trop tôt.

Le Diſcours ſur l'Elocution Oratoire n'eſt que l'Article *Elocution* de l'Encyclopédie, auquel on a fait des retranchemens, des additions, & pluſieurs changemens ; parce que le ſtyle propre à un Morceau Académique doit être différent du ſtyle qui convient à un Article de Dictionnaire. Il en eſt de même de quelques autres Articles de l'Encyclopédie, qu'on a inſérés dans ces Mêlanges.

A l'égard des *Elémens de Philoſophie*, qui forment la plus grande partie du quatrieme volume, ce ſont moins des Elémens en forme, qu'une eſquiſſe & comme une table raiſonnée des principales matieres que de pareils Elémens doivent contenir. On a cependant tâché de rendre cette eſquiſſe & cette table auſſi inſtructives qu'il a été poſſible ; car le

premier devoir de la Philoſophie eſt d'inſtruire, & ce n'eſt qu'en inſtruiſant qu'elle peut plaire; ſon éloquence eſt la préciſion. & ſa parure eſt la vérité.

Pluſieurs perſonnes ayant paru deſirer d'avoir à part les Préfaces des Ouvrages Mathématiques de l'Auteur, il a détaché de ces Préfaces ce qu'elles renferment de plus philoſophique, pour l'inſérer dans ces Elémens, où il a cru que des morceaux de ce genre ne paroîtroient point déplacés.

Les remontrances *ſur la liberté de la Muſique* auront vraiſemblablement autant de contradicteurs, ou plutôt d'ennemis, que l'*Eſſai ſur les Gens de Lettres*. Car dans ces remontrances on a eu la témérité de dire librement ſon avis ſur la Muſique de la Nation, ou plutôt ſur la Muſique que cette Nation croit avoir. L'Auteur ſera fort heureux, s'il en eſt quitte pour des injures; peut-être le dénoncera-t-on comme un mauvais Citoyen; c'eſt en effet le nom qu'on donne aujourd'hui à ceux qui ne reſpectent pas aſſez certains préjugés reçus. Il eſt vrai qu'en récompenſe le nom de bon Citoyen eſt auſſi équitablement prodigué; car on en décore les Traitans qui plaignent la miſere du peuple, & les Célibataires qui prêchent la population.

Mais les adverſaires que l'Eſſai ſur *la liberté de la Muſique* pourra faire à l'Auteur, ne ſont rien en comparaiſon des ſatyres que lui promettent les *Réflexions*

ſur l'abus de la Critique en matiere de Religion. Ces Réflexions, très-utiles, on oſe le dire, à la Religion même, & qui ne peuvent manquer par cette raiſon d'obtenir le ſuffrage des véritables Gens de bien, ne pourront auſſi manquer de déplaire à tous ceux qui en uſurpent ſeulement le nom. Heureuſement l'intérêt qui anime les uns & les autres eſt trop à découvert pour que le Public impartial y ſoit trompé, & c'eſt à ce public que l'Auteur en appelle. Mais afin que les calomniateurs ſoient punis, s'ils ne peuvent prouver ce qu'ils avanceront, il déclare qu'il ne répondra déſormais ſur l'imputation d'Irreligion, qu'aux Ecrivains qui l'attaqueront juridiquement & devant les Tribunaux; c'eſt-là qu'il attend ſes accuſateurs. Il ſeroit de l'injuſtice la plus abſurde & la plus criante de le rendre reſponſable des Ouvrages des autres, mais il conſent volontiers à répondre & à être jugé ſur les ſiens. La Religion, qu'il s'eſt toujours fait un devoir de reſpecter dans ſes Ecrits, eſt la ſeule choſe ſur laquelle il ne demande point de grace, & ſur laquelle il eſpere n'en avoir pas beſoin. Si le fanatiſme de la Superſtition lui paroît odieux, celui de l'Impiété lui a toujours paru ridicule, parce qu'il eſt ſans motif comme ſans objet. Auſſi a-t-il cette conſolation, qu'on n'a pu tirer encore une ſeule propoſition répréhenſible du grand nombre d'Ouvrages qu'il

a publiés jusqu'ici. Il ne parle point des passages qu'on a tronqués ou falsifiés pour le rendre coupable, des imputations vagues qu'on lui a faites, des intentions qu'on lui a prêtées, des interprétations forcées qu'on a données à ses paroles; avec une pareille méthode on trouveroit des erreurs dans les Ecrits même des Peres. Mais il a le malheur ou l'avantage d'être un des principaux Auteurs de l'Encyclopédie; & l'Encyclopédie, peu favorable à ces controverses futiles, qui sont l'opprobre de notre siecle, a jetté sur tous les hommes de parti *sans distinction* le ridicule & le mépris qu'ils méritent: tous les hommes de parti doivent donc se liguer pour la détruire: cela est naturel & dans l'ordre.

Cette conspiration générale nous a engagés à remettre sous les yeux du Public dans ces *Mélanges* la Préface du troisieme volume de l'Encyclopédie. Les notes qui y sont jointes, renferment la réponse aux objections qui furent faites il y a six ans contre cet Ouvrage, par rapport aux principes d'Irreligion dont il étoit accusé; & l'on se flatte d'avoir pleinement satisfait à ces objections.

Mais pendant que cette seconde Edition étoit sous presse, un nouvel orage s'est élevé; les Brochures ont été lancées de toutes parts; le Gouvernement même paroît avoir pris connoissance des imputations dont on a chargé les Auteurs, &

n'a

n'a point encore prononcé dans le moment (*) où nous écrivons. Son jugement, quel qu'il ſoit, ſera toujours équitable, puiſqu'il fera ceſſer enfin, de quelque maniere que ce puiſſe être, le ſcandale & les cris que l'Encyclopédie a occaſionnés ſans le vouloir ; mais ce jugement fût-il tel que les ennemis de cet Ouvrage peuvent le deſirer, il ne donnera, nous oſons le dire, aucun avantage réel à leurs critiques ; leurs ſatyres n'en ſeront pas plus fines, leurs raiſonnemens plus juſtes, leurs citations plus fideles (*a*). Si l'Autorité juge à propos d'ar-

(*) Le 24. Février 1759.

(*a*) Nous en rapporterons quelques traits qui mettront le Public en état de juger du reſte. On fait dire à l'Auteur du Diſcours préliminaire de l'Encyclopédie, que *l'inégalité des conditions eſt un droit barbare*, lorſqu'il a dit ſimplement que la LOI DU PLUS FORT *eſt un Droit barbare*; on fait dire à l'Auteur de l'Article *Gloire*, que *la Religion qui éloigne les hommes de l'amour d'une gloire mondaine, eſt une Philoſophie auſſi vaine que dangereuſe*; impiété qui ne ſe trouve ni dans l'Article *Gloire*, ni ailleurs ; on prétend que les Articles *Ame* & *Dieu* ſont des Traités de Matérialiſme & d'Athéiſme, quoique ces Articles ſoient tirés en entier des Ouvrages de Mrs. Clarke & Jaquelot, les meilleurs que nous ayons contre les Materialiſtes & contre les Athées; on ſoutient, avec une aſſurance qui en a impoſé aux Magiſtrats, que les renvois du ſecond de ces deux Articles ſont deſtinés à détruire les démonſtrations de l'exiſtence d'un Etre Suprême; & pour appuyer cette calomnie on tronque les Articles & on rapporte infidélement les paſſages; (c'eſt ce que nous ſommes en état de *démontrer*, ſi des Ordres ſuperieurs l'exigent; car c'eſt à des Juges reſpectables & eclairés, & non à des Ecrivains ſans aveu que nous voulons répondre) ; on prétend que l'Encyclopédie eſt une Société formée pour détruire

d'arrêter au milieu de son cours une entreprise contre laquelle on est venu à bout de soulever les personnes les plus respectables, les Auteurs reconnoîtront sans peine que l'Encyclopédie, quoique très-mal attaquée par ses adversaires, a pu être justement condamnée par ses Juges; ils béniront la Providence qui les déchargera d'un fardeau que l'amour seul du Bien public leur faisoit supporter avec courage; & ils écriront avec autant de respect que de joie au bas de l'Ordre suprême qui leur imposera silence: DEUS NOBIS HÆC OTIA FECIT.

la Morale & la Religion, & on accuse en même tems les Auteurs de se contredire les uns les autres, ce qui suppose bien peu de concert entr'eux; on leur reproche d'avoir dit (avec St. Paul) que le culte que nous rendons à Dieu doit être raisonnable; avec le P. Malebranche, que le bonheur de l'homme est dans le plaisir, (comme si le mot de *Plaisir* se bornoit aux plaisirs des sens); avec les Ecrivains les plus respectables, que l'intolérance & la persécution sont contraires à l'esprit du Christianisme; enfin avec le plus puissant de nos Rois, & avec le premier Parlement du Royaume, que l'autorité légitime est fondée sur le *Contrat* fait entre le Souverain & ses sujets. L'Essai sur *l'abus de la Critique en matiere de Religion* offre quelques autres exemples plus ridicules encore des nouvelles imputations faites à l'Encyclopedie; & c'en est assez sans doute pour nous dispenser de répliquer en détail à des Calomniateurs imbécilles, qui ne cherchent en jouant le rôle d'Apôtres qu'une existence & des protecteurs, & par qui la Religion seroit deshonorée, si elle pouvoit l'être. D'ailleurs, pour lire la réponse, il faudroit avoir lu les critiques; & qui peut en avoir le courage?

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE
DE
L'ENCYCLOPÉDIE.

AVERTISSEMENT.

*LE Discours Préliminaire de l'*ENCYCLOP'EDIE *a été reçu avec une indulgence qui ne fait qu'exciter ma reconnoissance & mon zele, sans me fermer les yeux sur ce qui manque à cet Ouvrage. J'ai averti, & je ne saurois trop le répéter, que Mr. Diderot est Auteur du* Prospectus *de l'Encyclopédie, qui termine ce Discours, & qui en fait une partie essentielle. C'est à lui qu'appartient aussi la Table ou le Systême figuré des connoissances humaines, & l'explication de cette Table. J'ai joint de son aveu l'une & l'autre au Discours, parce qu'elles ne forment proprement avec lui qu'un même corps, & que je n'aurois pu les faire aussi bien.*

Quoique le succès de l'Ouvrage ait été fort au-delà de son mérite & de mes desirs, j'ai eu le bonheur ou le malheur peut-être d'essuyer assez peu de critiques. On m'en a fait quelques-unes, qui sont purement littéraires, & auxquelles je me crois dispensé de répondre. Que m'importe en effet qu'on estime tant qu'on voudra la Rhétorique des Colleges, la foule des Ecrivains

Latins modernes, la Prose de Despreaux, de Rousseau, de la Fontaine, de Corneille, & de tant d'autres Poëtes; qu'on regarde avec le P. Le Cointe un certain Virgile (Evêque, Prêtre ou Sacristain) comme un fort méchant homme, *pour avoir eu raison malgré le Pape Zacharie; qu'on prétende que plusieurs Théologiens de l'Eglise Romaine n'ont pas fait des efforts réitérés pour ériger en dogmes des opinions absurdes & pernicieuses (telles que celle de l'infaillibilité du Pape, & de son pouvoir sur le temporel des Rois); qu'on me reproche enfin jusqu'aux éloges que j'ai donnés à quelques grands hommes de notre siecle, dont la plupart n'ont avec moi aucune liaison, & que l'intrigue, l'ignorance ou l'imbécillité s'efforcent de décrier ou de noircir? Quand le Discours Préliminaire de l'Encyclopédie n'auroit d'autre mérite que d'avoir célébré ces Auteurs illustres, ce mérite sera de quelque valeur aux yeux de la postérité, si les foibles productions de ma plume parviennent jusqu'à elle. Elle me saura gré d'avoir eu le courage d'être juste, malgré l'envie, la cabale, les petits talens, leurs Panégyristes, & leurs Mécenes.*

On m'a fait d'autres reproches beaucoup plus graves; leur importance ne me permet

met pas de les taire, mais auſſi leur injuſtice me diſpenſe d'en parler ſur le ton d'une apologie ſérieuſe. En effet, que répondre à un Critique qui m'accuſe d'avoir cherché dans la formation de la ſociété, plutôt que dans des hypotheſes arbitraires, non l'eſſence, mais les notions *du bien & du mal; de n'avoir pas examiné comment un homme né & abandonné dans une iſle déſerte ſe formeroit les idées de vertu & de vice, c'eſt-à-dire comment un être romaneſque s'inſtruiroit de ſes devoir envers des êtres inconnus; d'avoir penſé d'après l'expérience, l'hiſtoire & la raiſon, que la notion des vices & des vertus morales a précédé dans les Païens la connoiſſance du vrai Dieu; d'avoir diſpenſé l'homme de ſes devoirs envers l'Etre ſuprême, quoique je parle à pluſieurs repriſes de ces devoirs; d'avoir regardé les corps comme* cauſe efficiente *de nos ſenſations, quoique j'aye dit expreſſément qu'ils n'ont avec nos ſenſations* aucun rapport; *d'avoir cru que la ſpiritualité de l'Ame & l'exiſtence de Dieu étoient des vérités aſſez claires pour ne demander que des preuves très-courtes; de n'avoir point parlé* aſſez au long *de la Religion Chrétienne, dont je pouvois même me diſpenſer de parler abſo-*

lument, puiſqu'elle eſt d'un ordre ſupérieur au Syſtême encyclopédique des connoiſſances humaines; d'avoir dégradé la Religion naturelle, en avançant que la connoiſſance qu'elle nous donne de Dieu & de nos devoirs eſt fort imparfaite; d'avoir dégradé en même tems la Révélation, pour avoir accordé aux Théologiens la faculté de raiſonner; d'avoir enfin admis avec Mr. Paſcal (qui devroit pourtant être une grande autorité pour mon adverſaire) des vérités qui ſans être oppoſées, vont les unes au cœur, & les autres à l'eſprit? Telles ſont les objections que n'a pas rougi de me faire un Journaliſte plus Orthodoxe peut-être que Logicien, mais certainement plus mal intentionné qu'Orthodoxe. Pour y répondre, il ſuffit de les expoſer, & de dire à ma Nation ce que diſoit au Peuple Romain cet agriculteur accuſé de maléfice: veneficia mea, Quirites, hæc ſunt.

Il faut avouer que ſi dans le ſiecle où nous ſommes, le ton d'irreligion ne coûte rien à quelques Ecrivains, le reproche d'irreligion ne coûte rien à quelques autres. Soyez Chrétien, pourroit-on dire à ces derniers, mais à condition que vous le ſerez aſſez pour ne pas accuſer trop légérement vos freres de ne le point être.

Il

Il ne me reste plus qu'un mot à dire sur cet Ouvrage. Quelques personnes ont affecté de répandre, à-la-vérité sourdement, & sans preuves, que le plan m'en avoit été fourni par les Ouvrages du Chancelier Bacon. Un court éclaircissement sur cette imputation mettra le Lecteur en état d'en juger. Ce Discours a deux parties; la premiere a pour objet la généalogie des sciences, & la seconde est l'histoire philosophique des progrès de l'esprit humain depuis la renaissance des Lettres. Dans cette derniere partie il n'y a pas un seul mot qui appartienne au grand homme dont on m'accuse d'être le copiste. L'exposition & le détail de l'ordre généalogique des Sciences & des Arts, qui compose presque en entier la premiere partie, n'appartient pas davantage à Bacon. J'ai seulement emprunté, vers la fin de cette premiere partie, quelques-unes de ses idées, en très-petit nombre, sur l'ordre encyclopédique des connoissances humaines, qu'il ne faut pas confondre, comme je l'ai prouvé, avec la généalogie des Sciences; à ces idées que Bacon m'a fournies, & dont je n'ai point dissimulé que je lui étois redevable, j'en ai joint beaucoup d'autres que je crois m'être propres, & qui sont relatives à ce même ordre encyclopédique. Ainsi le

peu que j'ai tiré du Chancelier d'Angleterre eſt renfermé dans quelques lignes de ce Diſcours, comme il eſt aiſé de s'en convaincre en jettant les yeux ſur l'arbre encyclopédique de Bacon (a); &, ce qu'il ne faut pas oublier, j'ai eu ſoin d'avertir expreſſément de ce peu que je lui dois. Voilà à quoi ſe réduit le prétendu plagiat qu'on me reproche: mais ce Diſcours a eu le bonheur de réuſſir; il falloit bien tâcher de me l'ôter.

(a) Cet arbre du Chancelier Bacon eſt imprimé à la fin du Diſcours. Nous invitons le Lecteur à faire la comparaiſon. Il ne faut pas confondre avec le Diſcours préliminaire de l'Encyclopédie, le ſyſtême figuré qui eſt à la fin, & qu'on a reconnu expreſſément être tiré en grande partie du Chancelier Bacon, quoiqu'il s'y trouve encore des différences conſidérables.



DIS-



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE

DE

L'ENCYCLOPÉDIE.

L'ENCYCLOPE'DIE que nous préſentons au Public, eſt, comme ſon titre l'annonce, l'Ouvrage d'une ſociété de Gens de Lettres. Nous croirions pouvoir aſſurer, ſi nous n'étions pas du nombre, qu'ils ſont tous avantageuſement connus, ou dignes de l'être. Mais ſans vouloir prévenir un jugement qu'il n'appartient qu'aux Savans de porter, il eſt au moins de notre devoir d'écarter avant toutes choſes l'objection la plus capable de nuire au ſuccès d'une ſi grande entrepriſe. Nous déclarons donc que nous n'avons point eu la témérité

de nous charger ſeuls d'un poids ſi ſupérieur à nos forces, & que notre fonction d'Editeurs conſiſte principalement à mettre en ordre des matériaux dont la partie la plus conſidérable nous a été entiérement fournie. Nous avions fait expreſſément la même déclaration dans le corps du *Proſpectus* * ; mais elle auroit peut-être dû ſe trouver à la tête. Par cette précaution, nous euſſions apparemment répondu d'avance à une foule de gens du monde, & même à quelques gens de lettres, qui nous ont demandé comment deux perſonnes pouvoient traiter de toutes les Sciences & de tous les Arts, & qui néanmoins avoient jetté ſans doute les yeux ſur le *Proſpectus*, puiſqu'ils ont bien voulu l'honorer de leurs éloges. Ainſi le ſeul moyen d'empêcher ſans retour leur objection de reparoître, c'eſt d'employer, comme nous faiſons ici, les premieres lignes de notre Ouvrage à la détruire. Ce début eſt donc uniquement deſtiné à ceux de nos Lecteurs qui ne jugeront pas à propos d'aller plus loin: nous devons aux autres un détail beaucoup plus éten-

* Ce *Proſpectus* a été publié au mois de Novembre 1750.

étendu ſur l'exécution de L'ENCYCLOPÉDIE: ils le trouveront dans la ſuite de ce Diſcours; mais ce détail ſi important par ſa nature & par ſa matiere, demande à être précédé de quelques réflexions philoſophiques.

L'OUVRAGE que nous commençons (& que nous deſirons de finir) a deux objets: comme *Encyclopédie*, il doit expoſer, autant qu'il eſt poſſible, l'ordre & l'enchaînement des connoiſſances humaines: comme *Dictionnaire raiſonné des Sciences, des Arts & des Métiers*, il doit contenir ſur chaque Science & ſur chaque Art, ſoit libéral, ſoit méchanique, les principes généraux qui en ſont la baſe, & les détails les plus eſſentiels, qui en font le corps & la ſubſtance. Ces deux points de vue, d'*Encyclopédie* & de *Dictionnaire Raiſonné*, formeront donc le plan & la diviſion de notre Diſcours préliminaire. Nous allons les enviſager, les ſuivre l'un après l'autre, & rendre compte des moyens par leſquels on a tâché de ſatisfaire à ce double objet.

Pour peu qu'on ait réfléchi ſur la liaiſon que les découvertes ont entre elles, il eſt facile de s'appercevoir que les

Sciences & les Arts se prêtent mutuellement des secours, & qu'il y a par conséquent une chaîne qui les unit. Mais s'il est souvent difficile de réduire à un petit nombre de regles ou de notions générales, chaque Science ou chaque Art en particulier, il ne l'est pas moins de renfermer dans un systême qui soit un, les branches infiniment variées de la science humaine.

Le premier pas que nous ayons à faire dans cette recherche, est d'examiner, qu'on nous permette ce terme, la généalogie & la filiation de nos connoissances, les causes qui ont dû les faire naître, & les caracteres qui les distinguent; en un mot, de remonter jusqu'à l'origine & à la génération de nos idées. Indépendamment des secours que nous tirerons de cet examen pour l'énumération encyclopédique des Sciences & des Arts, il ne sauroit être déplacé à la tête d'un Dictionnaire raisonné des connoissances humaines.

On peut diviser toutes nos connoissances en directes & en réfléchies. Les directes sont celles que nous recevons immédiatement sans aucune opération de notre volonté; qui trouvant ouvertes,

tes, ſi on peut parler ainſi, toutes les portes de notre ame, y entrent ſans réſiſtance & ſans effort. Les connoiſſances réfléchies ſont celles que l'eſprit acquiert en opérant ſur les directes, en les uniſſant & en les combinant.

Toutes nos connoiſſances directes ſe réduiſent à celles que nous recevons par les ſens; d'où il s'enſuit que c'eſt à nos ſenſations que nous devons toutes nos idées. Ce principe des premiers Philoſophes a été long-tems regardé comme un axiôme par les Scholaſtiques; pour qu'ils lui fiſſent cet honneur, il ſuffiſoit qu'il fût ancien, & ils auroient défendu avec la même chaleur les formes ſubſtantielles ou les qualités occultes. Auſſi cette vérité fut-elle traitée à la renaiſſance de la Philoſophie, comme les opinions abſurdes dont on auroit dû la diſtinguer; on la proſcrivit avec ces opinions, parce que rien n'eſt ſi dangereux pour le vrai, & ne l'expoſe tant à être méconnu, que l'alliage ou le voiſinage de l'erreur. Le ſyſtême des idées innées, ſéduiſant à pluſieurs égards, & plus frappant peut-être parce qu'il étoit moins connu, a ſuccédé à l'axiôme des Scholaſtiques; &

après avoir long-tems régné, il conserve encore quelques partisans; tant la vérité a de peine à reprendre sa place, quand les préjugés ou le sophisme l'en ont chassée. Enfin, depuis assez peu de tems, on convient presque généralement que les Anciens avoient raison; & ce n'est pas la seule question sur laquelle nous commençons à nous rapprocher d'eux.

Rien n'est plus incontestable que l'existence de nos sensations; ainsi, pour prouver qu'elles sont le principe de toutes nos connoissances, il suffit de démontrer qu'elles peuvent l'être: car en bonne Philosophie, toute déduction qui a pour base des faits ou des vérités reconnues, est préférable à ce qui n'est appuyé que sur des hypotheses, même ingénieuses. Pourquoi supposer que nous ayons d'avance des notions purement intellectuelles, si nous n'avons besoin pour les former, que de réfléchir sur nos sensations? Le détail où nous allons entrer fera voir que ces notions n'ont point en effet d'autre origine.

La premiere chose que nos sensations nous apprennent, & qui même n'en est pas distinguée, c'est notre existence; d'où il s'ensuit que nos premieres idées ré-

réfléchies doivent tomber ſur nous, c'eſt-à-dire, ſur ce principe penſant qui conſtitue notre nature, & qui n'eſt point différent de nous-mêmes. La ſeconde connoiſſance que nous devons à nos ſenſations, eſt l'exiſtence des objets extérieurs, parmi leſquels notre propre corps doit être compris, puiſqu'il nous eſt, pour ainſi dire, extérieur, même avant que nous ayons démêlé la nature du principe qui penſe en nous. Ces objets innombrables produiſent ſur nous un effet ſi puiſſant, ſi continu, & qui nous unit tellement à eux, qu'après un premier inſtant où nos idées réfléchies nous rappellent en nous-mêmes, nous ſommes forcés d'en ſortir par les ſenſations qui nous aſſiégent de toutes parts, & qui nous arrachent à la ſolitude où nous reſterions ſans elles. La multiplicité de ces ſenſations, l'accord que nous remarquons dans leur témoignage, les nuances que nous y obſervons, les affections involontaires qu'elles nous font éprouver, comparées avec la détermination volontaire qui préſide à nos idées réfléchies, & qui n'opere que ſur nos ſenſations même; tout cela forme en nous un penchant inſurmontable à aſſurer

ſurer l'exiſtence des objets auxquels nous rapportons ces ſenſations, & qui nous paroiſſent en être la cauſe; penchant que bien des Philoſophes ont regardé comme l'ouvrage d'un Etre ſupérieur, & comme l'argument le plus convaincant de l'exiſtence de ces objets. En effet, n'y ayant aucun rapport entre chaque ſenſation & l'objet qui l'occaſionne, ou du moins auquel nous la rapportons, il ne paroît pas qu'on puiſſe trouver par le raiſonnement de paſſage poſſible de l'un à l'autre: il n'y a qu'une eſpece d'inſtinct, plus ſûr que la raiſon même, qui puiſſe nous forcer à franchir un ſi grand intervalle; & cet inſtinct eſt ſi vif en nous, que quand on ſuppoſeroit pour un moment qu'il ſubſiſtât pendant que les objets extérieurs ſeroient anéantis, ces mêmes objets reproduits tout-à-coup ne pourroient augmenter ſa force. Jugeons donc ſans balancer, que nos ſenſations ont en effet hors de nous la cauſe que nous leur ſuppoſons, puiſque l'effet qui peut réſulter de l'exiſtence réelle de cette cauſe, ne ſauroit différer en aucune maniere de celui que nous éprouvons; & n'imitons point ces Philoſophes dont parle Montagne, qui interrogés ſur le

prin-

principe des actions humaines, cherchent encore s'il y a des hommes. Loin de vouloir répandre des nuages ſur une vérité reconnue des Sceptiques mêmes lorſqu'ils ne diſputent pas, laiſſons aux Métaphyſiciens éclairés le ſoin d'en développer le principe: c'eſt à eux à déterminer, s'il eſt poſſible, quelle gradation obſerve notre ame dans ce premier pas qu'elle fait hors d'elle-même, pouſſée, pour ainſi dire, & retenue tout à la fois par une foule de perceptions, qui d'un côté l'entraînent vers les objets extérieurs, & qui de l'autre n'appartenant proprement qu'à elle, ſemblent lui circonſcrire un eſpace étroit dont elles ne lui permettent pas de ſortir.

De tous les objets qui nous affectent par leur préſence, notre propre corps eſt celui dont l'exiſtence nous frappe le plus, parce qu'elle nous appartient plus intimement: mais à peine ſentons-nous l'exiſtence de notre corps, que nous nous appercevons de l'attention qu'il exige de nous, pour écarter les dangers qui l'environnent. Sujet à mille beſoins, & ſenſible au dernier point à l'action des corps extérieurs, il ſeroit bientôt détruit, ſi le ſoin de ſa conſervation ne nous occupoit.

cupoit.

cupoit. Ce n'est pas que tous les corps extérieurs nous fassent éprouver des sensations desagréables; quelques-uns semblent nous dédommager par le plaisir que leur action nous procure. Mais tel est le malheur de la condition humaine, que la douleur est en nous le sentiment le plus vif; le plaisir nous touche moins qu'elle, & ne suffit presque jamais pour nous en consoler. En vain quelques Philosophes soutenoient, en retenant leurs cris au milieu des souffrances, que la douleur n'étoit point un mal: en vain quelques autres plaçoient le bonheur suprême dans la volupté, à laquelle ils ne laissoient pas de se refuser par la crainte de ses suites: tous auroient mieux connu notre nature, s'ils s'étoient contentés de borner à l'exemption de la douleur le souverain bien de la vie présente, & de convenir que sans pouvoir atteindre à ce souverain bien, il nous étoit seulement permis d'en approcher plus ou moins, à proportion de nos soins & de notre vigilance. Des réflexions si naturelles frapperont infailliblement tout homme abandonné à lui-même, & libre de préjugés, soit d'éducation, soit d'étude: elles seront la suite

de

de la premiere impreſſion qu'il recevra des objets; & on peut les mettre au nombre de ces premiers mouvemens de l'ame, précieux pour les vrais ſages, & dignes d'être obſervés par eux, mais négligés ou rejettés par la Philoſophie ordinaire, dont ils démentent preſque toujours les principes.

La néceſſité de garantir notre propre corps de la douleur & de la deſtruction, nous fait examiner parmi les objets extérieurs, ceux qui peuvent nous être utiles ou nuiſibles, pour rechercher les uns & fuir les autres. Mais à peine commençons-nous à parcourir ces objets, que nous découvrons parmi eux un grand nombre d'êtres qui nous paroiſſent entiérement ſemblables à nous, c'eſt-à-dire, dont la forme eſt toute pareille à la nôtre, & qui, autant que nous en pouvons juger au premier coup d'œil, ſemblent avoir les mêmes perceptions que nous: tout nous porte donc à penſer qu'ils ont auſſi les mêmes beſoins que nous éprouvons, & par conſéquent le même intérêt à les ſatisfaire; d'où il réſulte que nous devons trouver beaucoup d'avantage à nous unir avec eux, pour démêler dans la nature ce qui

peut nous conſerver ou nous nuire. La communication des idées eſt le principe & le ſoutien de cette union, & demande néceſſairement l'invention des ſignes : telle eſt l'origine de la formation des ſociétés avec laquelle les langues ont dû naître.

Ce commerce, que tant de motifs puiſſans nous engagent à former avec les autres hommes, augmente bientôt l'étendue de nos idées, & nous en fait naître de très-nouvelles pour nous, & de très-éloignées, ſelon toute apparence, de celles que nous aurions eues par nous-mêmes ſans un tel ſecours. C'eſt aux Philoſophes à juger ſi cette communication réciproque, jointe à la reſſemblance que nous appercevons entre nos ſenſations & celles de nos ſemblables, ne contribue pas beaucoup à fortifier ce penchant invincible que nous avons à ſuppoſer l'exiſtence de tous les objets qui nous frappent. Pour me renfermer dans mon ſujet, je remarquerai ſeulement que l'agrément & l'avantage que nous trouvons dans un pareil commerce, ſoit à faire part de nos idées aux autres hommes, ſoit à joindre les leurs aux nôtres, doit nous porter à reſſerrer

de plus en plus les liens de la ſociété commencée, & à la rendre la plus utile pour nous qu'il eſt poſſible. Mais chaque membre de la ſociété cherchant ainſi à augmenter pour lui-même l'utilité qu'il en retire, & ayant à combattre dans chacun des autres un empreſſement égal au ſien, tous ne peuvent avoir la même part aux avantages, quoique tous y ayent le même droit. Un droit ſi légitime eſt donc bientôt enfreint par ce droit barbare d'inégalité, appellé loi du plus fort, dont l'uſage ſemble nous confondre avec les animaux, & dont il eſt pourtant ſi difficile de ne pas abuſer. Ainſi la force, donnée par la nature à certains hommes, & qu'ils ne devroient ſans doute employer qu'au ſoutien & à la protection des foibles, eſt au contraire l'origine de l'oppreſſion de ces derniers. Mais plus l'oppreſſion eſt violente, plus ils la ſouffrent impatiemment, parce qu'ils ſentent que rien n'a dû les y aſſujettir. De-là la notion de l'injuſte, & par conſéquent du bien & du mal moral, dont tant de Philoſophes ont cherché le principe, & que le cri de la nature, qui retentit dans tout homme, fait entendre chez les Peuples même les

plus ſauvages. De-là auſſi cette loi naturelle que nous trouvons au-dedans de nous, ſource des premieres loix que les hommes ont dû former: ſans le ſecours même de ces loix elle eſt quelquefois aſſez forte, ſinon pour anéantir l'oppreſſion, au moins pour la contenir dans certaines bornes. C'eſt ainſi que le mal que nous éprouvons par les vices de nos ſemblables, produit en nous la connoiſſance réfléchie des vertus oppoſées à ces vices: connoiſſance précieuſe, dont une union & une égalité parfaites nous auroient peut-être privés.

Par l'idée acquiſe du juſte & de l'injuſte, & conſéquemment de la nature morale des actions, nous ſommes naturellement amenés à examiner quel eſt en nous le principe qui agit, ou, ce qui eſt la même choſe, la ſubſtance qui veut & qui conçoit. Il ne faut pas approfondir beaucoup la nature de notre corps & l'idée que nous en avons, pour reconnoître qu'il ne ſauroit être cette ſubſtance; puiſque les propriétés que nous obſervons dans la matiere, n'ont rien de commun avec la faculté de vouloir & de penſer: d'où il réſulte que cet être appellé *Nous* eſt formé de deux principes

de différente nature, tellement unis, qu'il regne entre les mouvemens de l'un & les affections de l'autre, une correſpondance que nous ne ſaurions ni ſuſpendre ni altérer, & qui les tient dans un aſſujettiſſement réciproque. Cet eſclavage ſi indépendant de nous, joint aux réflexions que nous ſommes forcés de faire ſur la nature des deux principes & ſur leur imperfection, nous éleve à la contemplation d'une Intelligence toute-puiſſante à qui nous devons ce que nous ſommes, & qui exige par conſéquent notre culte : ſon exiſtence, pour être reconnue, n'auroit beſoin que de notre ſentiment intérieur, quand même le témoignage univerſel des autres hommes, & celui de la nature entiere, ne s'y joindroient pas.

Il eſt donc évident que les notions purement intellectuelles du vice & de la vertu, le principe & la néceſſité des loix, la ſpiritualité de l'ame, l'exiſtence de Dieu & nos devoirs envers lui, en un mot les vérités dont nous avons le beſoin le plus prompt & le plus indiſpenſable, ſont le fruit des premieres idées réfléchies que nos ſenſations occaſionnent.

Quelque intéreſſantes que ſoient ces pre-

premieres vérités pour la plus noble portion de nous-mêmes, le corps auquel elle est unie nous ramene bientôt à lui par la nécessité de pourvoir à des besoins qui se multiplient sans cesse. Sa conservation doit avoir pour objet, ou de prévenir les maux qui le menacent, ou de remédier à ceux dont il est atteint. C'est à quoi nous cherchons à satisfaire par deux moyens; savoir, par nos découvertes particulieres, & par les recherches des autres hommes; recherches dont notre commerce avec eux nous met à portée de profiter. De-là ont dû naître d'abord l'Agriculture, la Médecine, enfin tous les Arts les plus absolument nécessaires. Ils ont été en même tems & nos connoissances primitives, & la source de toutes les autres, même de celles qui en paroissent très-éloignées par leur nature: c'est ce qu'il faut développer plus en détail.

Les premiers hommes, en s'aidant mutuellement de leurs lumieres, c'est-à-dire, de leurs efforts séparés ou réunis, sont parvenus, peut-être en assez peu de tems, à découvrir une partie des usages auxquels ils pouvoient employer les corps. Avides de connoissances utiles,

les, ils ont dû écarter d'abord toute ſpéculation oiſive, conſidérer rapidement les uns après les autres les différens êtres que la Nature leur préſentoit, & les combiner, pour ainſi dire, matériellement, par leurs propriétés les plus frappantes & les plus palpables. A cette premiere combinaiſon, il a dû en ſuccéder une autre plus recherchée, mais toujours relative à leurs beſoins, & qui a principalement conſiſté dans une étude plus approfondie de quelques propriétés moins ſenſibles, dans l'altération & la décompoſition des corps, & dans l'uſage qu'on en pouvoit tirer.

Cependant, quelque chemin que les hommes dont nous parlons & leurs ſucceſſeurs ayent été capables de faire, excités par un objet auſſi intéreſſant que celui de leur propre conſervation, l'expérience & l'obſervation de ce vaſte Univers leur ont fait rencontrer bientôt des obſtacles que leurs plus grands efforts n'ont pu franchir. L'eſprit, accoutumé à la méditation, & avide d'en tirer quelque fruit, a dû trouver alors une eſpece de reſſource dans la découverte des propriétés des corps uniquement curieuſes; découverte qui ne connoît point de bornes.

nes. En effet, si un grand nombre de connoissances agréables suffisoit pour consoler de la privation d'une vérité utile, on pourroit dire que l'étude de la Nature, quand elle nous refuse le nécessaire, fournit du moins avec profusion à nos plaisirs: c'est une espece de superflu, qui supplée, quoique très-imparfaitement, à ce qui nous manque. De plus, dans l'ordre de nos besoins & des objets de nos passions, le plaisir tient une des premieres places, & la curiosité est un besoin pour qui sait penser, sur-tout lorsque ce desir inquiet est animé par une sorte de dépit de ne pouvoir entiérement se satisfaire. Nous devons donc un grand nombre de connoissances simplement agréables à l'impuissance malheureuse où nous sommes d'acquérir celles qui nous seroient d'une plus grande nécessité. Un autre motif sert à nous soutenir dans un pareil travail; si l'utilité n'en est pas l'objet, elle peut en être au moins le prétexte. Il nous suffit d'avoir trouvé quelquefois un avantage réel dans certaines connoissances, où d'abord nous ne l'avions pas soupçonné, pour nous autoriser à regarder toutes les recherches de pure curiosité, comme pou-

vant

vant un jour nous être utiles. Voilà l'origine & la cauſe des progrès de cette vaſte ſcience, appellée en général Phyſique ou Etude de la Nature, qui comprend tant de parties différentes: l'Agriculture & la Médecine, qui l'ont principalement fait naître, n'en ſont plus aujourd'hui que des branches, Auſſi, quoique les plus eſſentielles & les premieres de toutes, elles ont été plus ou moins en honneur à proportion qu'elles ont été plus ou moins étouffées & obſcurcies par les autres.

Dans cette étude que nous faiſons de la Nature, en partie par néceſſité, en partie par amuſement, nous remarquons que les corps ont un grand nombre de propriétés, mais tellement unies pour la plupart dans un même ſujet, qu'afin de les étudier chacune plus à fond, nous ſommes obligés de les conſidérer ſéparément. Par cette opération de notre eſprit, nous découvrons bientôt des propriétés qui paroiſſent appartenir à tous les corps, comme la faculté de ſe mouvoir ou de reſter en repos, & celle de ſe communiquer du mouvement, ſources des principaux changemens que nous obſervons dans la Nature. L'exa-

men de ces propriétés, & ſur-tout de la derniere, aidé par nos propres ſens, nous fait bientôt découvrir une autre propriété dont elles dépendent; c'eſt l'impénétrabilité, ou cette eſpece de force par laquelle chaque corps en exclut tout autre du lieu qu'il occupe, de maniere que deux corps rapprochés le plus qu'il eſt poſſible, ne peuvent jamais occuper un eſpace moindre que celui qu'ils rempliſſoient étant deſunis. L'impénétrabilité eſt la propriété principale par laquelle nous diſtinguons les corps des parties de l'eſpace indéfini où nous imaginons qu'ils ſont placés; du moins c'eſt ainſi que nos ſens nous font juger; & s'ils nous trompent ſur ce point, c'eſt une erreur ſi métaphyſique, que notre exiſtence & notre conſervation n'en ont rien à craindre, & que nous y revenons continuellement comme malgré nous par notre maniere ordinaire de concevoir. Tout nous porte à regarder l'eſpace comme le lieu des corps, ſinon réel, au moins ſuppoſé: c'eſt en effet par le ſecours des parties de cet eſpace conſidérées comme pénétrables & immobiles, que nous parvenons à nous former l'idée la plus nette que nous puiſ-

ſions

ſions avoir du mouvement. Nous ſommes donc comme naturellement contraints à diſtinguer, au moins par l'eſprit, deux ſortes d'étendue, dont l'une eſt impénétrable, & l'autre conſtitue le lieu des corps. Ainſi, quoique l'impénétrabilité entre néceſſairement dans l'idée que nous nous formons des portions de la matiere, cependant comme c'eſt une propriété relative, c'eſt-à-dire, dont nous n'avons l'idée qu'en examinant deux corps enſemble, nous nous accoutumons bientôt à la regarder comme diſtinguée de l'étendue, & à conſidérer celle-ci ſéparément de l'autre.

Par cette nouvelle conſidération nous ne voyons plus les corps que comme des parties figurées & étendues de l'eſpace; point de vue le plus général & le plus abſtrait ſous lequel nous puiſſions les enviſager. Car l'étendue où nous ne diſtinguerions point de parties figurées, ne ſeroit qu'un tableau lointain & obſcur, où tout nous échapperoit, parce qu'il nous ſeroit impoſſible d'y rien diſcerner. La couleur & la figure, propriétés toujours attachées aux corps, quoique variables pour chacun d'eux, nous ſervent en quelque ſorte à les dé-

tacher du fond de l'espace; l'une de ces deux propriétés est même suffisante à cet égard : aussi pour considérer les corps sous la forme la plus intellectuelle, nous préférons la figure à la couleur, soit parce que la figure nous est plus familiere, étant à la fois connue par la vue & par le toucher; soit parce qu'il est plus facile de considérer dans un corps la figure sans la couleur, que la couleur sans la figure; soit enfin, parce que la figure sert à fixer plus aisément, & d'une maniere moins vague, les parties de l'espace.

Nous voilà donc conduits à déterminer les propriétés de l'étendue, simplement entant que figurée. C'est l'objet de la Géométrie, qui pour y parvenir plus facilement, considere d'abord l'étendue limitée par une seule dimension, ensuite par deux, & enfin sous les trois dimensions qui constituent l'essence du corps intelligible, c'est-à-dire, d'une portion de l'espace terminée en tout sens par des bornes intellectuelles.

Ainsi, par des opérations & des abstractions succeissives de notre esprit, nous dépouillons la matiere de presque toutes ses propriétés sensibles, pour n'envisager en quelque maniere que son phantôme;

&

& l'on doit ſentir d'abord que les découvertes auxquelles cette recherche nous conduit, ne pourront manquer d'être fort utiles toutes les fois qu'il ne ſera point néceſſaire d'avoir égard à l'impénétrabilité des corps; par exemple, lorſqu'il ſera queſtion d'étudier leur mouvement, en les conſidérant comme des parties de l'eſpace, figurées, mobiles, & diſtantes les unes des autres.

L'examen que nous faiſons de l'étendue figurée nous préſentant un grand nombre de combinaiſons à faire, il eſt néceſſaire d'inventer quelque moyen qui nous rende ces combinaiſons plus faciles; & comme elles conſiſtent principalement dans le calcul & le rapport des différentes parties dont nous imaginons que les corps géométriques ſont formés, cette recherche nous conduit bientôt à l'Arithmétique ou Science des nombres. Elle n'eſt autre choſe que l'art de trouver d'une maniere abrégée l'expreſſion d'un rapport unique qui réſulte de la comparaiſon de pluſieurs autres. Les différentes manieres de comparer ces rapports, donnent les différentes regles de l'Arithmétique.

De plus, il eſt bien difficile qu'en ré-

fléchissant sur ces regles, nous n'appercevions certains principes ou propriétés générales des rapports, par le moyen desquelles nous pouvons, en exprimant ces rapports d'une maniere universelle, découvrir les différentes combinaisons qu'on en peut faire. Les résultats de ces combinaisons, réduits sous une forme générale, ne seront en effet que des calculs arithmétiques indiqués, & représentés par l'expression la plus simple & la plus courte que puisse souffrir leur état de généralité. La science ou l'art de désigner ainsi les rapports, est ce qu'on nomme Algebre. Ainsi, quoiqu'il n'y ait proprement de calcul possible que par les nombres, ni de grandeur mesurable que l'étendue (car sans l'espace nous ne pourrions mesurer exactement le tems) nous parvenons, en généralisant toujours nos idées, à cette partie principale des Mathématiques, & de toutes les Sciences naturelles, qu'on appelle Science des grandeurs en général; elle est le fondement de toutes les découvertes qu'on peut faire sur la quantité, c'est-à-dire, sur tout ce qui est susceptible d'augmentation ou de diminution.

Cette Science est le terme le plus éloigné

gné où la contemplation des propriétés de la matiere puiſſe nous conduire, & nous ne pourrions aller plus loin ſans ſortir tout-à-fait de l'Univers matériel. Mais telle eſt la marche de l'eſprit dans ſes recherches, qu'après avoir généraliſé ſes perceptions juſqu'au point de ne pouvoir plus les décompoſer davantage, il revient enſuite ſur ſes pas, recompoſe de nouveau ces perceptions mêmes, & en forme peu à peu & par gradation les êtres réels qui ſont l'objet immédiat & direct de nos ſenſations. Ces êtres, immédiatement relatifs à nos beſoins, ſont auſſi ceux qu'il nous importe le plus d'étudier; les abſtractions mathématiques nous en facilitent la connoiſſance, mais elles ne ſont utiles qu'autant qu'on ne s'y borne pas.

C'eſt pourquoi, ayant en quelque ſorte épuiſé par les ſpéculations géométriques les propriétés de l'étendue figurée, nous commençons par lui rendre l'impénétrabilité, qui conſtitue le corps phyſique, & qui étoit la derniere qualité ſenſible dont nous l'avions dépouillé. Cette nouvelle conſidération entraîne celle de l'action des corps les uns ſur les autres; car les corps n'agiſſent qu'entant

qu'ils ſont impénétrables; & c'eſt de-là que ſe déduiſent les loix de l'équilibre & du mouvement, objet de la Méchanique. Nous étendons même nos recherches juſqu'au mouvement des corps animés par des forces ou cauſes motrices inconnues, pourvu que la loi ſuivant laquelle ces cauſes agiſſent, ſoit connue ou ſuppoſée l'être.

Rentrés enfin tout-à-fait dans le monde corporel, nous appercevons bientôt l'uſage que nous pouvons faire de la Géométrie & de la Méchanique, pour acquérir ſur les propriétés des corps les connoiſſances les plus variées & les plus profondes. C'eſt à-peu-près de cette maniere que ſont nées toutes les Sciences appellées phyſico-mathématiques. On peut mettre à leur tête l'Aſtronomie, dont l'étude, après celle de nous-mêmes, eſt la plus digne de notre application par le ſpectacle magnifique qu'elle nous préſente. Joignant l'obſervation au calcul, & les éclairant l'un par l'autre, cette ſcience détermine avec une exactitude digne d'admiration les diſtances & les mouvemens les plus compliqués des corps céleſtes; elle aſſigne juſqu'aux forces mêmes par leſquelles ces

mou-

mouvemens ſont produits ou altérés. Auſſi peut-on la regarder à juſte titre comme l'application la plus ſublime & la plus ſûre de la Géométrie & de la Méchanique réunis; & ſes progrès comme le monument le plus inconteſtable du ſuccès auquel l'eſprit humain peut s'élever par ſes efforts.

L'uſage des connoiſſances mathématiques n'eſt pas moins grand dans l'examen des corps terreſtres qui nous environnent. Toutes les propriétés que nous obſervons dans ces corps ont entr'elles des rapports plus ou moins ſenſibles pour nous: la connoiſſance ou la découverte de ces rapports eſt preſque toujours le ſeul objet auquel il nous ſoit permis d'atteindre, & le ſeul par conſéquent que nous devions ncus propoſer. Ce n'eſt donc point par des hypotheſes vagues & arbitraires que nous pouvons eſpérer de connoître la Nature; c'eſt par l'étude réfléchie des phénomenes, par la comparaiſon que nous ferons des uns avec les autres, par l'art de réduire, autant qu'il ſera poſſible, un grand nombre de phénomenes à un ſeul qui puiſſe en être regardé comme le principe. En effet, plus on diminue le nombre des principes

d'une ſcience, plus on leur donne d'étendue; puiſque l'objet d'une ſcience étant néceſſairement déterminé, les principes appliqués à cet objet ſeront d'autant plus féconds qu'ils ſeront en plus petit nombre. Cette réduction, qui les rend d'ailleurs plus faciles à ſaiſir, conſtitue le véritable eſprit ſyſtématique, qu'il faut bien ſe garder de prendre pour l'eſprit de ſyſtême avec lequel il ne ſe rencontre pas toujours. Nous en parlerons plus au long dans la ſuite.

Mais à proportion que l'objet qu'on embraſſe eſt plus ou moins difficile & plus ou moins vaſte, la réduction dont nous parlons eſt plus ou moins pénible: on eſt donc auſſi plus ou moins en droit de l'exiger de ceux qui ſe livrent à l'étude de la Nature. L'Aimant, par exemple, un des corps qui a été le plus étudié, & ſur lequel on a fait des découvertes ſi ſurprenantes, a la propriété d'attirer le fer, celle de lui communiquer ſa vertu, celle de ſe tourner vers les poles du Monde, avec une variation qui eſt elle-même ſujette à des regles, & qui n'eſt pas moins étonnante que ne le ſeroit une direction plus exacte; enfin, la propriété de s'incliner en formant a-

vec

vec la ligne horiſontale un angle plus ou moins grand, ſelon le lieu de la Terre où il eſt placé. Toutes ces propriétés ſingulieres, dépendantes de la nature de l'Aimant, tiennent vraiſemblablement à quelque propriété générale, qui en eſt l'origine, qui juſqu'ici nous eſt inconnue, peut-être le reſtera long-tems. Au défaut d'une telle connoiſſance, & des lumieres néceſſaires ſur la cauſe phyſique des propriétés de l'Aimant, ce ſeroit ſans doute une recherche bien digne d'un Philoſophe, que de réduire, s'il étoit poſſible, toutes ces propriétés à une ſeule, en montrant la liaiſon qu'elles ont entr'elles. Mais plus une telle découverte ſeroit utile aux progrès de la Phyſique, plus nous avons lieu de craindre qu'elle ne ſoit refuſée à nos efforts. J'en dis autant d'un grand nombre d'autres phénomenes dont l'enchaînement tient peut-être au ſyſtême général du Monde.

La ſeule reſſource qui nous reſte donc dans une recherche ſi pénible, quoique ſi néceſſaire, & même ſi agréable, c'eſt d'amaſſer le plus de faits qu'il nous eſt poſſible, de les diſpoſer dans l'ordre le plus naturel, de les rappeller à un cer-

tain nombre de faits principaux dont les autres ne soient que des conséquences. Si nous osons quelquefois nous élever plus haut, que ce soit avec cette sage circonspection qui sied si bien à une vue aussi foible que la nôtre.

Tel est le plan que nous devons suivre dans cette vaste partie de la Physique, appellée Physique générale & expérimentale. Elle differe des Sciences Physico-mathématiques, en ce qu'elle n'est proprement qu'un recueil raisonné d'expériences & d'observations; au-lieu que celles-ci par l'application des calculs mathématiques à l'expérience, déduisent quelquefois d'une seule & unique observation un grand nombre de conséquences qui tiennent de bien près par leur certitude aux vérités géométriques. Ainsi une seule expérience sur la réflexion de la lumiere donne toute la Catoptrique, ou Science des propriétés des Miroirs; une seule sur la réfraction de la lumiere produit l'explication mathématique de l'Arc-en-ciel, la théorie des Couleurs, & toute la Dioptrique, ou Science des propriétés des Verres concaves & convexes; d'une seule observation sur la pression des fluides, on tire

toutes

toutes les loix de l'équilibre & du mouvement de ces corps ; enfin une expérience unique ſur l'accélération des corps qui tombent, fait découvrir les loix de leur chûte ſur des plans inclinés, & celles du mouvement des Pendules.

Il faut avouer pourtant que les Géometres abuſent quelquefois de cette application de l'Algebre à la Phyſique. Au défaut d'expériences propres à ſervir de baſe à leur calcul, ils ſe permettent des hypotheſes, les plus commodes à-la-vérité qu'il leur eſt poſſible, mais ſouvent très-éloignées de ce qui eſt réellement dans la Nature. On a voulu réduire en calcul juſqu'à l'art de guérir ; & le corps humain, cette machine ſi compliquée, a été traité par nos Médecins algébriſtes comme le feroit la machine la plus ſimple ou la plus facile à décompoſer. C'eſt une choſe ſinguliere de voir ces Auteurs réſoudre d'un trait de plume des problémes d'Hydraulique & de Statique capables d'arrêter toute leur vie les plus grands Géometres. Pour nous, plus ſages ou plus timides, contentons-nous d'enviſager la plupart de ces calculs & de ces ſuppoſitions vagues comme des jeux d'eſprit auxquels la

Nature n'est pas obligée de se soumettre ; & concluons que la seule vraie maniere de philosopher en Physique, consiste, ou dans l'application de l'analyse mathématique aux expériences, ou dans l'observation seule, éclairée par l'esprit de méthode, aidée quelquefois par des conjectures lorsqu'elles peuvent fournir des vues, mais sévérement dégagée de toute hypothese arbitraire.

Arrêtons-nous un moment ici, & jettons les yeux sur l'espace que nous venons de parcourir. Nous y remarquerons deux limites, où se trouvent, pour ainsi dire, concentrées presque toutes les connoissances certaines accordées à nos lumieres naturelles. L'une de ces limites, celle d'où nous sommes partis, est l'idée de nous-mêmes, qui conduit à celle de l'Etre tout-puissant, & de nos principaux devoirs. L'autre est cette partie des Mathématiques qui a pour objet les propriétés générales des corps, de l'étendue & de la grandeur. Entre ces deux termes est un intervalle immense, où l'Intelligence suprême semble avoir voulu se jouer de la curiosité humaine, tant par les nuages qu'elle y a répandus sans nombre, que par quelques traits de

lumie-

lumiere qui semblent s'échapper de distance en distance pour nous attirer. On pourroit comparer l'Univers à certains Ouvrages d'une obscurité sublime, dont les Auteurs en s'abaissant quelquefois à la portée de celui qui les lit, cherchent à lui persuader qu'il entend tout à-peu-près. Heureux donc, si nous nous engageons dans ce labyrinthe, de ne point quitter la véritable route; autrement les éclairs destinés à nous y conduire, ne serviroient souvent qu'à nous en écarter davantage.

Il s'en faut bien d'ailleurs que le petit nombre de connoissances certaines sur lesquelles nous pouvons compter, & qui sont, si on peut s'exprimer de la sorte, releguées aux deux extrémités de l'espace dont nous parlons, soit suffisant pour satisfaire à tous nos besoins. La nature de l'homme, dont l'étude est si nécessaire, est un mystere impénétrable à l'homme même, quand il n'est éclairé que par la raison seule; & les plus grands génies, à force de réflexions sur une matiere si importante, ne parviennent que trop souvent à en savoir un peu moins que le reste des hommes. On peut en dire autant de notre existence présente

&

& future, de l'essence de l'être auquel nous la devons, & du genre de culte qu'il exige de nous.

Rien ne nous est donc plus nécessaire qu'une Religion révélée qui nous instruise sur tant de divers objets. Destinée à servir de supplément à la connoissance naturelle, elle nous montre une partie de ce qui nous étoit caché, mais elle se borne à ce qu'il nous est absolument nécessaire de connoître ; le reste est fermé pour nous, & apparemment le sera toujours. Quelques vérités à croire, un petit nombre de préceptes à pratiquer, voilà à quoi la Religion révélée se réduit : néanmoins, à la faveur des lumieres qu'elle a communiquées au Monde, le Peuple même est plus ferme & plus décidé sur un grand nombre de questions intéressantes, que ne l'ont été toutes les sectes des Philosophes.

A l'égard des Sciences mathématiques, qui constituent la seconde des limites dont nous avons parlé, leur nature & leur nombre ne doivent point nous en imposer. C'est à la simplicité de leur objet qu'elles sont principalement redevables de leur certitude. Il faut même avouer que comme toutes les parties des

Ma-

Mathématiques n'ont pas un objet également ſimple, auſſi la certitude proprement dite, celle qui eſt fondée ſur des principes néceſſairement vrais & évidens par eux-mêmes, n'appartient ni également ni de la même maniere à toutes ces parties. Pluſieurs d'entr'elles, appuyées ſur des principes phyſiques, c'eſt-à-dire, ſur des vérités d'expérience ou ſur de ſimples hypotheſes, n'ont, pour ainſi dire, qu'une certitude d'expérience ou même de pure ſuppoſition. Il n'y a, pour parler exactement, que celles qui traitent du calcul des grandeurs & des propriétés générales de l'étendue, c'eſt-à-dire, l'Algebre, la Géométrie & la Méchanique, qu'on puiſſe regarder comme marquées au ſceau de l'évidence. Encore y a-t-il dans la lumiere que ces Sciences préſentent à notre eſprit, une eſpece de gradation, & pour ainſi dire de nuance à obſerver. Plus l'objet qu'elles embraſſent eſt étendu, & conſidéré d'une maniere générale & abſtraite, plus auſſi leurs principes ſont exempts de nuages; c'eſt par cette raiſon que la Géométrie eſt plus ſimple que la Méchanique, & l'une & l'autre moins ſimples que l'Algebre. Ce para-

doxe

doxe n'en sera point un pour ceux qui ont étudié ces Sciences en Philosophes; les notions les plus abstraites, celles que le commun des hommes regarde comme les plus inaccessibles, sont souvent celles qui portent avec elles une plus grande lumiere: l'obscurité s'empare de nos idées à mesure que nous examinons dans un objet plus de propriétés sensibles. L'impénétrabilité, ajoutée à l'idée de l'étendue, semble ne nous offrir qu'un mystere de plus; la nature du mouvement est une énigme pour les Philosophes; le principe métaphysique des loix de la percussion ne leur est pas moins caché; en un mot plus ils approfondissent l'idée qu'ils se forment de la matiere & des propriétés qui la représentent, plus cette idée s'obscurcit & paroît vouloir leur échapper.

On ne peut donc s'empêcher de convenir que l'esprit n'est pas satisfait au même degré par toutes les connoissances mathématiques: allons plus loin, & examinons sans prévention à quoi ces connoissances se réduisent. Envisagées d'un premier coup d'œil, elles sont sans doute en fort grand nombre, & même en quelque sorte inépuisables: mais lorsqu'a-

qu'après les avoir accumulées, on en fait le dénombrement philoſophique, on s'apperçoit qu'on eſt en effet beaucoup moins riche qu'on ne croyoit l'être. Je ne parle point ici du peu d'application & d'uſage qu'on peut faire de pluſieurs de ces vérités; ce ſeroit peut-être un argument aſſez foible contr'elles: je parle de ces vérités conſidérées en elles-mêmes. Qu'eſt-ce que la plupart de ces axiomes dont la Géométrie eſt ſi orgueilleuſe, ſi ce n'eſt l'expreſſion d'une même idée ſimple par deux ſignes ou mots différens? Celui qui dit que deux & deux font quatre, a-t-il une connoiſſance de plus que celui qui ſe contenteroit de dire que deux & deux font deux & deux? Les idées de tout, de partie, de plus grand & de plus petit, ne ſont-elles pas, à proprement parler, la même idée ſimple & individuelle, puiſqu'on ne ſauroit avoir l'une ſans que les autres ſe préſentent toutes en même tems? Nous devons, comme l'ont obſervé quelques Philoſophes, bien des erreurs à l'abus des mots; c'eſt peut-être à ce même abus que nous devons les axiomes. Je ne prétends point cependant en condamner abſolument l'uſage: je veux ſeulement

faire obſerver à quoi il ſe réduit; c'eſt à nous rendre les idées ſimples plus familieres par l'habitude, & plus propres aux différens uſages auxquels nous pouvons les appliquer. J'en dis à-peu-près autant, quoiqu'avec les reſtrictions convenables, des théorêmes mathématiques. Conſidérés ſans préjugé, ils ſe réduiſent à un aſſez petit nombre de vérités primitives. Qu'on examine une ſuite de propoſitions de Géométrie déduites les unes des autres, enſorte que deux propoſitions voiſines ſe touchent immédiatement & ſans aucun intervalle, on s'appercevra qu'elles ne ſont toutes que la premiere propoſition qui ſe défigure, pour ainſi dire, ſucceſſivement & peu-à-peu dans le paſſage d'une conſéquence à la ſuivante, mais qui pourtant n'a point été réellement multipliée par cet enchaînement, & n'a fait que recevoir différentes formes. C'eſt à-peu-près comme ſi on vouloit exprimer cette propoſition par le moyen d'une langue qui ſe ſeroit inſenſiblement dénaturée, & qu'on l'exprimât ſucceſſivement de diverſes manieres, qui repréſentaſſent les différens états par leſquels la langue a paſſé. Chacun de ces états ſe reconnoî-

troit

troit dans celui qui en feroit immédiatement voifin; mais dans un état plus éloigné, on ne le démêleroit plus, quoiqu'il fût toujours dépendant de ceux qui l'auroient précédé, & deftiné à tranfmettre les mêmes idées. On peut donc regarder l'enchaînement de plufieurs vérités géométriques, comme des traductions plus ou moins différentes & plus ou moins compliquées de la même propofition, & fouvent de la même hypothefe. Ces traductions font au refte fort avantageufes par les divers ufages qu'elles nous mettent à portée de faire du théoreme qu'elles expriment; ufages plus ou moins eftimables à proportion de leur importance & de leur étendue. Mais en convenant du mérite réel de la traduction mathématique d'une propofition, il faut reconnoître auffi que ce mérite réfide originairement dans la propofition même. C'eft ce qui doit nous faire fentir combien nous fommes redevables aux génies inventeurs, qui en découvrant quelqu'une de ces vérités fondamentales, fource, &, pour ainfi dire, original d'un grand nombre d'autres, ont réellement enrichi la Géométrie, & étendu fon domaine.

Il en eſt de même des vérités phyſiques & des propriétés des corps dont nous appercevons la liaiſon. Toutes ces propriétés bien rapprochées ne nous offrent, à proprement parler, qu'une connoiſſance ſimple & unique. Si d'autres en plus grand nombre ſont détachées pour nous, & forment des vérités différentes, c'eſt à la foibleſſe de nos lumieres que nous devons ce triſte avantage; & l'on peut dire que notre abandance à cet égard eſt l'effet de notre indigence même. Les corps électriques dans leſquels on a découvert tant de propriétés ſingulieres, mais qui ne paroiſſent pas tenir l'une à l'autre, ſont peut-être en un ſens les corps les moins connus, parce qu'ils paroiſſent l'être davantage. Cette vertu qu'ils acquierent étant frottés, d'attirer de petits corpuſcules, & celle de produire dans les animaux une commotion violente, ſont deux choſes pour nous; c'en ſeroit une ſeule ſi nous pouvions remonter à la premiere cauſe. L'Univers, pour qui ſauroit l'embraſſer d'un ſeul point de vue, ne ſeroit, s'il eſt permis de le dire, qu'un fait unique & une grande vérité.

Les différentes connoiſſances, tant u-

tiles

tiles qu'agréables, dont nous avons parlé jusqu'ici, & dont nos besoins ont été la premiere origine, ne sont pas les seules que l'on ait dû cultiver. Il en est d'autres qui leur sont relatives, & auxquelles par cette raison les hommes se sont appliqués dans le même tems qu'ils se livroient aux premieres. Aussi nous aurions en même tems parlé de toutes, si nous n'avions cru plus à propos & plus conforme à l'ordre philosophique de ce Discours, d'envisager d'abord sans interruption l'étude générale que les hommes ont faite des corps, parce que cette étude est celle par laquelle ils ont commencé, quoique d'autres s'y soient bientôt jointes. Voici à-peu-près dans quel ordre ces dernieres ont dû se succéder.

L'avantage que les hommes ont trouvé à étendre la sphere de leurs idées, soit par leurs propres efforts, soit par le secours de leurs semblables, leur a fait penser qu'il seroit utile de réduire en art la maniere même d'acquérir des connoissances, & celle de se communiquer réciproquement leurs propres pensées: cet art a donc été trouvé, & nommé Logique. Il enseigne à ranger les idées dans l'ordre le plus naturel, à en former

la chaîne la plus immédiate, à décomposer celles qui en renferment un trop grand nombre de simples, à les envisager par toutes leurs faces, enfin à les présenter aux autres sous une forme qui les leur rende faciles à saisir. C'est en cela que consiste cette science du raisonnement, qu'on regarde avec raison comme la clé de toutes nos connoissances. Cependant il ne faut pas croire qu'elle tienne le premier rang dans l'ordre de l'invention. L'art de raisonner est un présent que la Nature fait d'elle-même aux bons esprits, & on peut dire que les livres qui en traitent ne sont guere utiles qu'à celui qui se peut passer d'eux. On a fait un grand nombre de raisonnemens justes, long-temps avant que la Logique réduite en principes apprît à démêler les mauvais, ou même à les pallier quelquefois par une forme subtile & trompeuse.

Cet art si précieux de mettre dans les idées l'enchaînement convenable, & de faciliter en conséquence le passage des unes aux autres, fournit en quelque maniere le moyen de rapprocher jusqu'à un certain point les hommes qui paroissent différer le plus. En effet, toutes nos

con-

connoiſſances ſe réduiſent primitivement à des ſenſations, qui ſont à-peu-près les mêmes dans tous les hommes; & l'art de combiner & de rapprocher des idées directes, n'ajouta proprement à ces mêmes idées, qu'un arrangement plus ou moins exact, & une énumération qui peut être rendue plus ou moins ſenſible aux autres. L'homme qui combine aiſément des idées, ne differe guere de celui qui les combine avec peine, que comme celui qui juge tout d'un coup d'un tableau en l'enviſageant, differe de celui qui a beſoin pour l'apprécier qu'on lui en faſſe obſerver ſucceſſivement toutes les parties: l'un & l'autre en jettant un premier coup d'œil, ont eu les mêmes ſenſations, mais elles n'ont fait, pour ainſi dire, que gliſſer ſur le ſecond; & il n'eût fallu que l'arrêter & le fixer plus long-tems ſur chacune, pour l'amener au même point où l'autre s'eſt trouvé tout d'un coup. Par ce moyen les idées réfléchies du premier ſeroient devenues auſſi à portée du ſecond, que des idées directes. Ainſi il eſt peut-être vrai de dire qu'il n'y a preſque point de Science ou d'Art dont on ne pût à la rigueur, & avec une bonne Logique, in-

struire l'esprit le plus borné; parce qu'il y en a peu dont les propositions, ou les regles, ne puissent être réduites à des notions simples, & disposées entr'elles dans un ordre si immédiat, que la chaîne ne se trouve nulle part interrompue. La lenteur plus ou moins grande des opérations de l'esprit exige plus ou moins cette chaîne, & l'avantage des plus grands génies se réduit à en avoir moins besoin que les autres, ou plutôt à la former rapidement & presque sans s'en appercevoir

La science de la communication des idées ne se borne pas à mettre de l'ordre dans les idées mêmes; elle doit apprendre encore à exprimer chaque idée de la maniere la plus nette qu'il est possible, & par conséquent à perfectionner les signes qui sont destinés à la rendre: c'est aussi ce que les hommes ont fait peu à peu. Les Langues, nées avec les sociétés, n'ont sans doute été d'abord qu'une collection assez bisarre de signes de toute espece, & les corps naturels qui tombent sous nos sens, ont été en conséquence les premiers objets que l'on ait désignés par des noms. Mais autant qu'il est permis d'en juger, les Langues

dans cette premiere formation, deſtinée à l'uſage le plus preſſant, ont dû être fort imparfaites, peu abondantes, & aſſujetties à bien peu de principes certains; & les Arts ou les Sciences abſolument néceſſaires pouvoient avoir fait beaucoup de progrès, lorſque les regles de la diction & du ſtyle étoient encore à naître. La communication des idées ne ſouffroit pourtant guere de ce défaut de regles, & même de la diſette des mots; ou plutôt elle n'en ſouffroit qu'autant qu'il étoit néceſſaire pour obliger chacun des hommes à augmenter ſes propres connoiſſances par un travail opiniâtre, ſans trop ſe repoſer ſur les autres. Une comunication trop facile peut tenir quelquefois l'ame engourdie, & nuire aux efforts dont elle ſeroit capable. Qu'on jette les yeux ſur les prodiges des aveugles nés, & des ſourds & muëts de naiſſance; on verra ce que peuvent produire les reſſorts de l'eſprit, pour peu qu'ils ſoient vifs & mis en action par des difficultés à vaincre.

Cependant la facilité de rendre & de recevoir des idées par un commerce mutuel, ayant auſſi de ſon côté des avantages inconteſtables, il n'eſt pas ſurprenant

nant que les hommes ayent cherché de plus en plus à augmenter cette facilité. Pour cela, ils ont commencé par réduire les signes aux mots, parce qu'ils sont, pour ainsi dire, les symboles que l'on a le plus aisément sous la main. De plus, l'ordre de la génération des mots a suivi l'ordre des opérations de l'esprit; après les individus, on a nommé les qualités sensibles, qui, sans exister par elles-mêmes, existent dans ces individus, & sont communes à plusieurs: peu-à-peu l'on est enfin venu à ces termes abstraits, dont les uns servent à lier ensemble les idées, d'autres à désigner les propriétés générales des corps, d'autres à exprimer des notions purement spirituelles. Tous ces termes que les enfans sont si long-tems à apprendre, ont coûté sans doute encore plus de tems à trouver. Enfin, réduisant l'usage des mots en préceptes, on a formé la Grammaire, que l'on peut regarder comme une des branches de la Logique. Eclairée par une Métaphysique fine & déliée, elle démêle les nuances des idées, apprend à distinguer ces nuances par des signes différens, donne des regles pour faire de ces signes l'usage le plus avanta-

geux,

geux, découvre ſouvent par cet eſprit philoſophique qui remonte à la ſource de tout, les raiſons du choix biſarre en apparence qui fait préférer un ſigne à un autre, & ne laiſſe enfin à ce caprice national qu'on appelle uſage, que ce qu'elle ne peut abſolument lui ôter.

Les hommes, en ſe communiquant leurs idées, cherchent auſſi à ſe communiquer leurs paſſions. C'eſt par l'Eloquence qu'ils y parviennent. Faite pour parler au ſentiment, comme la Logique & la Grammaire parlent à l'eſprit, elle impoſe ſilence à la raiſon même; & les prodiges qu'elle opere ſouvent entre les mains d'un ſeul ſur toute une Nation, ſont peut-être le témoignage le plus éclatant de la ſupériorité d'un homme ſur un autre. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'on ait cru ſuppléer par des regles à un talent ſi rare. C'eſt à-peu-près comme ſi on eût voulu réduire le génie en préceptes. Celui qui a prétendu le premier qu'on devoit les Orateurs à l'Art, ou n'étoit pas du nombre, ou étoit bien ingrat envers la Nature. Elle ſeule peut créer un homme éloquent: les hommes ſont le premier livre qu'il doive étudier pour réuſſir, les grands modeles ſont le

ſecond ; & tout ce que ces Ecrivains illuſtres nous ont laiſſé de philoſophique & de réfléchi ſur le talent de l'Orateur, ne prouve que la difficulté de leur reſſembler. Trop éclairés pour prétendre ouvrir la carriere, ils ne vouloient ſans doute qu'en marquer les écueils. A l'égard de ces puérilités pédanteſques qu'on a honorées du nom de Rhétorique, ou plutôt qui n'ont ſervi qu'à rendre ce nom ridicule, & qui ſont à l'Art Oratoire ce que la Scholaſtique eſt à la vraie Philoſophie, elles ne ſont propres qu'à donner de l'Eloquence l'idée la plus fauſſe & la plus barbare. Cependant, quoiqu'on commence aſſez univerſellement à en reconnoître l'abus, la poſſeſſion où elles ſont depuis long-temps de former une branche diſtinguée de la connoiſſance humaine, ne permet pas encore de les en bannir : pour l'honneur de notre diſcernement, le tems en viendra peut-être un jour.

Ce n'eſt pas aſſez pour nous de vivre avec nos contemporains, & de les dominer. Animés par la curioſité & par l'amour-propre, & cherchant par une avidité naturelle à embraſſer à la fois le paſſé, le préſent & l'avenir, nous deſi-

desirons en même tems de vivre avec ceux qui nous suivront, & d'avoir vécu avec ceux qui nous ont précédé. Delà l'origine & l'étude de l'Histoire, qui nous unissant aux siecles passés par le spectacle de leurs vices & de leurs vertus, de leurs connoissances & de leurs erreurs, transmet les nôtres aux siecles futurs. C'est-là qu'on apprend à n'estimer les hommes que par le bien qu'ils font, & non par l'appareil imposant qui les environne : les Souverains, ces hommes assez malheureux pour que tout conspire à leur cacher la vérité, peuvent eux mêmes se juger d'avance à ce tribunal integre & terrible ; le témoignage que rend l'Histoire à ceux de leurs prédécesseurs qui leur ressemblent, est l'image de ce que la postérité dira d'eux.

La Chronologie & la Géographie sont les deux rejettons & les deux soutiens de la science dont nous parlons : l'une place les hommes dans le tems, l'autre les distribue sur notre globe. Toutes deux tirent un grand secours de l'histoire de la Terre & de celle des Cieux, c'est-à-dire des faits historiques, & des observations célestes ; & s'il étoit permis d'emprunter ici le langage des Poëtes, on

pourroit dire que la ſcience des tems & celle des lieux, ſont filles de l'Aſtronomie & de l'Hiſtoire.

Un des principaux fruits de l'étude des Empires & de leurs révolutions, eſt d'examiner comment les hommes, ſéparés pour ainſi dire en pluſieurs grandes familles, ont formé diverſes ſociétés; comment ces différentes ſociétés ont donné naiſſance aux différentes eſpeces de gouvernemens; comment elles ont cherché à ſe diſtinguer les unes des autres, tant par les loix qu'elles ſe ſont données, que par les ſignes particuliers que chacune a imaginés pour que ſes membres communiquaſſent plus facilement entr'eux. Telle eſt la ſource de cette diverſité de Langues & de Loix, qui eſt devenue pour notre malheur un objet conſiderable d'étude. Telle eſt encore l'origine de la Politique, eſpece de Morale d'un genre particulier & ſupérieur, à laquelle les principes de la Morale ordinaire ne peuvent quelquefois s'accommoder qu'avec beaucoup de fineſſe, & qui pénétrant dans les reſſorts principaux du gouvernement des Etats, démele ce qui peut les conſerver, les affoiblir ou les détruire. Etude peut-être la plus diffi-

difficile de toutes, par les connoiſſances qu'elle exige qu'on ait ſur les peuples & ſur les hommes, & par l'étendue & la variété des talens qu'elle ſuppoſe; ſurtout quand le Politique ne veut point oublier que la Loi naturelle, antérieure à toutes les conventions particulieres, eſt auſſi la premiere Loi des Peuples, & que pour être homme d'Etat on ne doit point ceſſer d'être homme.

Voilà les branches principales de cette partie de la connoiſſance humaine, qui conſiſte ou dans les idées directes que nous avons reçues par les ſens, ou dans la combinaiſon & la comparaiſon de ces idées; combinaiſon qu'en général on appelle *Philoſophie*. Ces branches ſe ſubdiviſent en une infinité d'autres, dont l'énumération ſeroit immenſe, & appartient plus à l'*Encyclopédie* même qu'à ſa Préface.

La premiere opération de la réflexion conſiſtant à rapprocher & à unir les notions directes, nous avons dû commencer dans ce Diſcours par enviſager la réflexion de ce ce côté-là, & parcourir les différentes ſciences qui en réſultent. Mais les notions formées par la combinaiſon des idées primitives,

ne sont pas les seules dont notre esprit soit capable. Il est une autre espece de connoissances réfléchies, dont nous devons maintenant parler. Elles consistent dans les idées que nous nous formons à nous-mêmes, en imaginant & en composant des êtres semblables à ceux qui sont l'objet de nos idées directes. C'est ce qu'on appelle l'imitation de la Nature, si connue & si recommandée par les Anciens. Comme les idées directes qui nous frappent le plus vivement, sont celles dont nous conservons le plus aisément le souvenir, ce sont aussi celles que nous cherchons le plus à réveiller en nous par l'imitation de leurs objets. Si les objets agréables nous frappent plus étant réels que simplement représentés, ce qu'ils perdent d'agrément en ce dernier cas est en quelque maniere compensé par celui qui résulte du plaisir de l'imitation. A l'égard des objets qui n'exciteroient, étant réels, que des sentimens tristes ou tumultueux, leur imitation est plus agréable que les objets mêmes; parce qu'elle nous place à cette juste distance, où nous éprouvons le plaisir de l'émotion sans en ressentir le désor-

désordre. C'eſt dans cette imitation des objets capables d'exciter en nous des ſentimens vifs ou agréables, de quelque nature qu'ils ſoient, que conſiſte en général l'imitation de la belle Nature, ſur laquelle tant d'Auteurs ont écrit ſans en donner d'idée nette; ſoit parce que la belle Nature ne ſe démêle que par un ſentiment exquis, ſoit auſſi parce que dans cette matiere les limites qui diſtinguent l'arbitraire du vrai ne ſont pas encore bien fixées, & laiſſent quelque eſpace libre à l'opinion.

A la tête des connoiſſances qui conſiſtent dans l'imitation, doivent être placées la Peinture & la Sculpture, parce que ce ſont celles de toutes où l'imitation approche le plus des objets qu'elle repréſente, & parle le plus directement aux ſens. On peut y joindre cet Art, né de la néceſſité & perfectionné par le luxe, l'Architecture, qui s'étant élevée par degrés des chaumieres aux palais, n'eſt aux yeux du Philoſophe, ſi on peut parler ainſi, que le maſque embelli d'un de nos plus grands beſoins. L'imitation de la belle Nature y eſt moins frappante & plus reſſerrée que dans les deux autres Arts dont nous venons de parler; ceux-

ci expriment indifféremment & ſans reſtriction toutes les parties de la belle Nature, & la repréſentent telle qu'elle eſt, uniforme ou variée; l'Architecture au contraire ſe borne à imiter par l'aſſemblage & l'union des différens corps qu'elle employe, l'arrangement ſymétrique que la Nature obſerve plus ou moins ſenſiblement dans chaque individu, & qui contraſte ſi bien avec la belle variété du tout enſemble.

La Poëſie qui vient après la Peinture & la Sculpture, & qui n'emploie pour l'imitation que les mots diſpoſés ſuivant une harmonie agréable à l'oreille, parle plutôt à l'imagination qu'aux ſens; elle lui repréſente d'une maniere vive & touchante les objets qui compoſent cet Univers, & ſemble plutôt les créer que les peindre, par la chaleur, le mouvement & la vie qu'elle ſait leur donner. Enfin la Muſique, qui parle à la fois à l'imagination & aux ſens, tient le dernier rang dans l'ordre de l'imitation; non que ſon imitation ſoit moins parfaite dans les objets qu'elle ſe propoſe de repréſenter, mais parce qu'elle ſemble bornée juſqu'ici à un plus petit nombre d'images; ce qu'on doit moins attri-

buer

buer à sa nature, qu'à trop peu d'invention & de ressources dans la plupart de ceux qui la cultivent. Il ne sera pas inutile de faire sur cela quelques réflexions. La Musique, qui dans son origine n'étoit peut-être destinée à représenter que du bruit, est devenue peu-à-peu une espece de discours ou même de langue, par laquelle on exprime les différens sentimens de l'ame, ou plutôt ses différentes passions; mais pourquoi réduire cette expression aux passions seules, & ne pas l'étendre, autant qu'il est possible, jusqu'aux sensations mêmes? Quoique les préceptions que nous recevons par divers organes différent entr'elles autant que leurs objets, on peut néanmoins les comparer sous un autre point de vue qui leur est commun, c'est-à-dire, par la situation de plaisir ou de trouble où elles mettent notre ame. Un objet effrayant, un bruit terrible, produisent chacun en nous une émotion par laquelle nous pouvons jusqu'à un certain point les rapprocher, & que nous désignons souvent dans l'un & l'autre cas, ou par le même nom, ou par des noms synonymes. Je ne vois donc point pourquoi un Musicien qui auroit à peindre

dre un objet effrayant, ne pourroit pas y réussir en cherchant dans la Nature l'espece de bruit qui peut produire en nous l'émotion la plus semblable à celle que cet objet y excite. J'en dis autant des sensations agréables. Penser autrement, ce seroit vouloir resserrer les bornes de l'art & de nos plaisirs. J'avoue que la peinture dont il s'agit, exige une étude fine & approfondie des nuances qui distinguent nos sensations; mais aussi ne faut-il pas espérer que ces nuances soient démêlées par un talent ordinaire. Saisies par l'homme de génie, senties par l'homme de goût, apperçues par l'homme d'esprit, elles sont perdues pour la multitude. Toute Musique qui ne peint rien, n'est que du bruit; & sans l'habitude qui dénature tout, elle ne feroit guere plus de plaisir qu'une suite de mots harmonieux & sonores dénués d'ordre & de liaison. Il est vrai qu'un Musicien attentif à tout peindre, nous présenteroit dans plusieurs circonstances des tableaux d'harmonie qui ne seroient point faits pour des sens vulgaires; mais tout ce qu'on en doit conclure, c'est qu'après avoir fait un art d'apprendre la Musique, on devroit bien en faire un de l'écouter.

Nous

Nous terminerons ici l'énumération de nos principales connoiſſances. Si on les enviſage maintenant toutes enſemble, & qu'on cherche les points de vue généraux qui peuvent ſervir à les diſcerner, on trouve que les unes purement pratiques ont pour but l'exécution de quelque choſe, que d'autres ſimplement ſpéculatives ſe bornent à l'examen de leur objet, & à la contemplation de ſes propriétés; qu'enfin d'autres tirent de l'étude ſpéculative de leur objet l'uſage qu'on en peut faire dans la pratique. La ſpéculation & la pratique conſtituent la principale différence qui diſtingue les *Sciences* d'avec les *Arts*; & c'eſt à-peu-près en ſuivant cette notion, qu'on a donné l'un ou l'autre nom à chacune de nos connoiſſances. Il faut cependant avouer que nos idées ne ſont pas encore bien fixées ſur ce ſujet. On ne ſait ſouvent quel nom donner à la plupart des connoiſſances où la ſpécution ſe réunit à la pratique; & l'on diſpute, par exemple, tous les jours dans les Ecoles, ſi la Logique eſt un art ou une ſcience: le problême ſeroit bientôt réſolu, en répondant qu'elle eſt à la fois l'une & l'autre. Qu'on s'épargneroit de queſ-

questions & de peines, si on déterminoit enfin la signification des mots d'une maniere nette & précise!

On peut en général donner le nom d'*Art* à tout systême de connoissances qu'il est possible de réduire à des regles positives, invariables & indépendantes du caprice ou de l'opinion; & il seroit permis de dire en ce sens, que plusieurs de nos sciences sont des arts, étant envisagées par leur côté pratique. Mais comme il y a des regles pour les opérations de l'esprit ou de l'ame, il y en a aussi pour celles du corps; c'est-à-dire, pour celles qui bornées aux corps extérieurs, n'ont besoin que de la main seule pour être exécutées. De-là la distinction des Arts en libéraux & en méchaniques, & la supériorité qu'on accorde aux premiers sur les seconds. Cette supériorité est sans doute injuste à plusieurs égards. Néanmoins parmi les préjugés, tout ridicules qu'ils peuvent être, il n'en est point qui n'ait sa raison, ou, pour parler plus exactement, son origine; & la Philosophie souvent impuissante pour corriger les abus, peut au moins en démêler la source. La force du corps ayant été le premier principe

qui a rendu inutile le droit que tous les hommes avoient d'être égaux, les plus foibles, dont le nombre eſt toujours le plus grand, ſe ſont joints enſemble pour la reprimer. Ils ont donc établi par le ſecours des Loix & des différentes ſortes de Gouvernemens, une inégalité de convention dont la force a ceſſé d'être le principe. Cette derniere inégalité étant bien affermie, les hommes, en ſe réuniſſant avec raiſon pour la conſerver, n'ont pas laiſſé de réclamer ſecrettement contre elle par ce deſir de ſupériorité que rien n'a pu détruire en eux. Ils ont donc cherché une ſorte de dédommagement dans une inégalité moins arbitraire; & la force corporelle, enchaînée par les loix, ne pouvant plus offrir aucun moyen de ſupériorité, ils ont été réduits à chercher dans la différence des eſprits un principe d'inégalité auſſi naturel, plus paiſible, & plus utile à la ſociété. Ainſi la partie la plus noble de notre être s'eſt en quelque maniere vengée des premiers avantages que la partie la plus vile avoit uſurpés; & les talens de l'eſprit ont été généralement reconnus pour ſupérieurs à ceux du corps. Les Arts méchaniques dépendans d'une opération manuelle, &

asservis, qu'on me permette ce terme, à une espece de routine, ont été abandonnés à ceux d'entre les hommes que les préjugés ont placés dans la classe la plus inférieure. L'indigence qui a forcé ces hommes à s'appliquer à un pareil travail, plus souvent que le goût & le génie ne les y ont entraînés, est devenue ensuite une raison pour les mépriser; tant elle nuit à tout ce qui l'accompagne. A l'égard des opérations libres de l'esprit, elles ont été le partage de ceux qui se sont crus sur ce point les plus favorisés de la Nature. Cependant l'avantage que les Arts libéraux ont sur les Arts méchaniques, par le travail que les premiers exigent de l'esprit, & par la difficulté d'y exceller, est suffisamment compensé par l'utilité bien supérieure que les derniers nous procurent pour la plupart. C'est cette utilité même qui a forcé de les réduire à des opérations purement machinales, pour en faciliter la pratique à un plus grand nombre d'hommes. Mais la société, en respectant avec justice les grands génies qui l'éclairent, ne doit point avilir les mains qui la servent. La découverte de la Boussole n'est pas moins avantageuse au gen-

re

re humain, que ne le feroit à la Physique l'explication des propriétés de cette aiguille. Enfin, à confidérer en lui-même le principe de la diftinction dont nous parlons, combien de Savans prétendus dont la fcience n'eft proprement qu'un art méchanique? & quelle différence réelle y a-t-il entre une tête remplie de faits fans ordre, fans ufage & fans liaifon, & l'inftinct d'une artifan réduit à l'exécution machinale?

Le mépris qu'on a pour les Arts méchaniques femble avoir influé jufqu'à un certain point fur leurs inventeurs mêmes. Les noms de ces bienfaiteurs du genre humain font prefque tous inconnus, tandis que l'hiftoire de fes deftructeurs, c'eft-à-dire, des conquérans, n'eft ignorée de perfonne. Cependant c'eft peut-être chez les Artifans qu'il faut aller chercher les preuves les plus admirables de la fagacité de l'efprit, de fa patience & de fes reffources. J'avoue que la plupart des Arts n'ont été inventés que peu-à-peu; & qu'il a fallu une affez longue fuite de fiecles pour porter les Montres, par exemple, au point de perfection où nous les voyons. Mais n'en eft-il pas de-même des Sciences? Combien de découvertes

couvertes qui ont immortaliſé leurs auteurs, avoient été préparées par les travaux des ſiecles précédens, ſouvent même amenées à leur maturité, au point de ne demander plus qu'un pas à faire? Et pour ne point ſortir de l'Horlogerie, pourquoi ceux à qui nous devons la fuſée des Montres, l'échappement & la répétition, ne ſont-ils pas auſſi eſtimés que ceux qui ont travaillé ſucceſſivement à perfectionner l'Algebre? D'ailleurs, ſi j'en crois quelques Philoſophes, que le mépris de la multitude pour les Arts n'a point empêché de les étudier, il eſt certaines machines ſi compliquées, & dont toutes les parties dépendent tellement l'une de l'autre, qu'il eſt difficile que l'invention en ſoit dûe à plus d'un ſeul homme. Ce génie rare dont le nom eſt enſéveli dans l'oubli, n'eût-il pas été bien digne d'être placé à côté du petit nombre d'eſprits créateurs, qui nous ont ouvert dans les Sciences des routes nouvelles?

Parmi les Arts libéraux qu'on a réduits à des principes, ceux qui ſe propoſent l'imitation de la Nature, ont été appellés beaux Arts, parce qu'ils ont principalement l'agrément pour objet. Mais ce n'eſt pas la ſeule choſe qui les diſtin-

diſtingue des Arts libéraux plus néceſſaires ou plus utiles, comme la Grammaire, la Logique & la Morale. Ces derniers ont des regles fixes & arrêtées, que tout homme peut tranſmettre à un autre ; au-lieu que la pratique des beaux Arts conſiſte principalement dans une invention qui ne prend guere ſes loix que du génie: les regles qu'on a écrites ſur ces Arts n'en ſont proprement que la partie méchanique; elles produiſent à-peu-près l'effet du Téleſcope, elles n'aident que ceux qui voient.

Il réſulte de tout ce que nous avons dit juſqu'ici, que les différentes manieres dont notre eſprit opere ſur les objets, & les différens uſages qu'il tire de ces objets mêmes, ſont le premier moyen qui ſe préſente à nous pour diſcerner en général nos connoiſſances les unes des autres. Tout s'y rapporte à nos beſoins, ſoit de néceſſité abſolue, ſoit de convenance & d'agrément, ſoit même d'uſage & de caprice. Plus les beſoins ſont éloignés ou difficiles à ſatisfaire, plus les connoiſſances deſtinées à cette fin ſont lentes à paroître. Quels progrès la Médecine n'auroit-elle pas fait aux dépens des Sciences de pure ſpécula-

la-

lation, si elle étoit aussi certaine que la Géométrie? Mais il est encore d'autres caracteres très-marqués dans la maniere dont nos connoissances nous affectent, & dans les différens jugemens que notre ame porte de ses idées. Ces jugemens sont désignés par les mots d'évidence, de certitude, de probabilité, de sentiment & de goût.

L'évidence appartient proprement aux idées dont l'esprit apperçoit la liaison tout d'un coup; la certitude à celles dont la liaison ne peut être connue que par le secours d'un certain nombre d'idées intermédiaires, ou, ce qui est la même chose, aux propositions dont l'identité avec un principe évident par lui-même, ne peut être découverte que par un circuit plus ou moins long; d'où il s'ensuivroit que selon la nature des esprits, ce qui est évident pour l'un ne seroit quelquefois que certain pour un autre. On pourroit encore dire, en prenant les mots d'évidence & de certitude dans un autre sens, que la premiere est le résultat des opérations seules de l'esprit, & se rapporte aux opérations métaphysiques & mathématiques; & que la seconde est plus propre aux objets physi-

physiques, dont la connoissance est le fruit du rapport constant & invariable de nos sens. La probabilité a principalement lieu pour les faits historiques, & en général pour tous les événemens passés, présens & à venir, que nous attribuons à une sorte de hasard, parce que nous n'en démêlons pas les causes. La partie de cette connoissance qui a pour objet le présent & le passé, quoiqu'elle ne soit fondée que sur le simple témoignage, produit souvent en nous une persuasion aussi forte que celle qui naît des axiomes. Le sentiment est de deux sortes. L'un destiné aux vérités de morale, s'appelle conscience; c'est une suite de la loi naturelle & de l'idée que nous avons du bien & du mal; & on pourroit le nommer évidence du cœur, parce que tout différent qu'il est de l'évidence de l'esprit attachée aux vérités spéculatives, il nous subjugue avec le même empire. L'autre espece de sentiment est particuliérement affecté à l'imitation de la belle Nature, & à ce qu'on appelle beautés d'expression. Il saisit avec transport les beautés sublimes & frappantes, démêle avec finesse les beautés cachées, & proscrit ce qui n'en a

a que l'apparence. Souvent même il prononce des arrêts séveres sans se donner la peine d'en détailler les motifs; parce que ces motifs dépendent d'une foule d'idées difficiles à développer sur le champ, & plus encore à transmettre aux autres. C'est à cette espece de sentiment que nous devons le goût & le génie, distingués l'un de l'autre en ce que le génie est le sentiment qui crée, & le goût le sentiment qui juge.

Après le détail où nous sommes entrés sur les différentes parties de nos connoissances, & sur les caracteres qui les distinguent, il ne nous reste plus qu'à former un Arbre généalogique ou encyclopédique qui les rassemble sous un même point de vue, & qui serve à marquer leur origine & les liaisons qu'elles ont entr'elles. Nous expliquerons dans un moment l'usage que nous prétendons faire de cet Arbre. Mais l'exécution n'en est pas sans difficulté. Quoique l'histoire philosophique que nous venons de donner de l'origine de nos idées, soit fort utile pour faciliter un pareil travail, il ne faut pas croire que l'Arbre encyclopédique doive ni puisse même être servilement assujetti à cette histoire. Le

systê-

ſyſtême général des Sciences & des Arts eſt une eſpece de labyrinte, de chemin tortueux, où l'eſprit s'engage ſans trop connoître la route qu'il doit tenir. Preſſé par ſes beſoins & par ceux du corps auquel il eſt uni, il étudie d'abord les premiers objets qui ſe préſentent à lui; pénetre le plus avant qu'il peut dans la connoiſſance de ces objets; rencontre bientôt des difficultés qui l'arrêtent, & ſoit par l'eſpérance ou même par le déſeſpoir de les vaincre, ſe jette dans une nouvelle route; revient enſuite ſur ſes pas; franchit quelquefois les premieres barrieres pour en rencontrer de nouvelles; & paſſant rapidement d'un objet à un autre, fait ſur chacun de ces objets, à différens intervalles & comme par ſecouſſes, une ſuite d'opérations dont la diſcontinuité eſt un effet néceſſaire de la génération même de ſes idées. Mais ce déſordre, tout philoſophique qu'il eſt de la part de l'eſprit, défigureroit, ou plutôt anéantiroit entiérement un Arbre encyclopédique dans lequel on voudroit le repréſenter.

D'ailleurs, comme nous l'avons déjà fait ſentir au ſujet de la Logique, la plupart des Sciences qu'on regarde comme

renfermant les principes de toutes les autres, & qui doivent par cette raiſon occuper les premieres places dans l'ordre encyclopédique, n'obſervent pas le même rang dans l'ordre généalogique des idées, parce qu'elles n'ont pas été inventées les premieres. En effet, notre étude primitive a dû être celle des individus; ce n'eſt qu'après avoir conſidéré leurs propriétés particulieres & palpables, que nous avons, par abſtraction de notre eſprit, enviſagé leurs propriétés générales & communes, & formé la Métaphyſique & la Géométrie; ce n'eſt qu'après un long uſage des premiers ſignes, que nous avons perfectionné l'art de ces ſignes au point d'en faire une Science; ce n'eſt enfin qu'après une longue ſuite d'opérations ſur les objets de nos idées, que nous avons par la réflexion donné des regles à ces opérations mêmes.

Enfin le ſyſtême de nos connoiſſances eſt composé de différentes branches, dont pluſieurs ont un même point de réunion; & comme en partant de ce point il n'eſt pas poſſible de s'engager à la fois dans toutes les routes, c'eſt la nature des différens eſprits qui détermine le choix. Auſſi eſt-il aſſez rare qu'un même eſprit

en

en parcoure à la fois un grand nombre. Dans l'étude de la Nature les hommes se sont d'abord appliqués tous, comme de concert, à satisfaire les besoins les plus pressans; mais quand ils en sont venus aux connoissances moins absolument nécessaires, ils ont dû se les partager, & y avancer chacun de son côté à-peu-près d'un pas égal. Ainsi plusieurs Sciences ont été, pour ainsi dire, contemporaines; mais dans l'ordre historique des progrès de l'esprit, on ne peut les embrasser que successivement.

Il n'en est pas de-même de l'ordre encyclopédique de nos connoissances. Ce dernier consiste à les rassembler dans le plus petit espace possible, & à placer, pour ainsi dire, le Philosophe au-dessus de ce vaste labyrinthe dans un point de vûe fort élevé, d'où il puisse appercevoir à la fois les Sciences & les Arts principaux; voir d'un coup d'œil les objets de ses spéculations, & les opérations qu'il peut faire sur ces objets; distinguer les branches générales des connoissances humaines, les points qui les séparent ou qui les unissent; & entrevoir même quelquefois les routes secretes qui les rapprochent. C'est une espece de Mappemon-

de qui doit montrer les principaux pays, leur position & leur dépendance mutuelle, le chemin en ligne droite qu'il y a de l'un à l'autre; chemin souvent coupé par mille obstacles, qui ne peuvent être connus dans chaque pays que des habitans ou des voyageurs, & qui ne sauroient être montrés que dans des Cartes particulieres fort détaillées. Ces Cartes particulieres seront les différens articles de l'Encyclopédie, & l'Arbre ou Systême figuré en sera la Mappemonde.

Mais comme dans les Cartes générales du Globe que nous habitons, les objets sont plus ou moins rapprochés, & présentent un coup d'œil différent selon le point de vue où l'œil est placé par le Géographe qui construit la Carte, demême la forme de l'Arbre encyclopédique dépendra du point de vue où l'on se mettra pour envisager l'Univers littéraire. On peut donc imaginer autant de Systêmes différens de la connoissance humaine, que de Mappemondes de différentes projections; & chacun de ces systêmes pourra même avoir, à l'exclusion des autres, quelque avantage particulier. Il n'est guere de Savans qui ne placent volontiers au centre de toutes les Scien-

ces.

ces celle dont ils s'occupent, à-peu-près comme les premiers hommes se plaçoient au centre du Monde, persuadés que l'Univers étoit fait pour eux. La prétention de plusieurs de ces Savans, envisagée d'un œil philosophique, trouveroit peut-être, même hors de l'amour-propre, d'assez bonnes raisons pour se justifier.

Quoi qu'il en soit, celui de tous les Arbres encyclopédiques qui offriroit le plus grand nombre de liaisons & de rapports entre les Sciences, mériteroit sans doute d'être préféré. Mais peut-on se flatter de le saisir? La Nature, nous ne saurions trop le répéter, n'est composée que d'individus qui sont l'objet primitif de nos sensations & de nos perceptions directes. Nous remarquons à-la-vérité dans ces individus, des propriétés communes par lesquelles nous les comparons, & des propriétés dissemblables par lesquelles nous les discernons; & ces propriétés désignées par des noms abstraits, nous ont conduits à former différentes classes où ces objets ont été placés. Mais souvent tel objet qui par une ou plusieurs de ses propriétés a été placé dans une classe, tient à une autre classe par d'autres propriétés, & auroit pu tout aussi-

bien y avoir sa place. Il reste donc nécessairement de l'arbitraire dans la division générale. L'arrangement le plus naturel seroit celui où les objets se succéderoient par les nuances insensibles qui servent tout à la fois à les séparer & à les unir. Mais le petit nombre d'êtres qui nous sont connus, ne nous permet pas de marquer ces nuances. L'Univers n'est qu'un vaste Océan, sur la surface duquel nous appercevons quelques isles plus ou moins grandes, dont la liaison avec le continent nous est cachée.

On pourroit former l'arbre de nos connoissances en les divisant, soit en naturelles & en révélées, soit en utiles & agréables, soit en spéculatives & pratiques, soit en évidentes, certaines, probables & sensibles, soit en connoissances des choses & connoissances des signes; & ainsi à l'infini. Nous avons choisi une division qui nous a paru satisfaire tout à la fois le plus qu'il est possible à l'ordre encyclopédique de nos connoissances & à leur ordre généalogique. Nous devons cette division à un Auteur célebre dont nous parlerons dans la suite de ce Discours: nous avons pourtant cru y devoir faire quelques changemens,

dont

dont nous rendrons compte. Mais nous sommes trop convaincus de l'arbitraire qui régnera toujours dans une pareille division, pour croire que notre systême soit l'unique ou le meilleur; il nous suffira que notre travail ne soit pas entiérement désapprouvé par les bons esprits. Nous ne voulons point ressembler à cette foule de Naturalistes qu'un Philosophe moderne a eu tant de raison de censurer; & qui occupés sans cesse à diviser les productions de la Nature en genres & en especes, ont consumé dans ce travail un tems qu'ils auroient beaucoup mieux employé à l'étude de ces productions mêmes. Que diroit-on d'un Architecte qui ayant à élever un édifice immense, passeroit toute sa vie à en tracer le plan; ou d'un Curieux qui se proposant de parcourir un vaste palais, emploieroit tout son tems à en observer l'entrée?

Les objets dont notre ame s'occupe, sont ou spirituels ou matériels, & notre ame s'occupe de ces objets ou par des idées directes ou par des idées réfléchies. Le systême des connoissances directes ne peut consister que dans la collection purement passive & comme machinale

de ces mêmes connoiſſances; c'eſt ce qu'on appelle mémoire. La réflexion eſt de deux ſortes, nous l'avons déja obſervé; ou elle raiſonne ſur les objets des idées directes, ou elle les imite. Ainſi la mémoire, la raiſon proprement dite, & l'imagination, ſont les trois manieres différentes dont notre ame opere ſur les objets de ſes penſées. Nous ne prenons point ici l'imagination pour la faculté qu'on a de ſe repréſenter les objets; parce que cette faculté n'eſt autre choſe que la mémoire même des objets ſenſibles; mémoire qui ſeroit dans un continuel exercice, ſi elle n'étoit ſoulagée par l'invention des ſignes. Nous prenons l'imagination dans un ſens plus noble & plus précis, pour le talent de créer en imitant.

Ces trois facultés forment d'abord les trois diviſions générales de notre ſyſtême, & les trois objets généraux des connoiſſances humaines; l'Hiſtoire, qui ſe rapporte à la mémoire; la Philoſophie, qui eſt le fruit de la raiſon; & les Beaux-Arts, que l'imagination fait naître. Si nous plaçons la raiſon avant l'imagination, cet ordre nous paroît bien fondé, & conforme au progrès naturel

des

dès opérations de l'eſprit: l'imagination eſt une faculté créatrice; & l'eſprit, avant que de ſonger à créer, commence par raiſonner ſur ce qu'il voit & ce qu'il connoît. Un autre motif qui doit déterminer à placer la raiſon avant l'imagination, c'eſt que dans cette derniere faculté de l'ame, les deux autres ſe trouvent réunies juſqu'à un certain point, & que la raiſon s'y joint à la mémoire. L'eſprit ne crée & n'imagine des objets qu'entant qu'ils ſont ſemblables à ceux qu'il a connus par des idées directes & par des ſenſations; plus il s'éloigne de ces objets, plus les êtres qu'il forme ſont biſarres & peu agréables. Ainſi dans l'imitation de la Nature, l'invention même eſt aſſujettie à certaines regles; & ce ſont ces regles qui forment principalement la partie philoſophique des Beaux-Arts, juſqu'à préſent aſſez imparfaite; parce qu'elle ne peut être l'ouvrage que du génie, & que le génie aime mieux créer que diſcuter.

Enfin, ſi on examine les progrès de la raiſon dans ſes opérations ſucceſſives, on ſe convaincra encore qu'elle doit précéder l'imagination dans l'ordre de nos facultés; puiſque la raiſon,

par les dernieres opérations qu'elle fait sur les objets, conduit en quelque sorte à l'imagination: car ces opérations ne consistent qu'à créer, pour ainsi dire, des êtres généraux, qui séparés de leur sujet par abstraction, ne sont plus du ressort immédiat de nos sens. Aussi la Métaphysique & la Géométrie sont de toutes les Sciences qui appartiennent à la raison, celles où l'imagination a le plus de part. J'en demande pardon à nos beaux esprits détracteurs de la Géométrie; ils ne se croyoient pas sans doute si près d'elle, & il n'y a peut-être que la Métaphysique qui les en sépare. L'imagination dans un Géometre qui crée, n'agit pas moins que dans un Poëte qui invente. Il est vrai qu'ils opérent différemment sur leur objet; le premier le dépouille & l'analyse, le second le compose & l'embellit. Il est encore vrai que cette maniere différente d'opérer n'appartient qu'à différentes sortes d'esprit, & c'est pour cela que les talens du grand Géometre & du grand Poëte ne se trouveront peut-être jamais ensemble. Mais soit qu'ils s'excluent ou ne s'excluent pas l'un l'autre, ils ne sont nullement en droit de se mépri-

priſer réciproquement. De tous les grands hommes de l'Antiquité, Archimede eſt peut-être celui qui mérite le plus d'être placé à côté d'Homere. J'eſpere qu'on pardonnera cette digreſſion à un Géometre qui aime ſon art, mais qu'on n'accuſera point d'en être admirateur outré; & je reviens à mon ſujet.

La diſtribution générale des êtres en ſpirituels & en matériels fournit la ſous-diviſion des trois branches générales. L'Hiſtoire & la Philoſophie s'occupent également de ces deux eſpeces d'êtres, & l'imagination ne travaille que d'après les êtres purement matériels; nouvelle raiſon pour la placer la derniere dans l'ordre de nos facultés. A la tête des êtres ſpirituels eſt Dieu, qui doit tenir le premier rang par ſa nature, & par le beſoin que nous avons de le connoître. Au-deſſous de cet Etre ſuprême ſont les eſprits créés, dont la révélation nous apprend l'exiſtence. Enſuite vient l'homme, qui compoſé de deux principes, tient par ſon ame aux eſprits, & par ſon corps au monde matériel; & enfin ce vaſte Univers que nous appellons le Monde corporel ou la Nature. Nous ignorons pourquoi l'Auteur célebre qui nous ſert

de guide dans cette distribution, a placé la Nature avant l'homme dans son systême; il semble au contraire que tout engage à placer l'homme sur le passage qui sépare Dieu & les esprits d'avec les corps.

L'Histoire entant qu'elle se rapporte à Dieu, renferme ou la révélation ou la tradition, & se divise sous ces deux points de vue, en Histoire Sacrée & en Histoire Ecclésiastique. L'Histoire de l'homme a pour objet, ou ses actions, ou ses connoissances: & elle est par conséquent Civile ou Littéraire, c'est-à-dire, se partage entre les grandes Nations & les grands Génies, entre les Rois & les Gens de Lettres, entre les Conquérans & les Philosophes. Enfin l'Histoire de la Nature est celle des productions innombrables qu'on y observe, & forme une quantité de branches presque égale au nombre de ces diverses productions. Parmi ces différentes branches, doit être placée avec distinction l'Histoire des Arts, qui n'est autre chose que l'histoire des usages que les hommes ont fait des productions de la Nature, pour satisfaire à leurs besoins ou à leur curiosité.

Tels sont les objets principaux de la mémoire. Venons présentement à la facul-

culté qui réfléchit, & qui raisonne. Les êtres tant spirituels que matériels sur lesquels elle s'exerce, ayant quelques propriétés générales, comme l'existence, la possibilité, la durée; l'examen de ces propriétés forme d'abord cette branche de la Philosophie, dont toutes les autres empruntent en partie leurs principes: on la nomme l'Ontologie ou Science de l'Etre, ou Métaphysique générale. Nous descendons de-là aux différens êtres particuliers; & les divisions que fournit la Science de ces différens êtres, sont formées sur le même plan que celles de l'Histoire.

La Science de Dieu, appellée Théologie, a deux branches: la Théologie naturelle n'a de connoissance de Dieu que celle que produit la raison seule; connoissance qui n'est pas d'une fort grande étendue: la Théologie révélée tire de l'Histoire Sacrée une connoissance beaucoup plus parfaite de cet Etre. De cette même Théologie révélée résulte la Science des esprits créés. Nous avons cru encore ici devoir nous écarter de notre Auteur. Il nous semble que la Science, considérée comme appartenant à la raison, ne doit point être divisée comme

me elle l'a été par lui en Théologie & en Philosophie; car la Théologie révélée n'est autre chose que la raison appliquée aux faits révélés: on peut dire qu'elle tient à l'Histoire par les dogmes qu'elle enseigne, & à la Philosophie par les conséquences qu'elle tire de ces dogmes. Ainsi séparer la Théologie de la Philosophie, ce seroit arracher du tronc un rejetton qui de lui-même y est uni. Il semble aussi que la Science des esprits appartient bien plus intimement à la Théologie révélée qu'à la Théologie naturelle.

La premiere partie de la Science de l'homme est celle de l'ame; & cette Science a pour but, ou la connoissance spéculative de l'ame humaine, ou celle de ses opérations. La connoissance spéculative de l'ame dérive en partie de la Théologie naturelle, & en partie de la Théologie révélée, & s'appelle Pneumatologie ou Métaphysique particuliere. La connoissance de ses opérations se subdivise en deux branches, ces opérations pouvant avoir pour objet, ou la découverte de la vérité, ou la pratique de la vertu. La découverte de la vérité, qui est le but de la Logique, produit l'art de la transmettre aux autres; ainsi l'usage

ge que nous faiſons de la Logique eſt en partie pour notre propre avantage, en partie pour celui des êtres ſemblables à nous; les regles de la Morale ſe rapportent moins à l'homme iſolé, & le ſuppoſent néceſſairement en ſociété avec les autres hommes.

La Science de la Nature n'eſt autre que celle des corps. Mais les corps ayant des propriétés générales qui leur ſont communes, telles que l'impénétrabilité, la mobilité & l'étendue, c'eſt encore par l'étude de ces propriétés, que la Science de la Nature doit commencer: elles ont, pour ainſi dire, un côté purement intellectuel par lequel elles ouvrent un champ immenſe aux ſpéculations de l'eſprit, & un côté matériel & ſenſible par lequel on peut les meſurer. La ſpéculation intellectuelle appartient à la Phyſique générale, qui n'eſt proprement que la Métaphyſique des corps; & la meſure eſt l'objet des Mathématiques, dont les diviſions s'étendent preſqu'à l'infini.

Ces deux Sciences conduiſent à la Phyſique particuliere, qui étudie les corps en eux-mêmes, & qui n'a que les individus pour objet. Parmi les corps dont il nous importe de connoître les

pro-

propriétés, le nôtre doit tenir le premier rang, & il est immédiatement suivi de ceux dont la connoissance est le plus nécessaire à notre conservation: d'où résultent l'Anatomie, l'Agriculture, la Médecine, & leurs différentes branches. Enfin tous les corps naturels soumis à notre examen, produisent les autres parties innombrables de la Physique raisonnée.

La Peinture, la Sculpture, l'Architecture, la Poësie, la Musique, & leurs différentes divisions, composent la troisiéme distribution générale qui naît de l'imagination, & dont les parties sont comprises sous le nom de Beaux-Arts. On pourroit aussi les renfermer sous le titre général de Peinture, puisque tous les Beaux-Arts se réduisent à peindre, & ne different que par les moyens qu'ils emploient; enfin on pourroit les rapporter tous à la Poësie, en prenant ce mot dans sa signification naturelle, qui n'est autre chose qu'invention ou création.

Telles sont les principales parties de notre Arbre encyclopédique; on les trouvera plus en détail à la fin de ce Discours Préliminaire. Nous en avons formé une espece de Carte, à laquelle nous

avons

avons joint une explication beaucoup plus étendue que celle qui vient d'être donnée. Cette Carte & cette explication ont été déjà publiées dans le *Prospectus*, comme pour pressentir le goût du Public; nous y avons fait quelques changemens dont il sera facile de s'appercevoir, & qui sont le fruit ou de nos réflexions, ou des conseils de quelques Philosophes, assez bons citoyens pour prendre intérêt à notre Ouvrage. Si le Public éclairé donne son approbation à ces changemens, elle sera la récompense de notre docilité; & s'il ne les approuve pas, nous n'en serons que plus convaincus de l'impossibilité de former un Arbre encyclopédique qui soit au gré de tout le monde.

La division générale de nos connoissances, suivant nos trois facultés, a cet avantage, qu'elle pourroit fournir aussi les trois divisions du Monde Littéraire, en Erudits, Philosophes, & Beaux-Esprits; ensorte qu'après avoir formé l'Arbre des Sciences, on pourroit former sur le même plan celui des Gens de Lettres. La mémoire est le talent des premiers, la sagacité appartient aux seconds, & les derniers ont l'agrément en partage. Ain-

si, en regardant la mémoire comme un commencement de réflexion, & en y joignant la réflexion qui combine, & celle qui imite, on pourroit dire en général que le nombre plus ou moins grand d'idées réfléchies, & la nature de ces idées, constituent la différence plus ou moins grande qu'il y a entre les hommes; que la réflexion, prise dans le sens le plus étendu qu'on puisse lui donner, forme le caractere de l'esprit, & qu'elle en distingue les différens genres. Du reste les trois especes de Républiques dans lesquelles nous venons de distribuer les Gens de Lettres, n'ont pour l'ordinaire rien de commun, que de faire assez peu de cas les unes des autres. Le Poëte & le Philosophe se traitent mutuellement d'insensés, qui se repaissent de chimeres: l'un & l'autre regardent l'Erudit comme une espece d'avare, qui ne pense qu'à amasser sans jouir, & qui entasse sans choix les métaux les plus vils avec les plus précieux; & l'Erudit, qui ne voit que des mots par-tout où il ne lit point de faits, méprise le Poëte & le Philosophe, comme des gens qui se croient riches, parce que leur dépense excede leurs fonds.

C'est

C'eſt ainſi qu'on ſe venge des avantages qu'on n'a pas. Les Gens de Lettres entendroient mieux leurs intérêts, ſi au-lieu de chercher à s'iſoler, ils reçonnoiſſoient le beſoin réciproque qu'ils ont de leurs travaux, & les ſecours qu'ils en tirent. La ſociété doit ſans doute aux Beaux-Eſprits ſes principaux agrémens, & ſes lumieres aux Philoſophes: mais ni les uns ni les autres ne ſentent combien ils ſont redevables à la mémoire; elle renferme la matiere premiere de toutes nos connoiſſances; & les travaux de l'Erudit ont ſouvent fourni au Philoſophe & au Poëte les ſujets ſur leſquels ils s'exercent. Lorſque les Anciens ont appellé les Muſes Filles de Mémoire, a dit un Auteur moderne, ils ſentoient peut-être combien cette faculté de notre ame eſt néceſſaire à toutes les autres; & les Romains lui élevoient des temples comme à la Fortune.

Il nous reſte à montrer comment nous avons tâché de concilier dans notre Dictionnaire l'ordre encyclopédique avec l'ordre alphabétique. Nous avons employé pour cela trois moyens; le Syſtême figuré qui eſt à la tête de l'Ouvrage; la Science à laquelle chaque article ſe

rap-

rapporte, & la maniere dont l'article est traité. On a placé pour l'ordinaire après le mot qui fait le sujet de l'article, le nom de la Science dont cet article fait partie; il ne faut plus que voir dans le systême figuré quel rang cette Science y occupe, pour connoître la place que l'article doit avoir dans l'Encyclopédie. S'il arrive que le nom de la Science soit omis dans l'article, la lecture suffira pour connoître à quelle Science il se rapporte; & quand nous aurions, par exemple, oublié d'avertir que le mot *bombe* appartient à l'Art militaire, & le nom d'une ville ou d'un pays à la Géographie, nous comptons assez sur l'intelligence de nos lecteurs, pour espérer qu'ils ne seroient pas choqués d'une pareille omission. D'ailleurs, par la disposition des matieres dans chaque article, sur-tout lorsqu'il est un peu étendu, on ne pourra manquer de voir que cet article tient à un autre qui dépend d'une Science différente, celui-là à un troisieme, & ainsi de suite. On a tâché que l'exactitude & la fréquence des renvois ne laissât là-dessus rien à desirer; car les renvois dans ce Dictionnaire ont cela de particulier, qu'ils servent principalement à indiquer

la

la liaiſon des matieres; au-lieu que dans les autres Ouvrages de cette eſpece, ils ne ſont deſtinés qu'à expliquer un article par un autre. Souvent même nous avons omis le renvoi, parce que les termes d'Art ou de Science ſur leſquels il auroit pu tomber, ſe trouvent expliqués à leur article, que le lecteur ira chercher de lui-même. C'eſt ſur-tout dans les articles généraux des Sciences, qu'on a tâché d'expliquer les ſecours mutuels qu'elles ſe prêtent. Ainſi trois choſes forment l'ordre encyclopédique; le nom de la Science à laquelle l'article appartient; le rang de cette Science dans l'Arbre; la liaiſon de l'article avec d'autres dans la même Science ou dans une Science différente; liaiſon indiquée par les renvois, ou facile à ſentir au moyen des termes techniques expliqués ſuivant leur ordre alphabétique. Il ne s'agit point ici des raiſons qui nous ont fait préférer dans cet Ouvrage l'ordre alphabétique à tout autre; nous les expoſerons plus bas, lorſque nous enviſagerons cette collection comme Dictionnaire des Sciences & des Arts.

Au reſte, ſur la partie de notre travail, qui conſiſte dans l'ordre encyclopédi-

pédique, & qui est plus destinée aux gens éclairés qu'à la multitude, nous observerons deux choses: la premiere, c'est qu'il feroit souvent absurde de vouloir trouver une liaison immédiate entre un article de ce Dictionnaire & un autre article pris à volonté ; c'est ainsi qu'on chercheroit en-vain par quels liens secrets *Section conique* peut être rapprochée d'*Accusatif*. L'ordre encyclopédique ne suppose point que toutes les Sciences tiennent directement les unes aux autres. Ce sont des branches qui partent d'un même tronc, sçavoir de l'entendement humain. Ces branches n'ont souvent entr'elles aucune liaison immédiate, & plusieurs ne sont réunies que par le tronc méme. Ainsi *Section conique* appartient à la Géométrie, la Géométrie conduit à la Physique particuliere, celle-ci à la Physique générale, la Physique générale à la Métaphysique, & la Métaphysique est bien près de la Grammaire à laquelle le mot *Accusatif* appartient. Mais quand on est arrivé à ce dernier terme par la route que nous venons d'indiquer, on se trouve si loin de celui d'où l'on est parti, qu'on l'a tout-à-fait perdu de vue.

La

La ſeconde remarque que nous avons à faire, c'eſt qu'il ne faut pas attribuer à notre Arbre encyclopédique plus d'avantage que nous ne prétendons lui en donner. L'uſage des diviſions générales eſt de raſſembler un fort grand nombre d'objets, mais il ne faut pas croire qu'il puiſſe ſuppléer à l'étude de ces objets mêmes. C'eſt une eſpece de dénombrement des connoiſſances qu'on peut acquérir; dénombrement frivole pour qui voudroit s'en contenter, utile pour qui deſire d'aller plus loin. Un ſeul article raiſonné ſur un objet particulier de Science ou d'Art, renferme plus de ſubſtance que toutes les diviſions & ſubdiviſions qu'on peut faire des termes généraux; & pour ne point ſortir de la comparaiſon que nous avons tirée plus haut des Cartes Géographiques, celui qui s'en tiendroit à l'Arbre encyclopédique pour toute connoiſſance, n'en ſauroit guere plus que celui qui pour avoir acquis par les Mappemondes une idée générale du Globe & de ſes parties principales, ſe flatteroit de connoître les différens Peuples qui l'habitent, & les Etats particuliers qui le compoſent. Ce qu'il ne faut point oublier ſur-tout, en conſidérant

notre Syſtéme figuré, c'eſt que l'ordre encyclopédique qu'il préſente eſt très-différent de l'ordre généalogique des opérations de l'eſprit; que les Sciences qui s'occupent des êtres généraux, ne ſont utiles qu'autant qu'elles menent à celles dont les êtres particuliers ſont l'objet; qu'il n'y a véritablement que ces êtres particuliers qui exiſtent; & que ſi notre eſprit a créé les êtres généraux, ç'a été pour pouvoir étudier plus facilement l'une après l'autre les propriétés qui par leur nature exiſtent à la fois dans une même ſubſtance, & qui ne peuvent phyſiquement être ſéparées. Ces réflexions doivent être le fruit & le réſultat de tout ce que nous avons dit juſqu'ici; & c'eſt auſſi par-là que nous terminerons la premiere Partie de ce Diſcours.

NOUS ALLONS préſentement conſidérer cet Ouvrage comme *Dictionnaire raiſonné des Sciences & des Arts*. L'objet eſt d'autant plus important, que c'eſt ſans doute celui qui peut intéreſſer davantage la plus grande partie de nos lecteurs, & qui, pour être rempli, a demandé le plus de ſoins & de travail. Mais avant que d'entrer ſur ce ſujet dans

tout le détail qu'on eſt en droit d'exiger de nous, il ne ſera pas inutile d'examiner avec quelque étendue l'état préſent des Sciences & des Arts, & de montrer par quelle gradation l'on y eſt arrivé. L'expoſition métaphyſique de l'origine & de la liaiſon des Sciences nous a été d'une grande utilité pour en former l'Arbre encyclopédique ; l'expoſition hiſtorique de l'ordre dans lequel nos connoiſſances ſe ſont ſuccédées, ne ſera pas moins avantageuſe pour nous éclairer nous-mêmes ſur la maniere dont nous devons tranſmettre ces connoiſſances à nos lecteurs. D'ailleurs l'hiſtoire des Sciences eſt naturellement liée à celle du petit nombre de grands génies, dont les Ouvrages ont contribué à répandre la lumiere parmi les hommes ; & ces Ouvrages ayant fourni pour le nôtre les ſecours généraux, nous devons commencer à en parler avant que de rendre compte des ſecours particuliers que nous avons obtenus. Pour ne point remonter trop haut, fixons-nous à la renaiſſance des Lettres.

Quand on conſidere les progrès de l'eſprit depuis cette époque mémorable, on trouve que ces progrès ſe ſont faits

dans l'ordre qu'ils devoient naturellement ſuivre. On a commencé par l'Erudition, continué par les Belles-Lettres, & fini par la Philoſophie. Cet ordre differe à-la-vérité de celui que doit obſerver l'homme abandonné à ſes propres lumieres, ou borné au commerce de ſes contemporains, tel que nous l'avons principalement conſidéré dans la premiere Partie de ce Diſcours: en effet, nous avons fait voir que l'eſprit iſolé doit rencontrer dans ſa route la Philoſophie avant les Belles-Lettres. Mais en ſortant d'un long intervalle d'ignorance que des ſiecles de lumiere avoient précédé, la régénération des idées, ſi on peut parler ainſi, a dû néceſſairement être différente de leur génération primitive. Nous allons tâcher de le faire ſentir.

Les chefs-d'œuvre que les Anciens nous avoient laiſſés dans preſque tous les genres, avoient été oubliés pendant douze ſiecles. Les principes des Sciences & des Arts étoient perdus, parce que le beau & le vrai qui ſemblent ſe montrer de toutes parts aux hommes, ne les frappent guere à moins qu'ils n'en ſoient avertis. Ce n'eſt pas que ces tems malheureux ayent été plus ſtériles que d'au-

tres en génies rares; la Nature eſt toujours la même: mais que pouvoient faire ces grands hommes, ſemés de loin à loin comme ils le ſont toujours, occupés d'objets différens, & abandonnés ſans culture à leurs ſeules lumieres? Les idées qu'on acquiert par la lecture & par la ſociété, ſont le germe de preſque toutes les découvertes. C'eſt un air que l'on reſpire ſans y penſer, & auquel on doit la vie; & les hommes dont nous parlons étoient privés d'un tel ſecours. Ils reſſembloient aux premiers créateurs des Sciences & des Arts, que leurs illuſtres ſucceſſeurs ont fait oublier, & qui précédés par ceux-ci les auroient fait oublier de même. Celui qui trouva le premier les roues & les pignons, eût inventé les Montres dans un autre ſiecle; & Gerbert placé au tems d'Archimede l'auroit peut-être égalé.

Cependant la plupart des beaux Eſprits de ces tems ténébreux ſe faiſoient appeller Poëtes ou Philoſophes. Que leur en coûtoit-il en effet pour uſurper deux titres dont on ſe pare à ſi peu de frais, & qu'on ſe flate toujours de ne guere devoir à des lumieres empruntées? Ils croyoient qu'il étoit inutile de cher-

cher les modeles de la Poëſie dans les Ouvrages des Grecs & des Romains, dont la Langue ne ſe parloit plus; & ils prenoient pour la véritable Philoſophie des Anciens une tradition barbare qui la défiguroit. La Poëſie ſe réduiſoit pour eux à un méchaniſme puéril: l'examen approfondi de la Nature, & la grande étude de l'homme, étoient remplacés par mille queſtions frivoles ſur des êtres abſtraits & métaphyſiques; queſtions dont la ſolution, bonne ou mauvaiſe, demandoit ſouvent beaucoup de ſubtilité, & par conſéquent un grand abus de l'eſprit. Qu'on joigne à ce déſordre l'état d'eſclavage où preſque toute l'Europe étoit plongée, les ravages de la ſuperſtition qui naît de l'ignorance, & qui la reproduit à ſon tour, & l'on verra que rien ne manquoit aux obſtacles qui éloignoient le retour de la raiſon & du goût; car il n'y a que la liberté d'agir & de penſer qui ſoit capable de produire de grandes choſes, & elle n'a beſoin que de lumieres pour ſe préſerver des excès.

Auſſi fallut-il au genre humain, pour ſortir de la barbarie, une de ces révolutions qui font prendre à la Terre une face nouvelle: l'Empire Grec eſt détruit, ſa

ſa ruine fait refluer en Europe le peu de connoiſſances qui reſtoient encore au Monde: l'invention de l'Imprimerie, la protection des Medicis & de François I. raniment les eſprits; & la lumiere renaît de toutes parts.

L'étude des Langues & de l'Hiſtoire abandonnée par néceſſité durant les ſiecles d'ignorance, fut la premiere à laquelle on ſe livra. L'eſprit humain ſe trouvoit, au ſortir de la barbarie, dans une eſpece d'enfance, avide d'accumuler des idées, & incapable pourtant d'en acquérir d'abord d'un certain ordre par l'eſpece d'engourdiſſement où les facultés de l'ame avoient été ſi long-tems. De toutes ces facultés, la mémoire fut celle que l'on cultiva d'abord, parce qu'elle eſt la plus facile à ſatisfaire, & que les connoiſſances qu'on obtient par ſon ſecours, ſont celles qui peuvent le plus aiſément être entaſſées. On ne commença donc point par étudier la Nature, ainſi que les premiers hommes avoient dû faire; on jouiſſoit d'un ſecours dont ils étoient dépourvus, celui des Ouvrages des Anciens, que la générοſité des Grands & l'Impreſſion commençoient à rendre communs: on croyoit n'avoir qu'à lire

pour devenir savant; & il est bien plus aisé de lire que de voir. Ainsi, on dévora sans distinction tout ce que les Anciens nous avoient laissé dans chaque genre: on les traduisit, on les commenta; & par une espece de reconnoissance on se mit à les adorer, sans connoître à beaucoup près ce qu'ils valoient.

De-là cette foule d'Erudits, profonds dans les Langues savantes, jusqu'à dédaigner la leur, qui, comme l'a dit un Auteur célebre, connoissoient tout dans les Anciens, hors la grace & la finesse, & qu'un vain étalage d'érudition rendoit si orgueilleux; parce que les avantages qui coûtent le moins sont pour l'ordinaire ceux dont on aime le plus à se parer. C'étoit une espece de grands Seigneurs, qui sans ressembler par le mérite réel à ceux dont ils tenoient la vie, tiroient beaucoup de vanité de croire leur appartenir. D'ailleurs cette vanité n'étoit point sans quelque espece de prétexte. Le pays de l'érudition & des faits est inépuisable; on croit, pour ainsi dire, voir tous les jours augmenter sa substance par les acquisitions que l'on y fait sans peine. Au contraire le pays de la raison & des découvertes est d'une assez petite étendue;

&

& ſouvent, au-lieu d'y apprendre ce que l'on ignoroit, on ne parvient à force d'étude qu'à deſapprendre ce qu'on croyoit ſavoir. C'eſt pourquoi, à mérite fort inégal, un Erudit doit être beaucoup plus vain qu'un Philoſophe, & peut-être qu'un Poëte; car l'eſprit qui invente eſt toujours mécontent de ſes progrès, parce qu'il voit au-delà; & les plus grands génies trouvent ſouvent dans leur amour-propre même un juge ſecret, mais ſévere, que l'approbation des autres fait taire pour quelques inſtans, mais qu'elle ne parvient jamais à corrompre. On ne doit donc pas s'étonner que les Savans dont nous parlons, miſſent tant de gloire à jouir d'une Science hériſſée, ſouvent ridicule, & quelquefois barbare.

Il eſt vrai que notre ſiecle qui ſe croit deſtiné à changer les loix en tout genre, & à faire juſtice, ne penſe pas fort avantageuſement de ces hommes autrefois ſi célebres. C'eſt une eſpece de mérite aujourd'hui que d'en faire peu de cas, & c'eſt même un mérite que bien des gens ſe contentent d'avoir. Il ſemble que par le mépris qu'on a pour ces Savans, on cherche à les punir de l'eſtime outrée qu'ils faiſoient d'eux-mêmes,

mes, ou du suffrage peu éclairé de leurs contemporains, & qu'en foulant aux pieds ces idoles, on veuille en faire oublier jusqu'aux noms. Mais tout excès est injuste. Jouissons plutôt avec reconnoissance du travail de ces hommes laborieux. Pour nous mettre à portée d'extraire des Ouvrages des Anciens tout ce qui pouvoit nous être utile, il a fallu qu'ils en tirassent aussi ce qui ne l'étoit pas; on ne sauroit tirer l'or d'une mine sans en faire sortir en même tems beaucoup de matieres viles ou moins précieuses; ils auroient fait comme nous la séparation, s'ils étoient venus plus tard. L'Erudition étoit donc nécessaire pour nous conduire aux Belles-Lettres.

En effet, il ne fallut pas se livrer long-tems à la lecture des Anciens, pour se convaincre que dans ces Ouvrages même où l'on ne cherchoit que des faits ou des mots, il y avoit mieux à apprendre. On apperçut bientôt les beautés que leurs Auteurs y avoient répandues; car si les hommes, comme nous l'avons dit plus haut, ont besoin d'être avertis du vrai, en récompense ils n'ont besoin que de l'être. L'admiration qu'on avoit eue jusqu'alors pour les

les Anciens ne pouvoit être plus vive, mais elle commença à devenir plus juſte. Cependant elle étoit encore bien loin d'être raiſonnable. On crut qu'on ne pouvoit les imiter qu'en les copiant ſervilement, & qu'il n'étoit poſſible de bien dire que dans leur Langue. On ne penſoit pas que l'étude des mots eſt une eſpece d'inconvénient paſſager, néceſſaire pour faciliter l'étude des choſes, mais qu'elle devient un mal réel, quand elle la retarde; qu'ainſi on auroit dû ſe borner à ſe rendre familiers les Auteurs Grecs & Romains, pour profiter de ce qu'ils avoient penſé de meilleur; & que le travail auquel il falloit ſe livrer pour écrire dans leur Langue, étoit autant de perdu pour l'avancement de la raiſon. On ne voyoit pas d'ailleurs, que s'il y a dans les Anciens un grand nombre de beautés de ſtyle perdues pour nous, il doit y avoir auſſi par la même raiſon bien des défauts qui échappent, & que l'on court riſque de copier comme des beautés; qu'enfin tout ce qu'on pourroit eſpérer par l'uſage ſervile de la Langue des Anciens, ce ſeroit de ſe faire un ſtyle biſarrement aſſorti d'une infinité de ſtyles différens, très-correct & admira-

ble même pour nos Modernes, mais que Cicéron ou Virgile auroient trouvé ridicule. C'est ainsi que nous ririons d'un Ouvrage écrit en notre Langue, & dans lequel l'Auteur auroit rassemblé des phrases de Bossuet, de La Fontaine, de La Bruyere & de Racine, persuadé avec raison que chacun de ces Ecrivains en particulier est un excellent modele.

Ce préjugé des premiers Savans a produit dans le seizieme siecle une foule de Poëtes, d'Orateurs, & d'Historiens Latins, dont les Ouvrages, il faut l'avouer, tirent trop souvent leur principal mérite d'une latinité dont nous ne pouvons guere juger. On peut en comparer quelques-uns aux harangues de la plupart de nos Rhéteurs, qui vuides de choses, & semblables à des corps sans substance, n'auroient besoin que d'être mises en François pour n'être lues de personne.

Les Gens de Lettres sont enfin revenus peu-à-peu de cette espece de manie. Il y a apparence qu'on doit leur changement, du moins en partie, à la protection des Grands, qui sont bien aises d'être savans à condition de le devenir sans peine, & qui veulent pouvoir juger

ger ſans étude d'un Ouvrage d'eſprit, pour prix des bienfaits qu'ils promettent à l'Auteur, ou de l'amitié dont ils croyent l'honorer. On commença à ſentir que le Beau, pour être en Langage vulgaire, ne perdoit rien de ſes avantages; qu'il acquéroit même celui d'être plus facilement ſaiſi du commun des hommes; & qu'il n'y avoit aucun mérite à dire des choſes communes ou ridicules dans quelque Langue que ce fût, & à plus forte raiſon dans celles qu'on devoit parler le plus mal. Les Gens de Lettres penſerent donc à perfectionner les Langues vulgaires; ils chercherent d'abord à dire dans ces Langues ce que les Anciens avoient dit dans les leurs. Cependant une ſuite du préjugé dont on avoit eu tant de peine à ſe défaire, au lieu d'enrichir la Langue Françoiſe, on commença par la défigurer. Ronſard en fit un jargon barbare, hériſſé de Grec & de Latin; mais heureuſement il la rendit aſſez méconnoiſſable, pour qu'elle en devînt ridicule. Bientôt on ſentit qu'il falloit tranſporter dans notre Langue les beautés & non les mots des Langues anciennes. Réglée & perfectionnée par le goût, elle acquit aſſez promptement

une infinité de tours & d'expressions heureuses. Enfin on ne se borna plus à copier les Romains & les Grecs, ou même à les imiter; on tâcha de les surpasser, s'il étoit possible, & de penser d'après soi. Ainsi l'imagination des Modernes renâquit peu-à-peu de celle des Anciens; & l'on vit éclorre presqu'en même tems tous les chefs-d'œuvre du dernier siecle, en Eloquence, en Histoire, en Poësie, & dans les différens genres de Littérature.

MALHERBE, nourri de la lecture des excellens Poëtes de l'Antiquité, & prenant comme eux la Nature pour modele, répandit le premier dans notre Poësie une harmonie & des beautés auparavant inconnues. BALZAC, aujourd'hui trop méprisé, donna à notre Prose de la noblesse & du nombre. Les Ecrivains de PORT-ROYAL continuerent ce que Balzac avoit commencé; ils y ajouterent cette précision, cet heureux choix des termes, & cette pureté, qui ont conservé jusqu'à présent à la plupart de leurs Ouvrages un air moderne, & qui les distinguent d'un grand nombre de Livres surannés, écrits dans le même tems. CORNEILLE, après avoir sacrifié pendant

dant quelques années au mauvais goût dans la carriere dramatique, s'en affranchit enfin, découvrit par la force de ſon génie, bien plus que par la lecture, les loix du Théatre, & les expoſa dans ſes Diſcours admirables ſur la Tragédie, dans ſes réflexions ſur chacune de ſes pieces, mais principalement dans ſes pieces même. RACINE s'ouvrant une autre route, fit paroître ſur le Théatre une paſſion que les Anciens n'y avoient guere connue, & développant les reſſorts du cœur humain, joignit à une élégance & une vérité continues quelques traits de ſublime. DESPREAUX dans ſon Art Poétique ſe rendit l'égal d'Horace en l'imitant. MOLIERE, par la peinture fine des ridicules & des mœurs de ſon tems, laiſſa bien loin derriere lui la Comédie ancienne. LA FONTAINE fit preſque oublier Eſope & Phedre, & BOSSUET alla ſe placer à côté de Démoſthene.

Les Beaux-Arts ſont tellement unis avec les Belles-Lettres, que le même goût qui cultive les unes, porte auſſi à perfectionner les autres. Dans le même tems que notre Littérature s'enrichiſſoit par tant de beaux Ouvrages, POUSSIN fai-

faisoit ses tableaux, & PUGET ses statues; LE SUEUR peignoit le Cloître des Chartreux, & LE BRUN les Batailles d'Alexandre; enfin QUINAULT, créateur d'un nouveau genre, s'assuroit l'immortalité par ses Poëmes Lyriques, & LULLI donnoit à notre Musique naissante ses premiers traits.

Il faut avouer pourtant que la renaissance de la Peinture & de la Sculpture avoit été beaucoup plus rapide que celle de la Poésie & de la Musique; & la raison n'en est pas difficile à appercevoir. Dès qu'on commença à étudier les Ouvrages des Anciens en tout genre, les chefs-d'œuvre antiques qui avoient échappé en assez grand nombre à la superstition & à la barbarie, frapperent bientôt les yeux des Artistes éclairés; on ne pouvoit imiter les Praxiteles & les Phidias, qu'en faisant exactement comme eux; & le talent n'avoit besoin que de bien voir: aussi RAPHAEL & MICHEL ANGE ne furent pas long-tems sans porter leur art à un point de perfection, qu'on n'a point encore passé depuis. En général, l'objet de la Peinture & de la Sculpture étant plus du ressort des sens, ces Arts ne pouvoient

man-

manquer de précéder la Poëſie, parce que les ſens ont dû être plus promptement affectés des beautés ſenſibles & palpables des ſtatues anciennes, que l'imagination n'a dû appercevoir les beautés intellectuelles & fugitives des anciens Ecrivains. D'ailleurs, quand elle a commencé à les découvrir, l'imitation de ces mêmes beautés imparfaite par ſa ſervitude & par la Langue étrangere dont elle ſe ſervoit, n'a pu manquer de nuire aux progrès de l'imagination même. Qu'on ſuppoſe pour un moment nos Peintres & nos Sculpteurs privés de l'avantage qu'ils avoient de mettre en œuvre la même matiere que les Anciens: s'ils euſſent, comme nos Littérateurs, perdu beaucoup de tems à rechercher & à imiter mal cette matiere, au-lieu de ſonger à en employer une autre, pour imiter les ouvrages même qui faiſoient l'objet de leur admiration; ils auroient fait ſans doute un chemin beaucoup moins rapide, & en ſeroient encore à trouver le marbre.

A l'égard de la Muſique, elle a dû arriver beaucoup plus tard à un certain degré de perfection, parce que c'eſt un art que les Modernes ont été obligés de

créer.

créer. Le tems a détruit tous les modeles que les Anciens avoient pu nous laisser en ce genre; & leurs Ecrivains, du moins ceux qui nous restent, ne nous ont transmis sur ce sujet que des connoissances très-obscures, ou des histoires plus propres à nous étonner qu'à nous instruire. Aussi plusieurs de nos Savans, poussés peut-être par une espece d'amour de propriété, ont prétendu que nous avons porté cet art beaucoup plus loin que les Grecs; prétention que le défaut de monumens rend aussi difficile à appuyer qu'à détruire, & qui ne peut être qu'assez foiblement combattue par les prodiges vrais ou supposés de la Musique ancienne. Peut-être seroit-il permis de conjecturer avec quelque vraisemblance, que cette Musique étoit tout-à-fait différente de la nôtre; & que si l'ancienne étoit supérieure par la mélodie, l'harmonie donne à la moderne des avantages.

Nous serions injustes, si à l'occasion du détail où nous venons d'entrer, nous ne reconnoissions point ce que nous devons à l'Italie: c'est d'elle que nous avons reçu les Sciences, qui depuis ont fructifié si abondamment dans toute l'Europe;

rope;

rope; c'eſt à elle ſur-tout que nous devons les Beaux-Arts & le Bon-Goût, dont elle nous a fourni un grand nombre de modeles inimitables.

Pendant que les Arts & les Belles-Lettres étoient en honneur, il s'en falloit beaucoup que la Philoſophie fît le même progrès, du moins dans chaque Nation priſe en corps; elle n'a reparu que beaucoup plus tard. Ce n'eſt pas qu'au fond il ſoit plus aiſé d'exceller dans les Belles-Lettres que dans la Philoſophie; la ſupériorité en tout genre eſt également difficile à atteindre. Mais la lecture des Anciens devoit contribuer plus promptement à l'avancement des Belles-Lettres & du Bon-Goût, qu'à celui des Sciences naturelles. Les beautés littéraires n'ont pas beſoin d'être vues long-tems pour être ſenties; & comme les hommes ſentent avant que de penſer, ils doivent par la même raiſon juger ce qu'ils ſentent avant de juger ce qu'ils penſent. D'ailleurs, les Anciens n'étoient pas à beaucoup près auſſi parfaits comme Philoſophes que comme Ecrivains. En effet, quoique dans l'ordre de nos idées les premieres opérations de la raiſon précedent les premiers efforts

forts de l'imagination, celle-ci, quand elle a fait les premiers pas, va beaucoup plus vîte que l'autre : elle a l'avantage de travailler sur des objets qu'elle enfante ; au lieu que la raison forcée de se borner à ceux qu'elle a devant elle, & de s'arrêter à chaque instant, ne s'épuise que trop souvent en recherches infructueuses. L'Univers & les réflexions sont le premier Livre des vrais Philosophes, & les Anciens l'avoient sans doute étudié : il étoit donc nécessaire de faire comme eux ; on ne pouvoit suppléer à cette étude par celle de leurs Ouvrages, dont la plupart avoient été détruits, & dont un petit nombre, mutilé par le tems, ne pouvoit nous donner sur une matiere aussi vaste que des notions fort incertaines & fort altérées.

La Scholastique qui composoit toute la Science prétendue des siecles d'ignorance, nuisoit encore aux progrès de la vraie Philosophie dans ce premier siecle de lumiere. On étoit persuadé depuis un tems, pour ainsi dire, immémorial, qu'on possédoit dans toute sa pureté la doctrine d'Aristote, commentée par les Arabes, & altérée par mille additions absurdes ou puériles ; & on ne pensoit pas

pas même à s'aſſurer ſi cette Philoſophie barbare étoit réellement celle de ce grand homme, tant on avoit conçu de reſpect pour les Anciens. C'eſt ainſi qu'une foule de peuples nés & affermis dans leurs erreurs par l'éducation, ſe croient d'autant plus ſincérement dans le chemin de la vérité, qu'il ne leur eſt même jamais venu en penſée de former ſur cela le moindre doute. Auſſi, dans le tems que pluſieurs Ecrivains, rivaux des Orateurs & des Poëtes Grecs, marchoient à côté de leurs modeles, ou peut être même les ſurpaſſoient, la Philoſophie Grecque, quoique fort imparfaite, n'étoit pas même bien connue.

Tant de préjugés qu'une admiration aveugle pour l'Antiquité contribuoit à entretenir, ſembloient ſe fortifier encore par l'abus qu'oſoient faire de la ſoumiſſion des peuples quelques Théologiens peu nombreux, mais puiſſans: je dis plus nombreux; car je ſuis bien éloigné d'étendre à un Corps reſpectable & très-éclairé une accuſation qui ſe borne à quelques-uns de ſes membres. On avoit permis aux Poëtes de chanter dans leurs Ouvrages les Divinités du Paganiſme, parce qu'on étoit perſuadé avec rai-

ſon

fon que les noms de ces Divinités ne pouvoient plus être qu'un jeu dont on n'avoit rien à craindre. Si d'un côté la Religion des Anciens qui animoit tout, ouvroit un vafte champ à l'imagination des beaux Efprits; de l'autre, les principes en étoient trop abfurdes, pour qu'on appréhendât de voir reffufciter Jupiter & Pluton par quelque fecte de Novateurs. Mais on craignoit, ou l'on paroiffoit craindre les coups qu'une raifon aveugle pouvoit porter au Chriftianifme: comment ne voyoit-on pas qu'il n'avoit point à redouter une attaque auffi foible? Envoyé du Ciel aux hommes, la vénération fi jufte & fi ancienne que les peuples lui témoignoient, avoit été garantie pour toujours par les promeffes de Dieu même. D'ailleurs, quelque abfurde qu'une Religion puiffe être, (reproche que l'Impiété feule peut faire à la nôtre), ce ne font jamais les Philofophes qui la détruifent: lors même qu'ils enfeignent la vérité, ils fe contentent de la montrer fans forcer perfonne à la reconnoître; un tel pouvoir n'appartient qu'à l'Etre tout-puiffant: ce font les hommes infpirés qui éclairent le peuple, & les enthoufiaftes qui l'égarent. Le frein qu'on

qu'on eſt obligé de mettre à la licence de ces derniers, ne doit point nuire à cette liberté ſi néceſſaire à la vraie Philoſophie, & dont la Religion peut tirer les plus grands avantages. Si le Chriſtianiſme ajoute à la Philoſophie les lumieres qui lui manquent, s'il n'appartient qu'à la Grace de ſoumettre les Incrédules, c'eſt à la Philoſophie qu'il eſt réſervé de les réduire au ſilence; & pour aſſurer le triomphe de la Foi, les Théologiens dont nous parlons, n'avoient qu'à faire uſage des armes qu'on auroit voulu employer contre elles.

Mais parmi ces mêmes hommes, quelques-uns avoient un intérêt beaucoup plus réel de s'oppoſer à l'avancement de la Philoſophie. Fauſſement perſuadés que la croyanee des peuples eſt d'autant plus ferme qu'on l'exerce ſur plus d'objets différens, ils ne ſe contentoient pas d'exiger pour nos Myſteres la ſoumiſſion qu'ils méritent, ils cherchoient à ériger en dogmes leurs opinions particulieres; & c'étoit ces opinions mêmes, bien plus que les dogmes, qu'ils vouloient mettre en ſûreté. Par-là ils auroient porté à la Religion le coup le plus terrible, ſi elle eût été l'ouvrage

des

des hommes; car il étoit à craindre que leurs opinions étant une fois reconnues pour fausses, le peuple qui ne discerne rien, ne traitât de la même maniere les vérités avec lesquelles on avoit voulu les confondre.

D'autres Théologiens de meilleure foi, mais aussi dangereux, se joignoient à ces premiers par d'autres motifs. Quoique la Religion soit uniquement destinée à régler nos mœurs & notre foi, ils la croyoient faite pour nous éclairer aussi sur le système du Monde, c'est-à-dire, sur ces matieres que le Tout-puissant a expressément abandonnées à nos disputes. Ils ne faisoient pas réflexion que les Livres Sacrés & les Ouvrages des Peres, faits pour montrer au peuple comme aux Philosophes ce qu'il faut pratiquer & croire, ne devoient point sur les questions indifférentes parler un autre langage que le peuple. Cependant le despotisme théologique ou le préjugé l'emporta. Un Tribunal devenu puissant dans le Midi de l'Europe, dans les Indes, dans le nouveau Monde, mais que la Foi n'ordonne point de croire, ni la Charité d'approuver, ou plutôt que la Religion reprouve quoiqu'occupé par ses

Mi-

Miniſtres, & dont la France n'a pu s'accoutumer encore à prononcer le nom ſans effroi, condamna un célebre Aſtronome pour avoir ſoutenu le mouvement de la Terre, & le déclara hérétique; à-peu-près comme le Pape Zacharie avoit condamné quelques ſiecles auparavant un Evêque, pour n'avoir pas penſé comme Saint Auguſtin ſur les Antipodes, & pour avoir deviné leur exiſtence ſix cens ans avant que Chriſtophe Colomb les découvrît. C'eſt ainſi que l'abus de l'autorité ſpirituelle réunie à la temporelle forçoit la raiſon au ſilence; & peu s'en fallut qu'on ne défendît au genre humain de penſer.

Pendant que des adverſaires peu inſtruits ou mal-intentionnés faiſoient ouvertement la guerre à la Philoſophie, elle ſe réfugioit, pour ainſi dire, dans les Ouvrages de quelques grands hommes, qui ſans avoir l'ambition dangereuſe d'arracher le bandeau des yeux de leurs contemporains, préparoient de loin dans l'ombre & le ſilence la lumiere dont le Monde devoit être éclairé peu-à-peu & par degrés inſenſibles.

A la tête de ces illuſtres perſonnages doit être placé l'immortel Chancelier

d'Angleterre, FRANÇOIS BACON, dont les Ouvrages si justement estimés, & plus estimés pourtant qu'ils ne sont connus, méritent encore plus notre lecture que nos éloges. A considérer les vues saines & étendues de ce grand homme, la multitude d'objets sur lesquels son esprit s'est porté, la hardiesse de son style qui réunit par-tout les plus sublimes images avec la précision la plus rigoureuse, on seroit tenté de le regarder comme le plus grand, le plus universel, & le plus éloquent des Philosophes. Bacon, né dans le sein de la nuit la plus profonde, sentit que la Philosophie n'étoit pas encore, quoique bien des gens sans doute se flattassent d'y exceller; car plus un siecle est grossier, plus il se croit instruit de tout ce qu'il peut savoir. Il commença donc par envisager d'une vue générale les divers objets de toutes les Sciences naturelles; il partagea ces Sciences en différentes branches, dont il fit l'énumération la plus exacte qu'il lui fût possible: il examina ce que l'on savoit déjà sur chacun de ces objets, & fit le catalogue immense de ce qui restoit à découvrir: c'est le but de son admirable Ouvrage *De la dignité & de l'accroissement*

des

des connoiſſances humaines. Dans ſon *Nouvel Organe des Sciences*, il perfectionne les vues qu'il avoit données dans le premier Ouvrage; il les porte plus loin, & fait connoître la néceſſité de la Phyſique expérimentale, à laquelle on ne penſoit point encore. Ennemi des ſyſtêmes, il n'enviſage la Philoſophie que comme cette partie de nos connoiſſances, qui doit contribuer à nous rendre meilleurs ou plus heureux: il ſemble la borner à la ſcience des choſes utiles, & recommande par-tout l'étude de la Nature. Ses autres Ecrits ſont formés ſur le même plan; tout, juſqu'à leurs titres, y annonce l'homme de génie, l'eſprit qui voit en grand. Il y recueille des faits, il y compare des expériences, il en indique un grand nombre à faire; il invite les Savans à étudier & à perfectionner les Arts, qu'il regarde comme la partie la plus relevée & la plus eſſentielle de la Science humaine: il expoſe avec une ſimplicité noble *ſes conjectures & ſes penſées* ſur les différens objets dignes d'intéreſſer les hommes; & il eût pu dire, comme ce vieillard de Térence, que rien de ce qui touche l'humanité ne lui étoit étranger. Science de la Nature, Morale, Politi-

que, Oeconomique, tout ſemble avoir été du reſſort de cet eſprit lumineux & profond ; & l'on ne ſait ce qu'on doit le plus admirer, ou des richeſſes qu'il répand ſur tous les ſujets qu'il traite, ou de la dignité avec laquelle il en parle. Ses Ecrits ne peuvent être mieux comparés qu'à ceux d'Hippocrate ſur la Médecine ; & ils ne ſeroient ni moins admirés, ni moins lus, ſi la culture de l'eſprit étoit auſſi chere au genre humain que la conſervation de la ſanté. Mais il n'y a que les Chefs de Secte en tout genre dont les Ouvrages puiſſent avoir un certain éclat ; Bacon n'a pas été du nombre, & la forme de ſa Philoſophie s'y oppoſoit ; elle étoit trop ſage pour étonner perſonne. La Scholaſtique qui dominoit de ſon tems, ne pouvoit être renverſée que par des opinions hardies & nouvelles ; & il n'y a pas d'apparence qu'un Philoſophe qui ſe contente de dire aux hommes, *voilà le peu que vous avez appris*, *voici ce qui vous reſte à chercher*, ſoit deſtiné à faire beaucoup de bruit parmi ſes contemporains. Nous oſerions même faire quelque reproche au Chancelier Bacon d'avoir été peut-être trop timide, ſi nous ne ſavions avec quel-

quelle retenue, &, pour ainſi dire, avec quelle ſuperſtition on doit juger un génie ſi ſublime. Quoiqu'il avoue que les Scholaſtiques ont énervé les Sciences par leurs queſtions minutieuſes, & que l'eſprit doit ſacrifier l'étude des êtres généraux à celle des objets particuliers, il ſemble pourtant par l'emploi fréquent qu'il fait des termes de l'Ecole, quelquefois même par celui des principes ſcholaſtiques, & par des diviſions & ſubdiviſions dont l'uſage étoit alors fort à la mode, avoir marqué un peu trop de ménagement ou de déférence pour le goût dominant de ſon ſiecle. Ce grand homme, après avoir briſé tant de fers, étoit encore retenu par quelques chaînes qu'il ne pouvoit ou n'oſoit rompre.

Nous déclarons ici que nous devons principalement au Chancelier Bacon l'Arbre Encyclopédique dont nous avons déjà parlé, & que l'on trouvera à la fin de ce Diſcours. Nous en avions fait l'aveu en pluſieurs endroits du *Proſpectus*; nous y revenons encore, & nous ne manquerons aucune occaſion de le répéter. Cependant nous n'avons pas cru devoir ſuivre de point en point le grand homme que nous reconnoiſſons ici pour

notre maître. Si nous n'avons pas placé, comme lui, la raison après l'imagination, c'est que nous avons suivi dans le Systême Encyclopédique l'ordre métaphysique des opérations de l'esprit, plutôt que l'ordre historique de ses progrès depuis la renaissance des Lettres; ordre que l'illustre Chancelier d'Angleterre avoit peut-être en vue jusqu'à un certain point, lorsqu'il faisoit, comme il le dit, le cens & le dénombrement des connoissances humaines. D'ailleurs le plan de Bacon étant différent du nôtre, & les Sciences ayant fait depuis de grands progrès, on ne doit pas être surpris que nous ayons pris quelquefois une route différente.

Ainsi, outre les changemens que nous avons faits dans l'ordre de la distribution générale, & dont nous avons déjà exposé les raisons, nous avons à certains égards poussé les divisions plus loin, surtout dans la partie de Mathématique & de Physique particuliere: d'un autre côté, nous nous sommes abstenus d'étendre au même point que lui, la division de certaines Sciences dont il suit jusqu'aux derniers rameaux. Ces rameaux qui doivent proprement entrer dans le

corps de notre Encyclopédie, n'auroient fait, à ce que nous croyons, que charger assez inutilement le Système général. On trouvera immédiatement après notre Arbre Encyclopédique celui du Philosophe Anglois; c'est le moyen le plus court & le plus facile de faire distinguer ce qui nous appartient d'avec ce que nous avons emprunté de lui.

Au Chancelier Bacon succéda l'illustre DESCARTES. Cet homme rare dont la fortune a tant varié en moins d'un siecle, avoit tout ce qu'il falloit pour changer la face de la Philosophie; une imagination forte, un esprit très-conséquent, des connoissances puisées dans lui-même plus que dans les Livres, beaucoup de courage pour combattre les préjugés les plus généralement reçus, & aucune espece de dépendance qui le forçât à les ménager. Aussi éprouva-t-il de son vivant même ce qui arrive pour l'ordinaire à tout homme qui prend un ascendant trop marqué sur les autres. Il fit quelques enthousiastes, & eut beaucoup d'ennemis. Soit qu'il connût sa Nation ou qu'il s'en défiât seulement, il s'étoit réfugié dans un Pays entiérement libre pour y méditer plus à son aise.

Quoiqu'il pensât beaucoup moins à faire des Disciples qu'à les mériter, la persécution alla le chercher dans sa retraite; & la vie cachée qu'il menoit ne put l'y soustraire. Malgré toute la sagacité qu'il avoit employée pour prouver l'existence de Dieu, il fut accusé de la nier par des Ministres qui peut-être ne la croyoient pas. Tourmenté & calomnié par des étrangers, & assez mal accueilli de ses compatriotes, il alla mourir en Suede, bien éloigné sans doute de s'attendre au succès brillant que ses opinions auroient un jour.

On peut considérer Descartes comme Géometre ou comme Philosophe. Les Mathématiques, dont il semble avoir fait assez peu de cas, sont néanmoins aujourd'hui la partie la plus solide & la moins contestée de sa gloire. L'Algebre, créée en quelque maniere par les Italiens, & prodigieusement augmentée par notre illustre VIETE, a reçu entre les mains de Descartes de nouveaux accroissemens. Un des plus considérables est sa méthode des Indéterminées, artifice très-ingénieux & très-subtil, qu'on a su appliquer depuis à un grand nombre de recherches. Mais ce qui a sur-tout

im-

immortalisé le nom de ce grand homme, c'est l'application qu'il a su faire de l'Algebre à la Géométrie ; idée des plus vastes & des plus heureuses que l'esprit humain ait jamais eues, & qui sera toujours la clé des plus profondes recherches, non seulement dans la Géométrie sublime, mais dans toutes les Sciences physico-mathématiques.

Comme Philosophe, il a peut-être été aussi grand, mais il n'a pas été si heureux. La Géométrie, qui par la nature de son objet doit toujours gagner sans perdre, ne pouvoit manquer, étant maniée par un aussi grand génie, de faire des progrès très-sensibles & apparens pour tout le monde. La Philosophie se trouvoit dans un état bien différent, tout y étoit à commencer: & que ne coûtent point les premiers pas en tout genre? le mérite de les faire, dispense de celui d'en faire de grands. Si Descartes qui nous a ouvert la route, n'y a pas été aussi loin que ces Sectateurs le croient, il s'en faut beaucoup que les Sciences lui doivent aussi peu que le prétendent ses adversaires. Sa Méthode seule auroit suffi pour le rendre immortel ; sa Dioptrique est la plus grande & la plus belle

application qu'on eût faite encore de la Géométrie à la Physique; on voit enfin dans ses Ouvrages même les moins lus maintenant, briller par-tout le génie inventeur. Si on juge sans partialité ces Tourbillons devenus aujourd'hui presque ridicules, on conviendra, j'ose le dire, qu'on ne pouvoit alors imaginer mieux: les observations astronomiques qui ont servi à les détruire, étoient encore imparfaites, ou peu constatées; rien n'étoit plus naturel que de supposer un fluide qui transportât les planetes; il n'y avoit qu'une longue suite de phénomenes, de raisonnemens & de calculs, & par conséquent une longue suite d'années, qui pût faire renoncer à une théorie si séduisante. Elle avoit d'ailleurs l'avantage singulier de rendre raison de la gravitation des corps par la force centrifuge du Tourbillon même; & je ne crains point d'avancer que cette explication de la pesanteur est une des plus belles & des plus ingénieuses hypotheses que la Philosophie ait jamais imaginées. Aussi a-t-il fallu pour l'abandonner, que les Physiciens ayent été entraînés comme malgré eux par la théorie des forces centrales, & par des expériences faites long-tems après.

près. Reconnoiſſons donc que Deſcartes, forcé de créer une Phyſique toute nouvelle, n'a pu la créer meilleure; qu'il a fallu, pour ainſi dire, paſſer par les tourbillons pour arriver au vrai ſyſtême du Monde; & que s'il s'eſt trompé ſur les loix du mouvement, il a du moins deviné le premier qu'il devoit y en avoir.

Sa Métaphyſique, auſſi ingénieuſe & auſſi nouvelle que ſa Phyſique, a eu le même ſort à-peu-près; & c'eſt auſſi à-peu-près par les mêmes raiſons qu'on peut la juſtifier; car telle eſt aujourd'hui la fortune de ce grand homme, qu'après avoir eu des ſectateurs ſans nombre, il eſt preſque réduit à des apologiſtes. Il ſe trompa ſans doute en admettant les idées innées: mais s'il eût retenu de la Secte Péripatéticienne la ſeule vérité qu'elle enſeignoit ſur l'origine des idées par les ſens, peut-être les erreurs, qui deshonoroient cette vérité par leur alliage, auroient été plus difficiles à déraciner. Deſcartes a oſé du moins montrer aux bons eſprits à ſecouer le joug de la ſcholaſtique, de l'opinion, de l'autorité, en un mot des préjugés & de la barbarie; & par cette révolte dont nous recueillons aujourd'hui les fruits, la Philoſo-

losophie a reçu de lui un service, plus difficile peut-être à rendre que tous ceux qu'elle doit à ses illustres successeurs. On peut le regarder comme un chef de conjurés, qui a eu courage de s'élever le premier contre une puissance despotique & arbitraire, & qui en préparant une révolution éclatante, a jetté les fondemens d'un gouvernement plus juste & plus heureux qu'il n'a pu voir établi. S'il a fini par croire tout expliquer, il a du moins commencé par douter de tout; & les armes dont nous nous servons pour le combattre ne lui en appartiennent pas moins, parce que nous les tournons contre lui. D'ailleurs, quand les opinions absurdes sont invétérées, on est quelquefois forcé, pour desabuser le genre humain, de les remplacer par d'autres erreurs, lorsqu'on ne peut mieux faire. L'incertitude & la vanité de l'esprit sont telles qu'il a toujours besoin d'une opinion à laquelle il se fixe: c'est un enfant à qui il faut présenter un jouët pour lui enlever une arme dangereuse; il quittera de lui-même ce jouët quand le tems de la raison sera venu. En donnant ainsi le change aux Philosophes, ou à ceux qui croient l'être, on leur

leur apprend du moins à ſe défier de leurs lumieres, & cette diſpoſition eſt le premier pas vers la vérité. Auſſi Deſcartes a-t-il été perſécuté de ſon vivant, comme s'il fût venu l'apporter aux hommes.

NEWTON, à qui la route avoit été préparée par HUYGHENS, parut enfin, & donna à la Philoſophie une forme qu'elle ſemble devoir conſerver. Ce grand génie vit qu'il étoit tems de bannir de la Phyſique les conjectures & les hypotheſes vagues, ou du moins de ne les donner que pour ce qu'elles valoient, & que cette Science devoit être uniquement ſoumiſe aux Expériences & à la Géométrie. C'eſt peut-être dans cette vue qu'il commença par inventer le calcul de l'Infini & la méthode des Suites, dont les uſages ſi étendus dans la Géométrie même, le ſont encore davantage pour déterminer les effets compliqués que l'on obſerve dans la Nature, où tout ſemble s'exécuter par des eſpeces de progreſſions infinies. Les expériences de la peſanteur, & les obſervations de Kepler, firent découvrir au Philoſophe Anglois la force qui retient les planetes dans leurs orbites. Il enſeigna tout enſemble, & à diſtinguer les cauſes de

leurs mouvemens, & à les calculer avec une exactitude qu'on n'auroit pu exiger que du travail de plusieurs siecles. Créateur d'une Optique toute nouvelle, il fit connoître la lumiere aux hommes en la décomposant. Ce que nous pourrions ajouter à l'éloge de ce grand Philosophe, seroit fort au-dessous du témoignage universel qu'on rend aujourd'hui à ses découvertes presque innombrables, & à son génie tout à la fois étendu, juste & profond. En enrichissant la Philosophie par une grande quantité de biens réels, il a mérité sans doute toute sa reconnoissance; mais il a peut-être plus fait pour elle en lui apprenant à être sage, & à contenir dans de justes bornes cette espece d'audace que les circonstances avoient forcé Descartes à lui donner. Sa Théorie du Monde (car je ne veux pas dire son Systême) est aujourd'hui si généralement reçue, qu'on commence à disputer à l'Auteur l'honneur de l'invention, parce qu'on accuse d'abord les grands hommes de se tromper, & qu'on finit par les traiter de plagiaires. Je laisse à ceux qui trouvent tout dans les Ouvrages des Anciens, le plaisir de découvrir dans ces Ouvrages la gravitation

tion des planetes, quand elle n'y feroit pas; mais en ſuppoſant même que les Grecs en ayent eu l'idée, ce qui n'étoit chez eux qu'un ſyſtême haſardé & romaneſque, eſt devenu une démonſtration dans les mains de Newton: cette démonſtration qui n'appartient qu'à lui, fait le mérite réel de ſa découverte; & l'attraction ſans un tel appui ſeroit une hypotheſe comme tant d'autres. Si quelqu'Ecrivain célebre s'aviſoit de prédire aujourd'hui ſans aucune preuve qu'on parviendra un jour à faire de l'or, nos deſcendans auroient-ils droit ſous ce prétexte de vouloir ôter la gloire du grand-œuvre à un Chimiſte qui en viendroit à bout? Et l'invention des lunettes en appartiendroit-elle moins à ſes auteurs, quand même quelques Anciens n'auroient pas cru impoſſible que nous étendiſſions un jour la ſphere de notre vue?

D'autres Savans croient faire à Newton un reproche beaucoup plus fondé, en l'accuſant d'avoir ramené dans la Phyſique les *qualités occultes* des Scholaſtiques & des anciens Philoſophes Mais les Savans dont nous parlons ſont-ils bien ſûrs que ces deux mots, vuides de ſens chez les Scholaſtiques, & deſtinés

à marquer un Etre dont ils croyoient avoir l'idée, fussent autre chose chez les anciens Philosophes que l'expression modeste de leur ignorance? Newton qui avoit étudié la Nature, ne se flattoit pas d'en savoir plus qu'eux sur la cause premiere qui produit les phénomenes; mais il n'employa pas le même langage, pour ne pas révolter des contemporains qui n'auroient pas manqué d'y attacher une autre idée que lui. Il se contenta de prouver que les tourbillons de Descartes ne pouvoient rendre raison du mouvement des planetes; que les phénomenes, & les loix de la Méchanique s'unissoient pour les renverser; qu'il y a une force par laquelle les planetes tendent les unes vers les autres, & dont le principe nous est entiérement inconnu. Il ne rejetta point l'impulsion; il se borna à demander qu'on s'en servît plus heureusement qu'on n'avoit fait jusqu'alors pour expliquer les mouvemens des planetes: ses desirs n'ont point encore été remplis, & ne le seront peut-être de long-tems. Après tout, quel mal auroit-il fait à la Philosophie, en nous donnant lieu de penser que la matiere peut avoir des propriétés que nous ne lui soup-

ſoupçonnions pas, & en nous deſabuſant de la confiance ridicule où nous ſommes de les connoître toutes?

A l'égard de la Métaphyſique, il paroît que Newton ne l'avoit pas entiérement négligée. Il étoit trop grand Philoſophe pour ne pas ſentir qu'elle eſt la baſe de nos connoiſſances, & qu'il faut chercher dans elle ſeule des notions nettes & exactes de tout: il paroît même par les Ouvrages de ce profond Géometre, qu'il étoit parvenu à ſe faire de telles notions ſur les principaux objets qui l'avoient occupé. Cependant, ſoit qu'il fût peu content lui-même des progrès qu'il avoit faits à d'autres égards dans la Métaphyſique, ſoit qu'il crût difficile de donner au genre humain des lumieres bien ſatisfaiſantes ou bien étendues ſur une ſcience trop ſouvent incertaine & contentieuſe, ſoit enfin qu'il craignît qu'à l'ombre de ſon autorité on n'abusât de ſa Métaphyſique, comme on avoit abuſé de celle de Deſcartes pour ſoutenir des opinions dangereuſes ou erronées, il s'abſtint preſque abſolument d'en parler dans ceux de ſes Ecrits qui ſont les plus connus; & on ne peut guere apprendre ce qu'il penſoit ſur les différens

férens objets de cette ſcience, que dans les Ouvrages de ſes diſciples. Ainſi, comme il n'a cauſé ſur ce point aucune révolution, nous nous abſtiendrons de le conſidérer de ce côté-là.

Ce que Newton n'avoit oſé, ou n'auroit peut-être pu faire, LOCKE l'entreprit & l'exécuta avec ſuccès. On peut dire qu'il créa la Métaphyſique à-peu-près comme Newton avoit créé la Phyſique. Il conçut que les abſtractions & les queſtions ridicules qu'on avoit juſqu'alors agitées, & qui avoient fait comme la ſubſtance de la Philoſophie, étoient la partie qu'il falloit ſur-tout proſcrire. Il chercha dans ces abſtractions & dans l'abus des ſignes les cauſes principales de nos erreurs, & les y trouva. Pour connoître notre ame, ſes idées & ſes affections, il n'étudia point les Livres, parce qu'ils l'auroient mal inſtruit: il ſe contenta de deſcendre profondément en lui-même; & après s'être, pour ainſi dire, contemplé long-tems, il ne fit dans ſon Traité *de l'Entendement Humain* que préſenter aux hommes le miroir dans lequel il s'étoit vu; en un mot il réduiſit la Métaphyſique à ce qu'elle doit être en effet, la Phyſique expérimentale de l'ame;

me; eſpece de Phyſique très-différente de celle des corps, non ſeulement par ſon objet, mais par la maniere de l'enviſager. Dans celle-ci on peut découvrir, & on découvre ſouvent des phénomenes inconnus; dans l'autre, les faits auſſi anciens que le Monde exiſtent également dans tous les hommes: tant pis pour qui croit en voir de nouveaux. La Métaphyſique raiſonnable ne peut conſiſter, comme la Phyſique expérimentale, qu'à raſſembler avec ſoin tous ces faits, à les réduire en un corps, à expliquer les uns par les autres, en diſtinguant ceux qui doivent tenir le premier rang & ſervir comme de baſe. En un mot ſes principes de la Métaphyſique, auſſi ſimples que les axiômes, ſont les mêmes pour les Philoſophes & pour le Peuple. Mais le peu de progrès que cette Science a fait depuis ſi long-tems, montre combien il eſt rare d'appliquer heureuſement ces principes, ſoit par la difficulté que renferme un pareil travail, ſoit peut-être auſſi par l'impatience naturelle qui empêche de s'y borner. Cependant le titre de Métaphyſicien, & même de grand Métaphyſicien, eſt encore aſſez commun dans notre ſiecle;

car

car nous aimons à tout prodiguer : mais qu'il y a peu de perſonnes véritablement dignes de ce nom ! Combien y en a-t-il qui ne le méritent que par le malheureux talent d'obſcurcir avec beaucoup de ſubtilité des idées claires, & de préférer dans les notions qu'ils ſe forment l'extraordinaire au vrai, qui eſt toujours ſimple ? Il ne faut pas s'étonner après cela ſi la plupart de ceux qu'on appelle *Métaphyſiciens*, font ſi peu de cas les uns des autres. Je ne doute point que ce titre ne ſoit bientôt une injure pour nos bons eſprits, comme le nom de Sophiſte, qui pourtant ſignifie *Sage*, avili en Grece par ceux qui le portoient, fut rejetté par les vrais Philoſophes.

Concluons de toute cette hiſtoire, que l'Angleterre nous doit la naiſſance de cette Philoſophie que nous avons reçue d'elle. Il y a peut-être plus loin des formes ſubſtantielles aux tourbillons, que des tourbillons à la gravitation univerſelle ; comme il y a peut-être un plus grand intervalle entre l'Algebre pure & l'idée de l'appliquer à la Géométrie, qu'entre le petit triangle de BARROW & le calcul différentiel.

Tels ſont les principaux génies que l'eſprit

l'esprit humain doit regarder comme ses maîtres, & à qui la Grece eût élevé des statues, quand même elle eût été obligée pour leur faire place, d'abattre celles de quelques conquérans

Les bornes de ce Discours Préliminaire nous empêchent de parler de plusieurs Philosophes illustres, qui sans se proposer des vues aussi grandes que ceux dont nous venons de faire mention, n'ont pas laissé par leurs travaux de contribuer beaucoup à l'avancement des Sciences, & ont pour ainsi dire levé un coin du voile qui nous cachoit la vérité. De ce nombre sont GALILEE, à qui la Géographie doit tant pour ses Découvertes astronomiques, & la Méchanique pour sa Théorie de l'accélération; HARVEY, que la découverte de la circulation du sang rendra immortel; HUYGHENS, que nous avons déjà nommé, & qui par des Ouvrages pleins de force & de génie a si bien mérité de la Géométrie & de la Physique; PASCAL, Auteur d'un Traité sur la Cycloïde, qu'on doit regarder comme un prodige de sagacité & de pénétration, & d'un Traité de l'Equilibre des liqueurs & de la Pesanteur de l'air, qui nous a ouvert une science nouvelle: génie

nie univerſel & ſublime, dont les talens ne pourroient être trop regrettés par la Philoſophie, ſi la Religion n'en avoit pas profité; MALEBRANCHE, qui a ſi bien démêlé les erreurs des ſens, & qui a connu celles de l'imagination, comme s'il n'avoit pas été ſouvent trompé par la ſienne; BOYLE, le pere de la Phyſique expérimentale; pluſieurs autres enfin, parmi leſquels doivent être comptés avec diſtinction les VESALE, les SYDENHAM, les BOERHAAVE, & une infinité d'Anatomiſtes & de Phyſiciens célebres.

Entre ces grands hommes il en eſt un, dont la Philoſophie, aujourd'hui fort accueillie & fort combattue dans le Nord de l'Europe, nous oblige à ne le point paſſer ſous ſilence; c'eſt l'illuſtre LEIBNITZ. Quand il n'auroit pour lui que la gloire, ou même que le ſoupçon d'avoir partagé avec Newton l'invention du calcul différentiel, il mériteroit à ce titre une mention honorable. Mais c'eſt principalement par ſa Métaphyſique que nous voulons l'enviſager. Comme Deſcartes, il ſemble avoit reconnu l'inſuffiſance de toutes les ſolutions qui avoient été données juſqu'à lui des queſtions les plus élevées, ſur l'union du

corps

corps & de l'ame, ſur la Providence, ſur la nature de la matiere; il paroît même avoir eu l'avantage d'expoſer avec plus de force que perſonne les difficultés qu'on peut propoſer ſur ces queſtions; mais moins ſage que Locke & Newton, il ne s'eſt pas contenté de former des doutes, il a cherché à les diſſiper, & de ce côté-là il n'a peut-être pas été plus heureux que Deſcartes. Son principe de *la Raiſon ſuffiſante*, très-beau & très-vrai en lui-même, ne paroît pas devoir être fort utile à des êtres auſſi peu éclairés que nous le ſommes ſur les raiſons premieres de toutes choſes; ſes *Monades* prouvent tout au plus qu'il a vu mieux que perſonne qu'on ne peut ſe former une idée nette de la matiere, mais elles ne paroiſſent pas faites pour la donner; ſon *Harmonie préétablie* ſemble n'ajouter qu'une difficulté de plus à l'opinion de Deſcartes ſur l'union du corps & de l'ame; enfin ſon ſyſtême de l'*Optimiſme* eſt peut-être dangereux par le prétendu avantage qu'il a d'expliquer tout. Ce grand homme paroît avoir porté dans la Métaphyſique plus de ſagacité que de lumiere; mais de quelque maniere qu'on penſe ſur cet article, on ne peut lui re-

fuser l'admiration que méritent la grandeur de ses vues en tout genre, l'étendue prodigieuse de ses connoissances, & sur-tout l'esprit philosophique par lequel il a su les éclairer.

Nous finirons par une observation qui ne paroîtra pas surprenante à des Philosophes. Ce n'est guere de leur vivant que les grands hommes dont nous venons de parler, ont changé la face des Sciences. Nous avons déjà vu pourquoi Bacon n'a point été Chef de Secte; deux raisons se joignent à celle que nous en avons apportée. Ce grand Philosophe a écrit plusieurs de ses Ouvrages dans une retraite à laquelle ses ennemis l'avoient forcé, & le mal qu'ils avoient fait à l'Homme d'Etat n'a pu manquer de nuire à l'Auteur. D'ailleurs, uniquement occupé d'être utile, il a peut-être embrassé trop de matieres, pour que ses contemporains dussent se laisser éclairer à la fois sur un si grand nombre d'objets. On ne permet guere aux grands génies d'en savoir tant; on veut bien apprendre quelque chose d'eux sur un sujet borné, mais on ne veut pas être obligé à réformer toutes ses idées sur les leurs. C'est en partie pour cette raison

raiſon que les Ouvrages de Deſcartes ont eſſuyé en France après ſa mort plus de perſécution que leur Auteur n'en avoit ſouffert en Hollande pendant ſa vie: ce n'a été qu'avec beaucoup de peine que les Ecoles ont enfin oſé admettre une Phyſique qu'elles s'imaginoient être contraire à celle de Moïſe. Newton, il eſt vrai, a trouvé dans ſes contemporains moins de contradiction; ſoit que les découvertes géométriques par leſquelles il s'annonça, & dont on ne pouvoit lui diſputer ni la propriété, ni la réalité, euſſent accoutumé à l'admiration pour lui, & à lui rendre des hommages qui n'étoient ni trop ſubits, ni trop forcés; ſoit que par ſa ſupériorité il impoſât ſilence à l'envie; ſoit enfin, ce qui paroît plus difficile à croire, qu'il eût affaire à une Nation moins injuſte que les autres. Il a eu l'avantage ſingulier de voir ſa Philoſophie généralement reçue eu Angleterre de ſon vivant, & d'avoir tous ſes compatriotes pour partiſans & pour admirateurs. Cependant il s'en falloit bien que le reſte de l'Europe fît alors le même accueil à ſes Ouvrages. Non ſeulement ils étoient inconnus en France, mais la Philoſophie

Scholastique y dominoit encore, lorsque Newton avoit déjà renversé la Physique Cartésienne; & les tourbillons étoient détruits avant que nous songeassions à les adopter. Nous avons été aussi longtems à les soutenir qu'à les recevoir. Il ne faut qu'ouvrir nos Livres, pour voir avec surprise qu'il n'y a pas encore trente ans qu'on a commencé en France à renoncer au Cartésianisme. Le premier qui ait osé parmi nous se déclarer ouvertement Newtonien, est l'Auteur du Discours *sur la figure des Astres*, qui joint à des connoissances géométriques très-étendues, cet esprit philosophique avec lequel elles ne se trouvent pas toujours, & ce talent d'écrire auquel on ne croira plus qu'elles nuisent, quand on aura lu ses Ouvrages. Mr. de MAUPERTUIS a cru qu'on pouvoit être bon citoyen, sans adopter aveuglément la Physique de son pays; & pour attaquer cette Physique, il a eu besoin d'un courage dont on doit lui savoir gré. En effet notre Nation, singuliérement avide de nouveautés dans les matieres de goût, est au contraire en matiere de Science très-attachée aux opinions anciennes. Deux dispositions si contraires en apparence ont leur princi-

pe

pe dans plusieurs causes, & sur-tout dans cette ardeur de jouir qui semble constituer notre caractere. Tout ce qui est du ressort du sentiment n'est pas fait pour être long-tems cherché, & cesse d'être agréable, dès qu'il ne se présente pas tout d'un coup : mais aussi l'ardeur avec laquelle nous nous y livrons s'épuise bientôt; & l'ame dégoûtée aussi-tôt que remplie, vole vers un nouvel objet qu'elle abandonnera de même. Au contraire, ce n'est qu'à force de méditation que l'esprit parvient à ce qu'il cherche : mais par cette raison il veut jouir aussi long-tems qu'il a cherché, sur-tout lorsqu'il ne s'agit que d'une Philosophie hypothétique & conjecturale, beaucoup plus riante que des calculs & des combinaisons exactes. Les Physiciens attachés à leurs théories, avec le même zele & par les mêmes motifs que les Artisans à leurs pratiques, ont sur ce point beaucoup plus de ressemblance avec le peuple qu'ils ne s'imaginent. Respectons toujours Descartes; mais abandonnons sans peine des opinions qu'il eût combattues lui-même un siecle plus tard. Sur-tout ne confondons point sa cause avec celle de ses sectateurs. Le génie

qu'il a montré en cherchant dans la nuit la plus sombre une route nouvelle, quoique trompeuse, n'étoit qu'à lui: ceux qui l'ont osé suivre les premiers dans les ténebres, ont au moins marqué du courage; mais il n'y a plus de gloire à s'égarer sur ses traces depuis que la lumiere est venue. Parmi le peu de Savans qui défendent encore sa doctrine, il eût désavoué lui-même ceux qui n'y tiennent que par un attachement servile à ce qu'ils ont appris dans leur enfance, ou par je ne sais quel préjugé national, la honte de la Philosophie. Avec de tels motifs on peut être le dernier de ses partisans; mais on n'auroit pas eu le mérite d'être son premier disciple, ou plutôt on eût été son adversaire, lorsqu'il n'y avoit que de l'injustice à l'être. Pour avoir le droit d'admirer les erreurs d'un grand homme, il faut savoir les reconnoître, quand le tems les a mises au grand jour. Aussi les jeunes gens qu'on regarde d'ordinaire comme d'assez mauvais juges, sont peut-être les meilleurs dans les matieres Philosophiques & dans beaucoup d'autres, lorsqu'ils ne sont pas dépourvus de lumiere; parce que tout leur étant également nouveau, ils n'ont d'autre inté-

intérêt que celui de bien choisir.

Ce sont en effet les jeunes Géometres, tant de France que des Pays étrangers, qui ont réglé le sort des deux Philosophies. L'ancienne est tellement proscrite, que ses plus zélés partisans n'osent plus même nommer ces tourbillons dont ils remplissoient autrefois leurs Ouvrages. Si le Newtonianisme venoit à être détruit de nos jours par quelque cause que ce pût être, injuste ou légitime, les sectateurs nombreux qu'il a maintenant joueroient sans doute alors le même rôle qu'ils ont fait jouer à d'autres. Telle est la nature des esprits: telles sont les suites de l'amour-propre qui gouverne les Philosophes du moins autant que les autres hommes, & de la contradiction que doivent éprouver toutes les découvertes, ou même ce qui en a l'apparence.

Il en a été de Locke à-peu-près comme de Bacon, de Descartes, & de Newton. Oublié long-tems pour Rohaut & pour Regis, & encore assez peu connu de la multitude, il commence enfin à avoir parmi nous des lecteurs & quelques partisans. C'est ainsi que les personnages illustres, souvent trop au-dessus de leur siecle, travaillent presque

toujours en pure perte pour leur siecle même: c'est aux âges suivans qu'il est réservé de recueillir le fruit de leurs lumieres. Aussi les restaurateurs des Sciences ne jouissent-ils presque jamais de toute la gloire qu'ils méritent; des hommes fort inférieurs la leur arrachent, parce que les grands hommes se livrent à leur génie, & les hommes médiocres à celui de leur Nation. Il est vrai que le témoignage que la supériorité ne peut s'empêcher de se rendre à elle-même, suffit pour la dédommager des suffrages vulgaires: elle se nourrit de sa propre substance; & cette réputation dont on est si avide, ne sert souvent qu'à consoler la médiocrité des avantages que le talent a sur elle. On peut dire en effet que la Renommée qui publie tout, raconte plus souvent ce qu'elle entend que ce qu'elle voit, & que les Poëtes qui lui ont donné cent bouches, devoient bien aussi lui donner un bandeau.

La Philosophie, qui forme le goût dominant de notre siecle, semble par les progrès qu'elle fait parmi nous, vouloir réparer le tems qu'elle a perdu, & se venger de l'espece de mépris que lui avoient marqué nos peres. Ce mépris est aujour-

d'hui

d'hui retombé ſur l'Erudition, & n'en eſt pas plus juſte pour avoir changé d'objet. On s'imagine que nous avons tiré des Ouvrages des Anciens tout ce qu'il nous importoit de ſavoir; & ſur ce fondement on diſpenſeroit volontiers de leur peine ceux qui vont encore les conſulter. Il ſemble qu'on regarde l'Antiquité comme un Oracle qui a tout dit, & qu'il eſt inutile d'interroger; & l'on ne fait guere plus de cas aujourd'hui de la reſtitution d'un paſſage que de la découverte d'un petit rameau de veine dans le corps humain. Mais comme il ſeroit ridicule de croire qu'il n'y a plus rien à découvrir dans l'Anatomie, parce que les Anatomiſtes ſe livrent quelquefois à des recherches, inutiles en apparence, & ſouvent utiles par leurs ſuites; il ne ſeroit pas moins abſurde de vouloir interdire l'Erudition, ſous prétexte des recherches peu importantes auxquelles nos Savans peuvent s'abandonner. C'eſt être ignorant ou préſomptueux de croire que tout ſoit vu dans quelque matiere que ce puiſſe être, & que nous n'ayons plus aucun avantage à tirer de l'étude & de la lecture des Anciens.

L'uſage de tout écrire aujourd'hui en Langue vulgaire, a contribué ſans dou-

te à fortifier ce préjugé, & peut-être est plus pernicieux que le préjugé même. Notre Langue s'étant répandue par toute l'Europe, nous avons cru qu'il étoit tems de la substituer à la Langue Latine, qui depuis la renaissance des Lettres étoit celle de nos Savans. J'avoue qu'un Philosophe est beaucoup plus excusable d'écrire en François, qu'un François de faire des vers Latins; je veux bien même convenir que cet usage a contribué à rendre la lumiere plus générale, si néanmoins c'est étendre réellement l'esprit d'un Peuple, que d'en étendre la superficie. Cependant il résulte de-là un inconvénient que nous aurions dû prévoir. Les Savans des autres Nations à qui nous avons donné l'exemple, ont cru avec raison qu'ils écriroient encore mieux dans leur Langue que dans la nôtre. L'Angleterre nous a donc imité; l'Allemagne, où le Latin sembloit s'être réfugié, commence insensiblement à en perdre l'usage: je ne doute pas qu'elle ne soit bientôt suivie par les Suédois, les Danois, & les Russes. Ainsi, avant la fin du dix-huitieme siecle, un Philosophe qui voudra s'instruire à fond des découvertes de ses prédécesseurs, sera contraint

traint de charger ſa mémoire de ſept à huit Langues différentes; & après avoir conſumé à les apprendre le tems le plus précieux de ſa vie, il mourra avant de commencer à s'inſtruire. L'uſage de la Langue Latine, dont nous avons fait voir le ridicule dans les matieres de Goût, ne pourroit être que très utile dans les ouvrages de Philoſophie, dont la clarté & la préciſion doivent faire le mérite, & qui n'ont beſoin que d'une Langue univerſelle & de convention. Il ſeroit donc à ſouhaiter qu'on rétablît cet uſage, mais il n'y a pas lieu de l'eſpérer. L'abus dont nous oſons nous plaindre eſt trop favorable à la vanité & à la pareſſe, pour qu'on ſe flatte de le déraciner. Les Philoſophes, comme les autres Ecrivains, veulent être lus, & ſur-tout de leur Nation. S'ils ſe ſervoient d'une Langue moins familiere, ils auroient moins de bouches pour les célébrer, & on ne pourroit pas ſe vanter de les entendre. Il eſt vrai qu'avec moins d'admirateurs, ils auroient de meilleurs juges; mais c'eſt un avantage qui les touche peu, parce que la réputation tient plus au nombre qu'au mérite de ceux qui la diſtribuent.

En récompenſe, car il ne faut rien

outrer, nos Livres de Science semblent avoir acquis jusqu'à l'espece d'avantage qui sembloit devoir être particulier aux Ouvrages de Belles-Lettres. Un Ecrivain respectable que notre siecle a eu le bonheur de posséder long-tems, & dont je louerois ici les dtfférentes productions, si je ne me bornois pas à l'envisager comme Philosophe, a appris aux Savans à secouer le joug du pédantisme. Supérieur dans l'art de mettre en leur jour les idées les plus abstraites, il a su par beaucoup de méthode, de précision & de clarté, les abaisser à la portée des esprits qu'on auroit cru les moins faits pour les saisir. Il a même osé prêter à la Philosophie les ornemens qui sembloient lui être les plus étrangers, & qu'elle paroissoit devoir s'interdire le plus sévérement; & cette hardiesse a été justifiée par le succès le plus général & le plus flatteur. Mais semblable à tous les Ecrivains originaux, il a laissé bien loin derriere lui ceux qui ont cru pouvoir l'imiter.

L'Auteur de *l'Histoire Naturelle* a suivi une route toute différente. Rival de Platon & de Lucrece, il a répandu dans son Ouvrage, dont la réputation croît de-

de jour en jour, cette noblesse & cette élevation de style qui sont si propres aux matieres philosophiques, & qui dans les écrits du Sage doivent être la peinture de son ame.

Cependant la Philosophie, en songeant à plaire, paroît n'avoir pas oublié qu'elle est principalement faite pour instruire: c'est par cette raison que le goût des systêmes, plus propre à flatter l'imagination qu'à éclairer la raison, est aujourd'hui presqu'absolument banni des bons Ouvrages. Un de nos meilleurs Philosophes semble lui avoir porté les derniers coups *. L'esprit d'hypothese & de conjecture pouvoit être autrefois fort utile, & avoit même été nécessaire pour la renaissance de la Philosophie; parce qu'alors il s'agissoit encore moins de bien penser, que d'apprendre à penser par soi-même. Mais les tems sont changés, & un Ecrivain qui feroit parmi nous l'éloge des Systêmes viendroit trop tard. Les avantages que cet esprit peut procurer maintenant, sont en trop petit nombre pour balancer les in-

con-

* Mr. l'Abbé de Condillac de l'Académie Royale des Sciences de Prusse, dans son *Traité des Systêmes.*

convéniens qui en résultent ; & si on prétend prouver l'utilité des Systêmes par un très-petit nombre de découvertes qu'ils ont occasionnées autrefois, on pourroit de même conseiller à nos Géometres de s'appliquer à la quadrature du cercle, parce que les efforts de plusieurs Mathématiciens pour la trouver, nous ont produit quelques théoremes. L'esprit de Systême est dans la Physique ce que la métaphysique est dans la Géométrie. S'il est quelquefois nécessaire pour nous mettre dans le chemin de la vérité, il est presque toujours incapable de nous y conduire par lui-même. Eclairé par l'observation de la Nature, il peut entrevoir les causes des phénomenes : mais c'est au calcul à assurer pour ainsi dire l'existence de ces causes, en déterminant exactement les effets qu'elles peuvent produire, & en comparant ces effets avec ceux que l'expérience nous découvre. Toute hypothese dénuée d'un tel secours acquiert rarement ce degré de certitude, qu'on doit toujours chercher dans les Sciences naturelles, & qui néanmoins se trouve si peu dans ces conjectures frivoles qu'on honore du nom de Systêmes. S'il ne pouvoit y en avoir que de cette espece, le

le principal mérite du Phyſicien ſeroit, à proprement parler, d'avoir l'eſprit de Syſtême, & de n'en faire jamais. A l'égard de l'uſage des Syſtêmes dans les autres Sciences, mille expériences prouvent combien il eſt dangereux.

La Phyſique eſt donc uniquement bornée aux obſervations & aux calculs; la Médecine à l'hiſtoire du corps humain, de ſes maladies, & de leurs remedes; l'Hiſtoire Naturelle à la deſcription détaillée des végétaux, des animaux, & des minéraux; la Chymie à la compoſition & à la décompoſition expérimentale des corps; en un mot toutes les Sciences, renfermées dans les faits autant qu'il leur eſt poſſible, & dans les conſéquences qu'on en peut déduire, n'accordent rien à l'opinion, que quand elles y ſont forcées. Je ne parle point de la Géométrie, de l'Aſtronomie, & de la Méchanique, deſtinées par leur nature à aller toujours en ſe perfectionnant de plus en plus.

On abuſe des meilleures choſes. Cet eſprit philoſophique, ſi à la mode aujourd'hui, qui veut tout voir & ne rien ſuppoſer, s'eſt répandu juſques dans les Belles-Lettres; on prétend même qu'il eſt nuiſible à leurs progrès, & il eſt dif-

ficile de se le dissimuler. Notre siecle porté à la combinaison & à l'analyse, semble vouloir introduire les discussions froides & didactiques dans les choses de sentiment. Ce n'est pas que les passions & le goût n'ayent une Logique qui leur appartient, mais cette Logique a des principes tout différens de ceux de la Logique ordinaire: ce sont ces principes qu'il faut démêler en nous, & c'est, il faut l'avouer, de quoi une Philosophie commune est peu capable. Livrée toute entiere à l'examen des perceptions tranquilles de l'ame, il lui est bien plus facile d'en démêler les nuances que celles de nos passions, ou en général des sentimens vifs qui nous affectent. Et comment cette espece de sentimens ne seroit-elle pas difficile à analyser avec justesse? Si d'un côté, il faut se livrer à eux pour les connoître, de l'autre, le tems où l'ame en est affectée, est celui où elle peut les étudier le moins. Il faut pourtant convenir que cet esprit de discussion a contribué à affranchir notre Littérature de l'admiration aveugle des Anciens; il nous a appris à n'estimer en eux que les beautés que nous serions contraints d'admirer dans ces Modernes.

Mais

Mais c'eſt peut-être auſſi à la même ſource que nous devons je ne ſais quelle Métaphyſique du cœur, qui s'eſt emparée de nos théatres; s'il ne falloit pas l'en bannir entiérement, encore moins falloit-il l'y laiſſer régner. Cette anatomie de l'ame s'eſt gliſſée juſque dans nos converſations; on y diſſerte, on n'y parle plus; & nos ſociétés ont perdu leurs principaux agrémens, la chaleur & la gaieté.

Ne ſoyons donc pas étonnés que nos Ouvrages d'eſprit ſoient en général inférieurs à ceux du ſiecle précédent. On peut même en trouver la raiſon dans les efforts que nous faiſons pour ſurpaſſer nos prédéceſſeurs. Le goût & l'art d'écrire font en peu de tems des progrès rapides, dès qu'une fois la véritable route eſt ouverte: à peine un grand génie a-t-il entrevu le beau, qu'il l'apperçoit dans toute ſon étendue; & l'imitation de la belle Nature ſemble bornée à de certaines limites qu'une génération, ou deux tout au plus, ont bientôt atteintes: il ne reſte à la génération ſuivante que d'imiter, mais elle ne ſe contente pas de ce partage; les richeſſes qu'elle a acquiſes autoriſent le deſir de les accroître; elle

elle veut ajouter à ce qu'elle a reçu, & manque le but en cherchant à le passer. On a donc tout à la fois plus de principes pour bien juger, un plus grand fonds de lumieres, plus de bons juges, & moins de bons Ouvrages; on ne dit point d'un Livre qu'il est bon, mais que c'est le Livre d'un homme d'esprit. C'est ainsi que le siecle de Démétrius de Phalere a succédé immédiatement à celui de Démosthene, le siecle de Lucain & de Seneque à celui de Cicéron & de Virgile, & le nôtre à celui de Louis XIV.

Je ne parle ici que du siecle en général; car je suis bien éloigné de faire la satyre de quelques hommes d'un mérite rare avec qui nous vivons. La constitution physique du Monde Littéraire entraîne, comme celle du Monde Matériel, des révolutions forcées, dont il seroit aussi injuste de se plaindre que du changement des saisons. D'ailleurs comme nous devons au siecle de Pline les Ouvrages admirables de Quintilien & de Tacite, que la génération précédente n'auroit peut-être pas été en état de produire, le nôtre laissera à la postérité des monumens dont il a droit de se glorifier. Un Poëte célebre par ses talens & par ses

ſes malheurs a effacé Malherbe dans ſes Odes, & Marot dans ſes Epigrammes & dans ſes Epîtres. Nous avons vu naître le ſeul Poëme Epique que la France puiſſe oppoſer à ceux des Grecs, des Romains, des Italiens, des Anglois & des Eſpagnols. Deux hommes illuſtres, entre leſquels notre Nation ſemble partagée, & que la poſtérité ſaura mettre chacun à ſa place, ſe diſputent la gloire du Cothurne, & l'on voit encore avec un extrême plaiſir leurs Tragédies après celles de Corneille & de Racine. L'un de ces deux hommes, le même à qui nous devons la HENRIADE, ſûr d'obtenir parmi le très-petit nombre de grands Poëtes une place diſtinguée & qui n'eſt qu'à lui, poſſede en même tems au plus haut degré un talent que n'a eu preſque aucun Poëte même dans un degré médiocre, celui d'écrire en proſe. Perſonne n'a mieux connu l'art ſi rare de rendre ſans effort chaque idée par le terme qui lui eſt propre, d'embellir tout ſans ſe méprendre ſur le coloris propre à chaque choſe; enfin, ce qui caractériſe plus qu'on ne penſe les grands Ecrivains, de n'être jamais ni au-deſſus, ni au-deſſous de ſon ſujet. Son Eſſai ſur le Siecle de

Louis

Louis XIV. est un morceau d'autant plus précieux, que l'Auteur n'avoit en ce genre aucun modele ni parmi les Anciens, ni parmi nous. Son Histoire de Charles XII. par la rapidité & la noblesse du style est digne du Héros qu'il avoit à peindre; ses pieces fugitives supérieures à toutes celles que nous estimons le plus, suffiroient par leur nombre & par leur mérite pour immortaliser plusieurs Ecrivains. Que ne puis-je, en parcourant ici ses nombreux & admirables Ouvrages, payer à ce génie rare le tribut d'éloges qu'il mérite, qu'il a reçu tant de fois de ses compatriotes, des étrangers, & de ses ennemis, & auquel la postérité mettra le comble quand il ne pourra plus en jouir!

Ce ne sont pas-là nos seules richesses. Un Ecrivain judicieux, aussi bon Citoyen que grand Philosophe, nous a donné sur les principes des Loix un Ouvrage décrié par quelques François, applaudi par la Nation, & admiré de toute l'Europe; Ouvrage qui sera un monument immortel du génie & de la vertu de son Auteur, & des progrès de la Raison dans un siecle, dont le milieu sera une époque mémorable dans l'histoire de

la

la Philoſophie. D'excellens Auteurs ont écrit l'Hiſtoire Ancienne & Moderne ; des Eſprits juſtes & éclairés l'ont approfondie : la Comédie a acquis un nouveau genre, qu'on auroit tort de rejetter, puiſqu'il en réſulte un plaiſir de plus, & qui n'a pas été auſſi inconnu des Anciens qu'on voudroit nous le perſuader ; enfin nous avons pluſieurs Romans qui nous empêchent de regretter ceux du dernier ſiecle.

Les beaux Arts ne ſont pas moins en honneur dans notre Nation. Si j'en crois les Amateurs éclairés, notre Ecole de Peinture eſt la premiere de l'Europe, & pluſieurs Ouvrages de nos Sculpteurs n'auroient pas été deſavoués par les Anciens. La Muſique eſt peut-être de tous ces Arts celui qui a fait depuis quinze ans le plus de progrès parmi nous. Graces aux travaux d'un génie mâle, hardi & fécond, les Etrangers qui ne pouvoient ſouffrir nos ſymphonies, commencent à les goûter, & les François paroiſſent enfin perſuadés que Lulli avoit laiſſé dans ce genre beaucoup à faire. Mr. RAMEAU, en pouſſant la pratique de ſon Art à un ſi haut degré de perfection, eſt devenu tout enſemble le mo-

dele

modele & l'objet de la jalousie d'un grand nombre d'Artistes, qui le décrient en s'efforçant de l'imiter. Mais ce qui le distingue plus particuliérement, c'est d'avoir réfléchi avec beaucoup de succès sur la théorie de ce même Art; d'avoir su trouver dans la Basse fondamentale le principe de l'harmonie & de la mélodie; d'avoir réduit par ce moyen à des loix plus certaines & plus simples, une science livrée avant lui à des regles arbitraires, ou dictées par une expérience aveugle. Je saisis avec empressement l'occasion de célébrer cet Artiste philosophe, dans un Discours destiné principalement à l'éloge des grands hommes. Son mérite, dont il a forcé notre siecle à convenir, ne sera bien connu que quand le tems aura fait taire l'envie; & son nom, cher à la partie de notre Nation la plus éclairée, ne peut blesser ici personne. Mais dût-il déplaire à quelques prétendus Mécenes, un Philosophe seroit bien à plaindre, si même en matiere de Sciences & de Goût, il ne se permettoit pas de dire la vérité.

Voilà les biens que nous possédons. Quelle idée ne se formera-t-on pas de nos Trésors Littéraires, si l'on joint aux

Ou-

Ouvrages de tant de grands hommes les travaux de toutes les Compagnies ſavantes, deſtinées à maintenir le goût des Sciences & des Lettres, & à qui nous devons tant d'excellens Livres! De pareilles Sociétés ne peuvent manquer de produire dans un Etat de grands avantages, pourvu qu'en les multipliant à l'excès, on n'en facilite point l'entrée à un trop grand nombre de gens médiocres; qu'on en banniſſe toute inégalité propre à éloigner ou à rebuter des hommes faits pour éclairer les autres; qu'on n'y connoiſſe d'autre ſupériorité que celle du génie; que la conſidération y ſoit le prix du travail; enfin que les récompenſes y viennent chercher les talens, & ne leur ſoient point enlevées par l'intrigue; car il ne faut pas s'y tromper: on nuit plus aux progrès de l'eſprit en plaçant mal les récompenſes qu'en les ſupprimant. Avouons même à l'honneur des Lettres, que les Savans n'ont pas toujours beſoin d'être récompenſés pour ſe multiplier. Témoin l'Angleterre, à qui les Sciences doivent tant, ſans que le Gouvernemeut faſſe rien pour elles. Il eſt vrai que la Nation les conſidere, qu'elle les reſpecte même; & cette eſpe-

ce de récompense, supérieure à toutes les autres, est sans doute le moyen le plus sûr de faire fleurir les Sciences & les Arts; parce que c'est le Gouvernement qui donne les places, & le Public qui distribue l'estime. L'amour des Lettres, qui est un mérite chez nos voisins, n'est encore-à-la vérité qu'une mode parmi nous, & ne sera peut-être jamais autre chose; mais quelque dangereuse que soit cette mode, qui pour un Mécene éclairé produit cent Amateurs ignorans & orgueilleux, peut-être lui sommes-nous redevables de n'être pas encore tombés dans la barbarie où une foule de circonstances tendent à nous précipiter.

On peut regarder comme une des principales, cet amour du faux bel-esprit, qui protege l'ignorance, qui s'en fait honneur, & qui la répandra universellement tôt ou tard. Elle sera le fruit & le terme du mauvais goût; j'ajoute qu'elle en sera le remede. Car tout a des révolutions réglées, & l'obscurité se terminera par un nouveau siecle de lumiere. Nous serons plus frappés du grand jour, après avoir été quelque tems dans les ténebres. Elles seront

com-

comme une eſpece d'anarchie très-funeſte par elle-même, mais quelquefois utile par ſes ſuites. Gardons-nous pourtant de ſouhaiter une révolution ſi redoutable; la barbarie dure des ſiecles, il ſemble que ce ſoit notre élément; la raiſon & le bon goût ne font que paſſer.

Ce ſeroit peut-être ici le lieu de repouſſer les traits qu'un Ecrivain éloquent & philoſophe * a lancé depuis peu contre les Sciences & les Arts, en les accuſant de corrompre les mœurs. Il nous ſiéroit mal d'être de ſon ſentiment à la tête d'un Ouvrage tel que celui-ci; & l'homme de mérite dont nous parlons ſemble avoir donné ſon ſuffrage à notre travail par le zele & le ſuccès avec lequel il y a concouru. Nous ne lui reprocherons point d'avoir confondu la culture de l'eſprit avec l'abus qu'on en peut faire; il nous répondroit ſans doute

* Mr. Rouſſeau de Geneve, Auteur de la Partie de l'Encyclopédie qui concerne la Muſique, & dont nous eſpérons que le Public ſera très-ſatisfait, a compoſé un Diſcours fort éloquent, pour prouver que le rétabliſſement des Sciences & des Arts a corrompu les mœurs. Ce Diſcours a été couronné en 1750 par l'Académie de Dijon, avec les plus grands éloges: il a été imprimé à Paris au commencement de l'année 1751, & a fait beaucoup d'honneur à ſon Auteur.

te que cet abus en eſt inſéparable: mais nous le prierons d'examiner ſi la plupart des maux qu'il attribue aux Sciences & aux Arts ne ſont point dûs à des cauſes toutes différentes, dont l'énumération ſeroit ici auſſi longue que délicate. Les Lettres contribuent certainement à rendre la ſociété plus aimable; il ſeroit difficile de prouver que les hommes en ſont meilleurs, & la vertu plus commune: mais c'eſt un privilege qu'on peut diſputer à la Morale même. Et pour dire encore plus, faudra-t-il proſcrire les loix; parce que leur nom ſert d'abri à quelques crimes, dont les Auteurs ſeroient punis dans une République de Sauvages? Enfin, quand nous ferions ici au deſavantage des Connoiſſances Humaines un aveu dont nous ſommes bien éloignés, nous le ſommes encore plus de croire qu'on gagnât à les détruire: les vices nous reſteroient, & nous aurions l'ignorance de plus.

Finiſſons cette Hiſtoire des Sciences, en remarquant que les différentes formes de Gouvernement qui influent tant ſur les eſprits & ſur la culture des Lettres, déterminent auſſi les eſpeces de connoiſſances qui doivent principalement

ment y fleurir, & dont chacune a ſon mérite particulier. Il doit y avoir en général dans une République plus d'Orateurs, d'Hiſtoriens, & de Philoſophes; & dans une Monarchie, plus de Poëtes, de Théologiens, & de Géometres. Cette regle n'eſt pourtant pas ſi abſolue, qu'elle ne puiſſe être altérée & modifiée par une infinité de cauſes.

Après les reflexions & les vues générales que nous avons cru devoir placer à la tête de cette Encyclopédie, il eſt tems enfin d'inſtruire plus particuliérement le Public ſur l'Ouvrage que nous lui préſentons. Le *Proſpectus* qui a déjà été publié dans cette vue, & dont Mr. Diderot mon collegue eſt l'Auteur, ayant été reçu de toute l'Europe avec les plus grands éloges, je vais en ſon nom le remettre ici de nouveau ſous les yeux du Public, avec les changemens & les additions qui nous ont paru convenables à l'un & à l'autre.

On ne peut disconvenir que depuis le renouvellement des Lettres parmi nous, on ne doive en partie aux Dictionnaires les lumieres générales qui

se sont répandues dans la société, & ce germe de Science qui dispose insensiblement les esprits à des connoissances plus profondes. L'utilité sensible de ces sortes d'Ouvrages les a rendus si communs, que nous sommes plutôt aujourd'hui dans le cas de les justifier que d'en faire l'éloge. On prétend qu'en multipliant les secours & la facilité de s'instruire, ils contribueront à éteindre le goût du travail & de l'étude. Pour nous, nous croyons être bien fondés à soutenir que c'est à la manie du bel Esprit & à l'abus de la Philosophie, plutôt qu'à la multitude des Dictionnaires, qu'il faut attribuer notre paresse & la décadence du bon goût. Ces sortes de collections peuvent tout au plus servir à donner quelques lumieres à ceux qui sans ce secours n'auroient pas eu le courage de s'en procurer : mais elles ne tiendront jamais lieu de Livres à ceux qui chercheront à s'instruire ; les Dictionnaires par leur forme même ne sont propres qu'à être consultés, & se refusent à toute lecture suivie. Quand nous apprendrons qu'un Homme de lettres, desirant d'étudier l'Histoire à fond, aura choisi pour cet objet le Dictionnaire de Morery, nous convien-

drons

drons du reproche que l'on veut nous faire. Nous aurions peut-être plus de raiſon d'attribuer l'abus prétendu dont on ſe plaint, à la multiplication des méthodes, des élémens, des abrégés, & des bibliotheques, ſi nous n'étions perſuadés qu'on ne ſauroit trop faciliter les moyens de s'inſtruire. On abrégeroit encore davantage ces moyens, en réduiſant à quelques volumes tout ce que les hommes ont découvert juſqu'à nos jours dans les Sciences & dans les Arts. Ce projet, en y comprenant même les faits hiſtoriques réellement utiles, ne ſeroit peut-être pas impoſſible dans l'exécution; il ſeroit du moins à ſouhaiter qu'on le tentât; nous ne prétendons aujourd'hui que l'ébaucher; & il nous débarraſſeroit enfin de tant de Livres, dont les Auteurs n'ont fait que ſe copier les uns les autres. Ce qui doit nous raſſurer contre la ſatyre des Dictionnaires, c'eſt qu'on pourroit faire le même reproche ſur un fondement auſſi peu ſolide aux Journaliſtes les plus eſtimables. Leur but n'eſt-il pas eſſentiellement d'expoſer en racourci ce que notre ſiecle ajoute de lumieres à celles des ſiecles précédens; d'apprendre à ſe paſſer des originaux, & d'arracher par

conséquent ces épines que nos adversaires voudroient qu'on laissât? Combien de lectures inutiles dont nous serions dispensés par de bons extraits?

Nous avons donc cru qu'il importoit d'avoir un Dictionnaire qu'on pût consulter sur toutes les matieres des Arts & des Sciences, & qui servît autant à guider ceux qui se sentent le courage de travailler à l'instruction des autres, qu'à éclairer ceux qui ne s'instruisent que pour eux-mêmes.

Jusqu'ici personne n'avoit conçu un Ouvrage aussi grand, ou du moins personne ne l'avoit exécuté. Leibnitz, de tous les Savans le plus capable d'en sentir les difficultés, desiroit qu'on les surmontât. Cependant on avoit des Encyclopédies, & Leibnitz ne l'ignoroit pas, lorsqu'il en demandoit une.

La plupart de ces Ouvrages parurent avant le siecle dernier, & ne furent pas tout-à-fait méprisés. On trouva que s'ils n'annonçoient pas beaucoup de génie, ils marquoient au moins du travail & des connoissances. Mais que seroit-ce pour nous que ces Encyclopédies? Quel progrès n'a-t-on pas fait depuis dans les Sciences & dans les Arts? Combien de

véri-

vérités découvertes aujourd'hui, qu'on n'entrevoyoit pas alors? La vraie Philosophie étoit au berceau; la Géométrie de l'Infini n'étoit pas encore; la Physique Expérimentale se montroit à peine; il n'y avoit point de Dialectique; les loix de la saine Critique étoient entiérement ignorées. Les Auteurs célebres en tout genre dont nous avons parlé dans ce Discours, & leurs illustres Disciples, ou n'existoient pas, ou n'avoient pas écrit. L'esprit de recherche & d'émulation n'animoit pas les Savans; un autre esprit moins fécond peut-être, mais plus rare, celui de justesse & de méthode, ne s'étoit point soumis les différentes parties de la Littérature; & les Académies, dont les travaux ont porté si loin les Sciences & les Arts, n'étoient pas instituées.

Si les découvertes des grands hommes & des compagnies savantes dont nous venons de parler, offrirent dans la suite de puissans secours pour former un Dictionnaire Encyclopédique, il faut avouer aussi que l'augmentation prodigieuse des matieres rendit à d'autres égards un tel Ouvrage beaucoup plus difficile. Mais ce n'est point à nous à juger si les suc-

cesseurs des premiers Encyclopédistes ont été hardis ou présomptueux; & nous les laisserions tous jouir de leur réputation, sans en excepter EPHRAÏM CHAMBERS le plus connu d'entr'eux, si nous n'avions des raisons particulieres de peser le mérite de celui-ci.

L'Encyclopédie de Chambers dont on a publié à Londres un si grand nombre d'éditions rapides; cette Encyclopédie qu'on vient de traduire tout récemment en Italien, & qui de notre aveu mérite en Angleterre & chez l'Etranger les honneurs qu'on lui rend, n'eût peut-être jamais été faite, si avant qu'elle parût en Anglois, nous n'avions eu dans notre Langue des Ouvrages où Chambers a puisé sans mesure & sans choix la plus grande partie des choses dont il a composé son Dictionnaire. Qu'en auroient donc pensé nos François sur une traduction pure & simple? Il eût excité l'indignation des Savans & le cri du Public, à qui on n'eût présenté sous un titre fastueux & nouveau, que des richesses qu'il possédoit depuis long-tems.

Nous ne refusons point à cet Auteur la justice qui lui est dûe. Il a bien senti le mérite de l'ordre encyclopédique, ou

de

de la chaîne par laquelle on peut deſcendre ſans interruption des premiers principes d'une Science ou d'un Art juſqu'à ſes conſéquences les plus éloignées, & remonter de ſes conſéquences les plus éloignées juſqu'à ſes premiers principes; paſſer imperceptiblement de cette Science ou de cet Art à un autre, &, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, faire ſans s'égarer le tour du Monde Littéraire. Nous convenons avec lui que le plan & le deſſein de ſon Dictionnaire ſont excellens, & que ſi l'exécution en étoit portée à un certain degré de perfection, il contribueroit plus lui ſeul aux progrès de la vraie Science que la moitié des Livres connus. Mais, malgré toutes les obligations que nous avons à cet Auteur, & l'utilité conſidérable que nous avons retirée de ſon travail, nous n'avons pu nous empêcher de voir qu'il reſtoit beaucoup à y ajouter. En effet, conçoit-on que tout ce qui concerne les Sciences & les Arts puiſſe être renfermé en deux Volumes *in-folio*? La nomenclature d'une matiere ſi étendue en fourniroit un elle ſeule, ſi elle étoit complette. Combien donc ne doit-il pas y avoir dans ſon Ouvrage d'articles omis ou tronqués?

Ce ne sont point ici des conjectures. La Traduction entiere du Chambers nous a passé sous les yeux, & nous avons trouvé une multitude prodigieuse de choses à desirer dans les Sciences; dans les Arts libéraux, un mot où il falloit des pages; & tout à suppléer dans les Arts méchaniques. Chambers a lu des Livres, mais il n'a guere vu d'Artistes; cependant il y a beaucoup de choses qu'on n'apprend que dans les atteliers. D'ailleurs il n'en est pas ici des omissions comme dans un autre Ouvrage. Un article omis dans un Dictionnaire commun le rend seulement imparfait. Dans une Encyclopédie il rompt l'enchaînement, & nuit à la forme & au fond; & il a fallu tout l'art d'Ephraïm Chambers pour pallier ce défaut.

Mais, sans nous étendre davantage sur l'Encyclopédie Angloise, nous annonçons que l'Ouvrage de Chambers n'est point la base unique sur laquelle nous avons élevé; que l'on a refait un grand nombre de ses articles; que l'on n'a employé presqu'aucun des autres sans addition, correction, ou retranchement, & qu'il rentre simplement dans la classe des Auteurs que nous avons particulié-

rement consultés. Les éloges qui furent donnés il y a six ans au simple projet de la traduction de l'Encyclopédie Angloise, auroient été pour nous un motif suffisant d'avoir recours à cette Encyclopédie, autant que le bien de notre Ouvrage n'en souffriroit pas.

La Partie Mathématique est celle qui nous a paru mériter le plus d'être conservée : mais on jugera par les changemens considérables qui y ont été faits, du besoin que cette Partie & les autres avoient d'une exacte révision.

Le premier objet sur lequel nous nous sommes écartés de l'Auteur Anglois, c'est l'Arbre généalogique qu'il a dressé des Sciences & des Arts, & auquel nous avons cru devoir en substituer un autre. Cette partie de notre travail a été suffisamment développée plus haut. Elle présente à nos lecteurs le canevas d'un Ouvrage qui ne se peut exécuter qu'en plusieurs volumes *in-folio*, & qui doit contenir un jour toutes les connoissances des hommes.

A l'aspect d'une matiere aussi étendue, il n'est personne qui ne fasse avec nous la réflexion suivante. L'expérience journaliere n'apprend que trop com-

bien il est difficile à un Auteur de traiter profondément de la Science ou de l'Art dont il a fait toute sa vie une étude particuliere. Quel homme peut donc être assez hardi & assez borné pour entreprendre de traiter seul de toutes les Sciences & de tous les Arts?

Nous avons inféré de-là que pour soutenir un poids aussi grand que celui que nous avions à porter, il étoit nécessaire de le partager; & sur le champ nous avons jetté les yeux sur un nombre suffisant de Savans & d'Artistes; d'Artistes habiles & connus par leurs talens; de Savans exercés dans les genres particuliers qu'on avoit à confier à leur travail. Nous avons distribué à chacun la Partie qui lui convenoit; quelques-uns même étoient en possession de la leur, avant que nous nous chargeassions de cet Ouvrage. Ainsi, chacun n'ayant été occupé que de ce qu'il entendoit, a été en état de juger sainement de ce qu'en ont écrit les Anciens & les Modernes, & d'ajouter aux secours qu'il en a tirés, des connoissances puisées dans son propre fonds. Personne ne s'est avancé sur le terrein d'autrui, & ne s'est mêlé de ce qu'il n'a peut-être jamais appris; & nous

nous avons eu plus de méthode, de certitude, d'étendue & de détails, qu'il ne peut y en avoir dans la plupart des Lexicographes. Il eſt vrai que ce plan a réduit le mérite d'Editeur à peu de choſe, mais il a beaucoup ajouté à la perfection de l'Ouvrage; & nous penſerons toujours nous être acquis aſſez de gloire, ſi le Public eſt ſatisfait. En un mot, chacun de nos Collegues a fait un Dictionnaire de la Partie dont il s'eſt chargé, & nous avons réuni tous ces Dictionnaires enſemble.

Nous croyons avoir eu de bonnes raiſons pour ſuivre dans cet Ouvrage l'ordre alphabétique. Il nous a paru plus commode & plus facile pour nos lecteurs, qui deſirant de s'inſtruire ſur la ſignification d'un mot, le trouveront plus aiſément dans un Dictionnaire alphabétique que dans tout autre. Si nous euſſions traité toutes les Sciences ſéparément, en faiſant de chacune un Dictionnaire particulier, non ſeulement le prétendu déſordre de la ſucceſſion alphabétique auroit eu lieu dans ce nouvel arrangement; mais une telle méthode auroit été ſujette à des inconvéniens conſidérables par le grand nombre de mots communs à diffé-

rentes Sciences, & qu'il auroit fallu répéter plusieurs fois, ou placer au hasard. D'un autre côté, si nous eussions traité de chaque Science séparément & dans un Discours suivi, conforme à l'ordre des idées, & non à celui des mots, la forme de cet Ouvrage eût été encore moins commode pour le plus grand nombre de nos lecteurs, qui n'y auroient rien trouvé qu'avec peine ; l'ordre encyclopédique des Sciences & des Arts y eût peu gagné, & l'ordre encyclopédique des mots, ou plutôt des objets par lesquels les Sciences se communiquent & se touchent. y auroit infiniment perdu. Au contraire, rien de plus facile dans le plan que nous avons suivi que de satisfaire à l'un & à l'autre : c'est ce que nous avons détaillé ci-dessus. D'ailleurs, s'il eût été question de faire de chaque Science & de chaque Art un Traité particulier dans la forme ordinaire, & de réunir seulement ces différens Traités sous le titre d'Encyclopédie, il eût été bien plus difficile de rassembler pour cet Ouvrage un si grand nombre de personnes, & la plupart de nos Collegues auroient sans doute mieux aimé donner séparément leur Ouvrage, que de le voir con-

fon-

fondu avec un grand nombre d'autres. De plus, en ſuivant ce dernier plan, nous euſſions été forcés de renoncer preſque entiérement à l'uſage que nous voulions faire de l'Encyclopédie Angloiſe, entraînés tant par la réputation de cet Ouvrage, que par l'ancien *Proſpectus*, approuvé du Public, & auquel nous deſirions de nous conformer. La Traduction entiere de cette Encyclopédie nous a été remiſe entre les mains par les Libraires qui avoient entrepris de la publier; nous l'avons diſtribuée à nos Collegues, qui ont mieux aimé ſe charger de la revoir, de la corriger, de l'augmenter, que de s'engager, ſans avoir, pour ainſi dire, aucuns matériaux préparatoires. Il eſt vrai qu'une grande partie de ces matériaux leur a été inutile, mais du moins elle a ſervi à leur faire entreprendre plus volontiers le travail qu'on eſpéroit d'eux; travail auquel pluſieurs ſe ſeroient peut-être refuſé, s'ils avoient prévu ce qu'il devoit leur coûter de ſoins. D'un autre côté, quelques-uns de ces Savans, en poſſeſſion de leur Partie long-tems avant que nous fuſſions Editeurs, l'avoient déjà fort avancée en ſuivant l'ancien projet

de l'ordre alphabétique; il nous eût par conséquent été impossible de changer ce projet, quand même nous aurions été moins disposés à l'approuver. Nous savions enfin, ou du moins nous avions lieu de croire qu'on n'avoit fait à l'Auteur Anglois, notre modele, aucunes difficultés sur l'ordre alphabétique auquel il s'étoit assujetti. Tout se réunissoit donc pour nous obliger de rendre cet Ouvrage conforme à un plan que nous aurions suivi par choix, si nous en eussions été les maîtres.

La seule opération dans notre travail qui suppose quelque intelligence, consiste à remplir les vuides qui séparent deux Sciences ou deux Arts, & à renouer la chaîne dans les occasions où nos Collegues se sont reposés les uns sur les autres de certains articles, qui paroissant appartenir également à plusieurs d'entre eux, n'ont été faits par aucun. Mais afin que la personne chargée d'une partie ne soit point comptable des fautes qui pourroient se glisser dans des morceaux surajoutés, nous aurons l'attention de distinguer ces morceaux par une étoile. Nous tiendrons exactement la parole que nous avons donnée; le travail d'au-

d'autrui sera sacré pour nous, & nous ne manquernns pas de consulter l'Auteur, s'il arrive dans le cours de l'Edition que son Ouvrage nous paroisse demander quelque changement considérable.

Les différentes mains que nous avons employées ont apposé à chaque article comme le sceau de leur style particulier, ainsi que celui du style propre à la matiere & à l'objet d'une Partie. Un procédé de Chymie ne sera point du même ton que la description des Bains & des Théatres anciens; ni la manœuvre d'un Serrurier, exposée comme les recherches d'un Théologien sur un point de Dogme ou de Discipline. Chaque chose a son coloris, & ce seroit confondre les genres que de les réduire à une certaine uniformité. La pureté du style, la clarté, & la précision, sont les seules qualités qui puissent être communes à tous les articles, & nous espérons qu'on les y remarquera. S'en permettre davantage, ce seroit s'exposer à la monotonie & au dégoût qui sont presque inséparables des Ouvrages étendus, & que l'extrême variéré des matieres doit écarter de celui-ci.

Nous en avons dit assez pour instrui-

re le Public de la nature d'une entreprise à laquelle il a paru s'intéresser; des avantages généraux qui en résulteront, si elle est bien exécutée; du bon ou du mauvais succès de ceux qui l'ont tentée avant nous; de l'étendue de son objet; de l'ordre auquel nous nous sommes assujettis; de la distribution qu'on a faite de chaque partie, & de nos fonctions d'Editeurs. Nous allons maintenant passer aux principaux détails de l'exécution.

Toute la matiere de l'Encyclopédie peut se réduire à trois chefs; les Sciences, les Arts libéraux, & les Arts méchaniques. Nous commencerons par ce qui concerne les Sciences & les Arts libéraux, & nous finirons par les Arts méchaniques.

On a beaucoup écrit sur les Sciences. Les Traités sur les Arts libéraux se sont multipliés sans nombre, la République des Lettres en est inondée. Mais combien peu donnent les vrais principes? Combien d'autres les noient dans une affluence de paroles, ou les perdent dans des ténebres affectées? Combien dont l'autorité en impose, & chez qui une erreur placée à côté d'une vérité, ou décrédite celle-ci, ou s'accrédite elle-même

me à la faveur de ce voiſinage? On eût mieux fait ſans doute d'écrire moins, & d'écrire mieux.

Entre tous les Ecrivains, on a donné la préférence à ceux qui ſont généralement reconnus pour les meilleurs. C'eſt de-là que les principes ont été tirés. A leur expoſition claire & préciſe, on a joint des exemples ou des autorités conſtamment reçus. La coutume vulgaire eſt de renvoyer aux ſources, ou de citer d'une maniere vague, ſouvent infidelle, & preſque toujours confuſe; enſorte que dans les différentes parties dont un article eſt compoſé, on ne ſait exactement quel Auteur on doit conſulter ſur tel ou tel point, ou s'il faut les conſulter tous, ce qui rend la vérification longue & pénible. On s'eſt attaché, autant qu'il a été poſſible, à éviter cet inconvénient, en citant dans le corps même des articles les Auteurs ſur le témoignage deſquels on s'eſt appuyé; rapportant leur propre texte quand il eſt néceſſaire; comparant par-tout les opinions; balançant les raiſons; propoſant des moyens de douter ou de ſortir de doute; décidant même quelquefois; détruiſant autant qu'il eſt en nous les erreurs & les pré-

préjugés; & tâchant sur tout de ne les pas multiplier, & de ne les point perpétuer, en protégeant sans examen des sentimens rejettés, ou en proscrivant sans raison des opinions reçues. Nous n'avons pas craint de nous étendre quand l'intérêt de la vérité & l'importance de la matiere le demandoient, sacrifiant l'agrément toutes les fois qu'il n'a pu s'accorder avec l'instruction.

Nous ferons ici sur les définitions une remarque importante. Nous nous sommes conformés dans les articles généraux des Sciences à l'usage constamment reçu dans les Dictionnaires & dans les autres Ouvrages, qui veut qu'on commence en traitant d'une Science par en donner la définition. Nous l'avons donnée aussi, la plus simple même & la plus courte qu'il nous a été possible. Mais il ne faut pas croire que la définition d'une Science, sur-tout d'une Science abstraite, en puisse donner l'idée à ceux qui n'y sont pas du moins initiés. En effet, qu'est-ce qu'une Science? sinon un système de regles ou de faits relatifs à un certain objet; & comment peut-on donner l'idée de ce système à quelqu'un qui seroit absolument ignorant de ce que le systê-

ſyſtême renferme ? Quand on dit de l'Arithmétique, que c'eſt la Science des propriétés des nombres ; la fait-on mieux connoître à celui qui ne la fait pas, qu'on ne feroit connoître la Pierre philoſophale, en diſant que c'eſt le ſecret de faire de l'or ? La définition d'une Science ne conſiſte proprement que dans l'expoſition détaillée des choſes dont cette Science s'occupe, comme la définition d'un corps eſt la deſcription détaillée de ce corps même ; & il nous ſemble d'après ce principe, que ce qu'on appelle définition de chaque Science ſeroit mieux placé à la fin qu'au commencement du Livre qui en traite : ce ſeroit alors le réſultat extrêmement réduit de toutes les notions qu'on auroit acquiſes. D'ailleurs, que contiennent ces définitions pour la plupart, ſinon des expreſſions vagues & abſtraites, dont la notion eſt ſouvent plus difficile à fixer que celles de la Science même ? Tels ſont les mots, *ſcience*, *nombre*, & *propriété*, dans la définition déjà citée de l'Arithmétique. Les termes généraux ſans doute ſont néceſſaires ; & nous avons vu dans ce Diſcours quelle en eſt l'utilité : mais on pourroit les définir, un a-

bus

bus forcé des signes, & la plupart des définitions, un abus tantôt volontaire, tantôt forcé des termes généraux. Au reste, nous le répetons, nous nous sommes conformés sur ce point à l'usage, parce que ce n'est pas à nous à le changer, & que la forme même de ce Dictionnaire nous en empêchoit. Mais en ménageant les préjugés, nous n'avons point dû appréhender d'exposer ici des idées que nous croyons saines. Continuons à rendre compte de notre Ouvrage.

L'Empire des Sciences & des Arts est un Monde éloigné du vulgaire, où l'on fait tous les jours des découvertes, mais dont on a bien des relations fabuleuses. Il étoit important d'assurer les vraies, de prévenir sur les fausses, de fixer des points d'où l'on partit, & de faciliter ainsi la recherche de ce qui reste à trouver. On ne cite des faits, on ne compare des expériences, on n'imagine des méthodes, que pour exciter le génie à s'ouvrir des routes ignorées, & à s'avancer à des découvertes nouvelles, en regardant comme le premier pas celui où les grands hommes ont terminé leur course. C'est aussi le but que nous nous som-

ſommes propoſé, en alliant aux principes des Sciences & des Arts libéraux l'hiſtoire de leur origine & de leurs progrès ſucceſſifs; & ſi nous l'avons atteint, de bons eſprits ne s'occuperont plus à chercher ce qu'on ſavoit avant eux. Il ſera facile dans les productions à venir ſur les Sciences & ſur les Arts libéraux, de démêler ce que les inventeurs ont tiré de leur fonds, d'avec ce qu'ils ont emprunté de leurs prédéceſſeurs: on appréciera les travaux; & ces hommes avides de réputation & dépourvus de génie, qui publient hardiment de vieux ſyſtêmes comme des idées nouvelles, ſeront bientôt démaſqués. Mais, pour parvenir à ces avantages, il a fallu donner à chaque matiere une étendue convenable, inſiſter ſur l'eſſentiel, négliger les minuties, & éviter un défaut aſſez commun, celui de s'appeſantir ſur ce qui ne demande qu'un mot, de prouver ce qu'on ne conteſte point, & de commenter ce qui eſt clair. Nous n'avons ni épargné, ni prodigué les éclairciſſemens. On jugera qu'ils étoient néceſſaires par-tout où nous en avons mis, & qu'ils auroient été ſuperflus où l'on n'en trouvera pas. Nous nous ſommes

en-

encore bien gardés d'accumuler les preuves où nous avons cru qu'un seul raisonnement solide suffisoit, ne les multipliant que dans les occasions où leur force dépendoit de leur nombre & de leur concert.

Les articles qui concernent les élémens des Sciences ont été travaillés avec tout le soin possible; ils sont en effet la base & le fondement des autres. C'est par cette raison que les élémens d'une Science ne peuvent être bien faits que par ceux qui ont été fort loin au-delà; car ils renferment le systême des principes généraux qui s'étendent aux différentes parties de la Science; & pour connoître la maniere la plus favorable de présenter ces principes, il faut en avoir fait une application très-étendue & très-variée.

Ce sont-là toutes les précautions que nous avions à prendre. Voilà les richesses sur lesquelles nous pouvions compter; mais il nous en est survenu d'autres que notre entreprise doit, pour ainsi dire, à sa bonne fortune. Ce sont des manuscrits qui nous ont été communiqués par des Amateurs, ou fournis par des Savans, entre lesquels nous nommerons

rons ici Mr. Formey, Secretaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences & des Belles-Lettres de Prusse. Cet illustre Académicien avoit médité un Dictionnaire tel à-peu-près que le nôtre; & il nous a généreusement sacrifié la partie considérable qu'il en avoit exécutée, & dont nous ne manquerons pas de lui faire honneur. Ce sont encore des recherches, des observations, que chaque Artiste ou Savant, chargé d'une Partie de notre Dictionnaire, renfermoit dans son cabinet, & qu'il a bien voulu publier par cette voie. De ce nombre seront presque tous les articles de Grammaire générale & particuliere. Nous croyons pouvoir assurer qu'aucun Ouvrage connu ne sera ni aussi riche, ni aussi instructif que le nôtre sur les regles & les usages de la Langue Françoise, & méme sur la nature, l'origine & le philosophique des Langues en général. Nous ferons donc part au Public, tant sur les Sciences que sur les Arts libéraux, de plusieurs fonds littéraires dont il n'auroit peut-être jamais eu connoissance.

Mais ce qui ne contribuera guere moins à la perfection de ces deux branches importantes, ce sont les secours obli-

bligeans que nous avons reçus de tous côtés; protection de la part des Grands, accueil & communication de la part de plusieurs Savans; bibliotheques publiques, cabinets particuliers, recueils, porte-feuilles, *&c.* tout nous a été ouvert, & par ceux qui cultivent les Lettres, & par ceux qui les aiment. Un peu d'adresse & beaucoup de dépense ont procuré ce qu'on n'a pu obtenir de la pure bienveillance; & les récompenses ont presque toujours calmé les inquiétudes réelles ou les allarmes simulées de ceux que nous avions à consulter.

Mr. Falconet, Médecin consultant du Roi, & Membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres, possesseur d'une bibliotheque aussi nombreuse & aussi étendue que ses connoissances, mais dont il fait un usage encore plus estimable, celui d'obliger les Savans en la leur communiquant sans réserve, nous a donné à cet égard tous les secours que nous pouvions souhaiter. Cet Homme de lettres, Citoyen qui joint à l'érudition la plus variée les qualités d'homme d'esprit & de philosophe, a bien voulu aussi jetter les yeux sur quelques-uns de nos

nos articles, & nous donner des conſeils & des éclairciſſemens utiles.

Nous ne ſommes pas moins ſenſibles aux obligations que nous avons à Mr. l'Abbé Sallier, Garde de la Bibliotheque du Roi: il nous a permis, avec cette politeſſe qui lui eſt naturelle, & qu'animoit encore le plaiſir de favoriſer une grande entrepriſe, de choiſir dans le riche fonds dont il eſt dépoſitaire, tout ce qui pouvoit répandre de la lumiere ou des agrémens ſur notre Encyclopédie. On juſtifie, nous pourrions même dire qu'on honore le choix du Prince, quand on ſait ſe prêter ainſi à ſes vues. Les Sciences & les Beaux-Arts ne peuvent donc trop concourir à illuſtrer par leurs productions le regne d'un Souverain qui les favoriſe. Pour nous, ſpectateurs de leurs progrès & leurs hiſtoriens, nous nous occuperons ſeulement à les tranſmettre à la poſtérité. Qu'elle diſe à l'ouverture de notre Dictionnaire, Tel étoit alors l'état des Sciences & des Beaux-Arts. Qu'elle ajoute ſes découvertes à celles que nous aurons enregiſtrées, & que l'hiſtoire de l'eſprit humain & de ſes productions aille d'âge en âge juſqu'aux ſiecles les plus reculés. Que

l'Encyclopédie devienne un sanctuaire où les connoissances des hommes soient à l'abri des tems & des révolutions. Ne serons-nous pas trop flattés d'en avoir posé les fondemens ? Quel avantage n'auroit-ce pas été pour nos peres & pour nous, si les travaux des Peuples anciens, des Egyptiens, des Chaldéens, des Grecs, des Romains *&c.* avoient été transmis dans un Ouvrage Encyclopédique, qui eût exposé en même tems les vrais principes de leurs Langues! Faisons donc pour les siecles à venir ce que nous regrettons que les siecles passés n'ayent pas fait pour le nôtre. Nous osons dire que si les Anciens eussent exécuté une Encyclopédie, comme ils ont exécuté tant de grandes choses, & que ce manuscrit se fût échappé seul de la fameuse Bibliotheque d'Alexandrie, il eût été capable de nous consoler de la perte des autres.

Voilà ce que nous avions à exposer au Public sur les Sciences & les Beaux-Arts. La partie des Arts méchaniques ne demandoit ni moins de détails, ni moins de soins. Jamais peut-être il ne s'est trouvé tant de difficultés rassemblées, & si peu de secours dans les Livres

vres pour les vaincre. On a trop écrit ſur les Sciences: on n'a pas aſſez bien écrit ſur la plupart des Arts libéraux; on n'a preſque rien écrit ſur les Arts méchaniques; car qu'eſt ce que le peu qu'on en rencontre dans les Auteurs, en comparaiſon de l'étendue & de la fécondité du ſujet? Entre ceux qui en ont traité, l'un n'étoit pas aſſez inſtruit de ce qu'il avoit à dire, & a moins rempli ſon ſujet que montré la néceſſité d'un meilleur Ouvrage. Un autre n'a qu'effleuré la matiere, en la traitant plutôt en Grammairien & en Homme de lettres, qu'en Artiſte. Un troiſieme eſt à-la-vérité plus riche & plus ouvrier: mais il eſt en même tems ſi court, que les opérations des Artiſtes & la deſcription de leurs machines, cette matiere capable de fournir ſeule des Ouvrages conſidérables, n'occupe que la très-petite partie du ſien. Chambers n'a preſque rien ajouté à ce qu'il a traduit de nos Auteurs. Tout nous déterminoit donc à recourir aux Ouvriers.

On s'eſt adreſſé aux plus habiles de Paris & du Royaume: on s'eſt donné la peine d'aller dans leurs atteliers, de les interroger, d'écrire ſous leur dictée, de dé-

développer leurs pensées, d'en tirer les termes propres à leurs professions, d'en dresser des tables, de les définir, de converser avec ceux de qui on avoit obtenu des mémoires, & (précaution presqu'indispensable) de rectifier dans de longs & fréquens entretiens avec les uns, ce que d'autres avoient imparfaitement, obscurément, & quelquefois infidellement expliqué. Il est des Artistes qui sont en même tems Gens de lettres, & nous en pourrions citer ici, mais le nombre en seroit fort petit. La plupart de ceux qui exercent les Arts méchaniques, ne les ont embrassés que par nécessité, & n'operent que par instinct. A peine entre mille en trouve-t-on une douzaine en état de s'exprimer avec quelque clarté sur les instrumens qu'ils emploient & sur les ouvrages qu'ils fabriquent. Nous avons vu des Ouvriers qui travaillent depuis quarante années sans rien connoître à leurs machines. Il a fallu exercer avec eux la fonction dont se glorifioit Socrate, la fonction pénible & délicate de faire accoucher les esprits, *obstetrix animorum*.

Mais il est des métiers si singuliers & des manœuvres si déliées, qu'à moins de

de travailler ſoi-même, de mouvoir une machine de ſes propres mains, & de voir l'ouvrage ſe former ſous ſes propres yeux, il eſt difficile d'en parler avec préciſion. Il a donc fallu pluſieurs fois ſe procurer les machines, les conſtruire, mettre la main à l'œuvre; ſe rendre, pour ainſi dire, apprentif, & faire ſoi-même de mauvais ouvrages pour apprendre aux autres comment on en fait de bons.

C'eſt ainſi que nous ſommes convaincus de l'ignorance dans laquelle on eſt ſur la plupart des objets de la vie, & de la difficulté de ſortir de cette ignorance. C'eſt ainſi que nous nous ſommes mis en état de démontrer que l'Homme de lettres qui ſait le plus ſa Langue, ne connoît pas la vingtieme partie des mots; que quoique chaque Art ait la ſienne, cette Langue eſt encore bien imparfaite; que c'eſt par l'extrême habitude de converſer les uns avec les autres que les Ouvriers s'entendent, & beaucoup plus par le retour des conjonctures que par l'uſage des termes. Dans un attelier, c'eſt le moment qui parle, & non l'Artiſte.

Voici la méthode qu'on a ſuivie pour

chaque Art. On a traité, 1. de la matiere, des lieux où elle se trouve, de la maniere dont on la prépare, de ses bonnes & mauvaises qualités, de ses différentes especes, des opérations par lesquelles on la fait passer, soit avant que de l'employer, soit en la mettant en œuvre.

2. Des principaux ouvrages qu'on en fait, & de la maniere de les faire.

3. On a donné le nom, la description & la figure des outils & des machines, par pieces détachées & par pieces assemblées; la coupe des moules & d'autres instrumens, dont il est à propos de connoître l'intérieur, leurs profils, *&c.*

4. On a expliqué & représenté la main-d'œuvre & les principales opérations dans une ou plusieurs planches, où l'on voit tantôt les mains seules de l'Artiste, tantôt l'Artiste entier en action, & travaillant à l'ouvrage le plus important de son Art.

5. On a recueilli & défini le plus exactement qu'il a été possible les termes propres de l'Art.

Mais le peu d'habitude qu'on a & d'écrire, & de lire des Ecrits sur les

Arts,

Arts, rend les choſes difficiles à expliquer d'une maniere intelligible. De-là naît le beſoin de figures. On pourroit démontrer par mille exemples, qu'un Dictionnaire pur & ſimple de Définitions, quelque bien qu'il ſoit fait, ne peut ſe paſſer de figures, ſans tomber dans des deſcriptions obſcures ou vagues; combien donc à plus forte raiſon ce ſecours ne nous étoit-il pas néceſſaire? Un coup d'œil ſur l'objet ou ſur ſa repréſentation, en dit plus qu'une page de diſcours.

On a envoyé des Deſſinateurs dans les atteliers. On a pris l'eſquiſſe des machines & des outils: on n'a rien omis de ce qui pouvoit les montrer diſtinctement aux yeux. Dans le cas où une machine mérite des détails par l'importance de ſon uſage & par la multitude de ſes parties, on a paſſé du ſimple au compoſé. On a commencé par aſſembler dans une premiere figure autant d'élémens qu'on en pouvoit appercevoir ſans confuſion. Dans une ſeconde figure, on voit les mêmes élémens avec quelques autres. C'eſt ainſi qu'on a ſucceſſivement formé la machine la plus compliquée, ſans aucun embarras ni pour l'eſprit ni pour les

yeux. Il faut quelquefois remonter de la connoiſſance de l'ouvrage à celle de la machine, & d'autres fois deſcendre de la connoiſſance de la machine à celle de l'ouvrage. On trouvera à l'article Art quelques réflexions ſur les avantages de ces méthodes, & ſur les occaſions où il eſt à propos de préférer l'une à l'autre.

Il y a des notions qui ſont communes à preſque tous les hommes, & qu'ils ont dans l'eſprit avec plus de clarté qu'elles n'en peuvent recevoir du diſcours. Il y a auſſi des objets ſi familiers, qu'il ſeroit ridicule d'en faire des figures. Les Arts en offrent d'autres ſi compoſés, qu'on les repréſenteroit inutilement. Dans les deux premiers cas, nous avons ſuppoſé que le lecteur n'étoit pas entiérement dénué de bon-ſens & d'expérience; & dans le dernier, nous renvoyons à l'objet même. Il eſt en tout un juſte milieu, & nous avons tâché de ne le point manquer ici. Un ſeul Art dont on voudroit tout repréſenter & tout dire, fourniroit des volumes de diſcours & de planches. On ne finiroit jamais ſi l'on ſe propoſoit de rendre en figures tous les états par leſquels paſſe un morceau

de

de fer avant que d'être transformé en aiguille. Que le diſcours ſuive le procédé de l'Artiſte dans le dernier détail, à la bonne heure. Quant aux figures, nous les avons reſtreintes aux mouvemens importans de l'Ouvrier & aux ſeuls momens de l'opération, qu'il eſt très-facile de peindre & très-difficile d'expliquer. Nous nous en ſommes tenus aux circonſtances eſſentielles, à celles dont la repréſentation, quand elle eſt bien faite, entraîne néceſſairement la connoiſſance de celles qu'on ne voit pas. Nous n'avons pas voulu reſſembler à un homme qui feroit planter des guides à chaque pas dans une route, de crainte que les voyageurs ne s'en écartaſſent. Il ſuffit qu'il y en ait par-tout où ils ſeroient expoſés à s'égarer.

Au reſte, c'eſt la main-d'œuvre qui fait l'Artiſte, & ce n'eſt point dans les Livres qu'on peut apprendre à manœuvrer. L'Artiſte rencontrera ſeulement dans notre Ouvrage des vues qu'il n'eût peut être jamais eues, & des obſervations qu'il n'eût faites qu'après pluſieurs années de travail. Nous offrirons au lecteur ſtudieux ce qu'il eût appris d'un Artiſte en le voyant opérer, pour ſatiſ-

faire sa curiosité; & à l'Artiste, ce qu'il seroit à souhaiter qu'il apprît du Philosophe pour s'avancer à la perfection.

Nous avons distribué dans les Sciences & dans les Arts libéraux les figures & les planches, selon le même esprit & la même œconomie que dans les Arts méchaniques; cependant nous n'avons pu réduire le nombre des unes & des autres à moins de six cens. Les deux volumes qu'elles formeront ne seront pas la partie la moins intéressante de l'Ouvrage, par l'attention que nous aurons de placer au *verso* d'une planche l'explication de celle qui sera vis-à-vis, avec des renvois aux endroits du Dictionnaire auxquels chaque figure sera relative. Un lecteur ouvre un volume de Planches, il apperçoit une machine qui pique sa curiosité: c'est, si l'on veut, un moulin à poudre, à papier, à soie, à sucre, *&c.* il lira vis-à-vis, figure 50. 51. ou 60. *&c.* moulin à poudre, moulin à sucre, moulin à papier, moulin à soie, *&c.* Il trouvera ensuite une explication succincte de ces machines avec les renvois aux articles Poudre, Papier, Sucre, Soie, *&c.*

La gravure répondra à la perfection des

des desseins, & nous espérons que les planches de notre Encyclopédie surpasseront autant en beauté celles du Dictionnaire Anglois, qu'elles les surpassent en nombre. Chambers a trente planches; l'ancien projet en promettoit cent vingt, & nous en donnerons six cens au moins. Il n'est pas étonnant que la carriere se soit étendue sous nos pas; elle est immense, & nous ne nous flattons pas de l'avoir parcourue.

Malgré les secours & les travaux dont nous venons de rendre compte, nous déclarons sans peine, au nom de nos Collegues & au nôtre, qu'on nous trouvera toujours disposés à convenir de notre insuffisance, & à profiter des lumieres qui nous seront communiquées. Nous les recevrons avec reconnoissance, & nous nous y conformerons avec docilité, tant nous sommes persuadés que la perfection derniere d'une Encyclopédie est l'ouvrage des siecles. Il a fallu des siecles pour commencer, il en faudra pour finir; mais nous serons satisfaits d'avoir contribué à jetter les fondemens d'un Ouvrage utile.

Nous aurons toujours la satisfaction intérieure de n'avoir rien épargné pour

réussir : une des preuves que nous en apporterons, c'est qu'il y a des parties dans les Sciences & dans les Arts qu'on a refaites jusqu'à trois fois. Nous ne pouvons nous dispenser de dire à l'honneur des Libraires associés, qu'ils n'ont jamais refusé de se prêter à ce qui pouvoit contribuer à les perfectionner toutes. Il faut espérer que le concours d'un aussi grand nombre de circonstances, telles que les lumieres de ceux qui ont travaillé à l'Ouvrage, les secours des personnes qui s'y sont intéressées, & l'émulation des Editeurs & des Libraires produira quelque bon effet.

De tout ce qui précede, il s'ensuit que dans l'Ouvrage que nous annonçons, on a traité des Sciences & des Arts, de maniere qu'on n'en suppose aucune connoissance préliminaire ; qu'on y expose ce qu'il importe de savoir sur chaque matiere : que les articles s'expliquent les uns par les autres, & que par conséquent la difficulté de la nomenclature n'embarrasse nulle part. D'où nous inférons que cet Ouvrage pourra, du moins un jour, tenir lieu de bibliotheque dans tous les genres à un Homme du monde ; & dans tous les genres, excepté le sien,

à

à un Savant de profeſſion ; qu'il déve-loppera les vrais principes des choſes ; qu'il en marquera les rapports ; qu'il contribuera à la certitude, & aux progrès des connoiſſances humaines ; & qu'en multipliant le nombre des vrais Savans, des Artiſtes diſtingués, & des Amateurs éclairés, il répandra dans la Société de nouveaux avantages.

On trouvera à la tête de chaque volume les noms des Savans, auxquels le Public doit cet Ouvrage autant qu'à nous, & dont le nombre & le zele augmentent de jour en jour. J'ai fait ou revu tous les articles de *Mathématique & de Phyſique générale* : j'ai auſſi ſuppléé quelques articles, mais en très-petit nombre, dans les autres parties. Je me ſuis attaché dans les articles de *Mathé-mathique tranſcendante*, à donner l'eſprit général des méthodes, à indiquer les meilleurs Ouvrages où l'on peut trouver ſur chaque objet les détails les plus importans, & qui n'étoient point de nature à entrer dans cette Encyclopédie ; à éclaircir ce qui m'a paru n'avoir pas été éclairci ſuffiſamment, ou ne l'avoir point été du tout ; enfin à donner, autant qu'il m'a été poſſible, dans chaque

matiere, des principes métaphysiques exacts, c'est-à-dire, simples.

Mais ce travail, tout considérable qu'il est, l'est beaucoup moins que celui de Mr. DIDEROT mon Collegue. Il est Auteur de la partie de cette Encyclopédie la plus étendue, la plus importante, la plus desirée du Public, & j'ose le dire, la plus difficile à remplir; c'est la description des Arts. Mr. Diderot l'a faite sur des mémoires qui lui ont été fournis par des Ouvriers ou par des Amateurs, ou sur les connoissances qu'il a été puiser lui-même chez les Ouvriers; ou enfin sur des métiers qu'il s'est donné la peine de voir, & dont quelquefois il a fait construire des modeles pour les étudier plus à son aise. A ce détail qui est immense, & dont il s'est acquitté avec beaucoup de soin, il en a joint un autre qui ne l'est pas moins, en suppléant dans les différentes parties de l'Encyclopédie un nombre prodigieux d'articles qui manquoient. Il s'est livré à ce travail avec un courage digne des plus beaux siecles de la Philosophie, un desintéressement qui honore les Lettres, & un zele digne de la reconnoissance de tous ceux qui les aiment, ou qui les cul-

ti-

tivent, & en particulier des perſonnes qui ont concouru au travail de l'Encyclopédie. On verra par les différens volumes de cet Ouvrage, combien le nombre d'articles qu'il lui doit eſt conſidérable. Parmi ces articles, il y en a de très-étendus, & en grande quantité. Le grand ſuccès de l'article ART, qu'il avoit imprimé ſéparément quelques mois avant la publication du premier volume, l'a encouragé à donner aux autres tous ſes ſoins; & je crois pouvoir aſſurer qu'ils ſont dignes d'être comparés à celui-là, quoique dans des genres différens. Il eſt inutile de répondre ici à la critique injuſte de quelques gens du monde, qui peu accoutumés ſans doute à tout ce qui demande la plus légere attention, ont trouvé cet article ART trop raiſonné & trop métaphyſique, comme s'il étoit poſſible que cela fût autrement. Tout article qui a pour objet un terme abſtrait & général, ne peut être bien traité, ſans remonter à des principes philoſophiques, toujours un peu difficiles pour ceux qui ne ſont pas dans l'uſage de réfléchir. Au reſte, nous devons avouer ici que nous avons vu avec plaiſir un très-grand nombre de gens du

mon-

monde entendre parfaitement cet article. A l'égard de ceux qui l'ont critiqué, nous souhaitons que sur les articles qui auront un objet semblable, ils ayent le même reproche à nous faire.

Voila ce que nous avions à dire sur cette collection immense. Elle se présente avec tout ce qui peut intéresser pour elle; l'impatience que l'on a témoignée de la voir paroître; les obstacles qui en ont retardé la publication; les circonstances qui nous ont forcés à nous en charger; le zele avec lequel nous nous sommes livrés à ce travail, comme s'il eût été de notre choix; les éloges que les bons citoyens ont donnés à l'entreprise; les secours innombrables & de toute espece que nous avons reçus; la protection que le Gouvernement nous doit, & paroît vouloir nous accorder; des ennemis tant foibles que puissans, qui ont cherché, quoiqu'en vain, à étouffer l'Ouvrage avant sa naissance; enfin des Auteurs sans cabale & sans intrigue, qui n'attendent d'autre récompense de leurs soins & de leurs efforts, que la satisfaction d'avoir bien mérité de leur Patrie. Nous ne chercherons point

à

à comparer ce Dictionnaire aux autres; nous reconnoissons avec plaisir qu'ils nous ont tous été utiles, & notre travail ne consiste point à décrier celui de personne. C'est au Public qui lit à nous juger: nous croyons devoir le distinguer de celui qui parle.

Fin du Discours Préliminaire.



EXPLI-

EXPLICATION DÉTAILLÉE

DU SYSTEME

DES

CONNOISSANCES HUMAINES.

LES ETRES PHYSIQUES agissent sur les sens. Les impressions de ces Etres en excitent les perceptions dans l'entendement. L'Entendement ne s'occupe de ses perceptions que de trois façons, selon ses trois facultés principales, la Mémoire, la Raison, l'Imagination. Ou l'Entendement fait un dénombrement pur & simple de ses perceptions par la Mémoire; ou il les examine, les compare, & les digere par la raison; ou il se plaît à les imiter & à les contrefaire par l'imagination. D'où résulte une distribution générale de la Connoissance Humaine, qui paroît

roît aſſez bien fondée, en *l'Hiſtoire*, qui ſe rapporte à la *Mémoire*; en *Philoſophie*, qui émane de la *Raiſon*; & en *Poéſie*, qui naît de l'*Imagination*.

MEMOIRE, d'où HISTOIRE.

L'Histoire eſt des *faits*; & les faits ſont ou de *Dieu*, ou de l'*Homme*, ou de la *Nature*. Les faits qui ſont de Dieu, appartiennent à l'*Hiſtoire Sacrée*. Les faits qui ſont de l'Homme, appartiennent à l'*Hiſtoire Civile*; & les faits qui ſont de la Nature, ſe rapportent à l'*Hiſtoire Naturelle*.

HISTOIRE.

I. *Sacrée*. II. *Civile*. III. *Naturelle*.

I. L'Histoire Sacrée ſe diſtribue en *Hiſtoire Sacrée* ou *Eccléſiaſtique*: l'*Hiſtoire des Prophéties*, où le récit a précédé l'événement, eſt une branche de l'*Hiſtoire Sacrée*.

II. L'Histoire Civile, cette branche de l'Hiſtoire Univerſelle, *cujus fidei*

exempla majorum, viciſſitudines rerum, fundamenta prudentiæ civilis hominum denique nomen & fama commiſſa ſunt, ſe diſtribue ſuivant ſes objets, en *Hiſtoire Civile proprement dite*, & en *Hiſtoire Littéraire.*

Les Sciences ſont l'ouvrage de la réflexion & de la lumiere naturelle des hommes. Le Chancelier Bacon a donc raiſon de dire dans ſon admirable Ouvrage *de dignitate & augmento Scientiarum*, que l'Hiſtoire du Monde, ſans l'Hiſtoire des Savans, c'eſt la ſtatue de Polipheme à qui l'on a arraché l'œil.

L'*Hiſtoire Civile* proprement dite, peut ſe ſous-diviſer en *Mémoires*, en *Antiquités* & en *Hiſtoire complette*. S'il eſt vrai que l'Hiſtoire ſoit la peinture des tems paſſés, les *Antiquités* en ſont des deſſeins preſque toujours endommagés, & l'*Hiſtoire complette*, un tableau dont les *Mémoires* ſont des études.

III. La diſtribution de l'Histoire Naturelle eſt donnée par la différence des *faits* de la Nature, & la différence des faits de la Nature, par la différence des *états* de la Nature. Ou la Nature eſt uniforme & ſuit un cours réglé, tel qu'on le remarque généralement dans les

corps céleſtes, les *animaux*, les *végétaux*, &c. ou elle ſemble forcée & dérangée de ſon cours ordinaire, comme dans les *monſtres*; ou elle eſt contrainte & pliée à différens uſages, comme dans les *Arts*. La Nature fait tout, ou dans ſon *cours ordinaire & réglé*, ou dans ſes *écarts*, ou dans ſon *emploi*. *Uniformité de la Nature*, premiere Partie d'Hiſtoire Naturelle. *Erreurs* ou *écarts de la Nature*, ſeconde Partie d'Hiſtoire Naturelle. *Uſages de la Nature*, troiſieme Partie d'Hiſtoire Naturelle.

Il eſt inutile de s'étendre ſur les avantages de l'*Hiſtoire de la Nature uniforme*. Mais ſi l'on nous demande à quoi peut ſervir l'*Hiſtoire de la Nature monſtrueuſe*, nous répondrons; à paſſer des prodiges de ſes *écarts* aux merveilles de l'*Art*; à l'égarer encore ou à la remettre dans ſon chemin; & ſur-tout à corriger la témérité des propoſitions générales, *ne axiomatum corrigatur iniquitas*.

Quant à l'*Hiſtoire de la Nature pliée à differens uſages*, on en pourroit faire une branche de l'Hiſtoire Civile; car l'Art en général eſt l'induſtrie de l'homme appliquée par ſes beſoins ou par ſon luxe, aux productions de la Nature.

Quoi

Quoi qu'il en ſoit, cette application ne ſe fait qu'en deux manieres, ou en rapprochant, ou en éloignant les corps naturels. L'homme peut quelque choſe ou ne peut rien, ſelon que le rapprochement ou l'éloignement des corps naturels eſt ou n'eſt pas poſſible.

L'*Hiſtoire de la Nature uniforme* ſe diſtribue ſuivant ſes principaux objets, en *Hiſtoire Céleſte* ou des *Aſtres*, de *leurs mouvemens*, *apparences ſenſibles*, &c. ſans en expliquer la cauſe par des ſyſtêmes, des hypotheſes, *&c.* il ne s'agit ici que de phénomenes purs. En *Hiſtoire des Météores*, comme *vents*, *pluies*, *tempêtes*, *tonnerres*, *aurores boréales*, &c. En *Hiſtoire de la Terre & de la Mer*, ou des *montagnes*, des *fleuves*, des *rivieres*, des *courans*, du *flux & reflux*, des *ſables*, des *terres*, des *forêts*, des *iſles*, des *figures*, des *continens*, &c. En *Hiſtoire des Minéraux*, en *Hiſtoire des Végétaux*, & en *Hiſtoire des Animaux*. D'où réſulte une *Hiſtoire des Elémens* de la *Nature apparente*, des *effets ſenſibles*, des *mouvemens*, &c. du *Feu*, de *l'Air*, de la *Terre*, & de l'*Eau*.

L'*Hiſtoire de la Nature monſtrueuſe* doit ſuivre la même diviſion. La Nature peut

peut opérer des prodiges dans les Cieux, dans les régions de l'Air, sur la surface de la Terre, dans ses entrailles, au fond des Mers, *&c.* en tout & par-tout.

L'*Histoire de la Nature employée* est aussi étendue que les différens usages que les hommes font de ses productions dans les Arts, les Métiers, & les Manufactures. Il n'y a aucun effet de l'industrie de l'homme, qu'on ne puisse rappeller à quelque production de la Nature. On rappellera au travail & à l'emploi de l'Or & de l'Argent, les Arts du *Monnoyeur*, du *Batteur d'Or*, du *Fileur d'Or*, du *Tireur d'Or*, du *Planeur*, &c. au travail & à l'emploi des Pierres précieuses, les Arts du *Lapidaire*, du *Diamantaire*, du *Joaillier*, du *Graveur en Pierres fines*, &c. au travail & à l'emploi du Fer, les *Grosses Forges*, la *Serrurerie*, la *Taillanderie*, l'*Armurerie*, l'*Arquebuserie*, la *Coutellerie*, &c. au travail & à l'emploi du Verre, la *Verrerie*, les *Glaces*, l'Art du *Miroitier*, du *Vitrier*, &c. au travail & à l'emploi des Peaux, les Arts de *Chamoiseur*, *Tanneur*, *Peaucier*, &c. au travail & à l'emploi de la Laine & de la Soie, son *tirage*, son *moulinage*, les Arts de *Drapiers*, *Passementiers*,

tiers, *Galonniers*, *Boutonniers*, *Ouvriers en Velours*, *Satins*, *Damas*, *Etoffes brochées Luſtrines*, &c. au travail & à l'emploi de la Terre, la *Potterie de terre*, la *Fayence*, la *Porçelaine*, &c. au travail & à l'emploi de la Pierre, la partie méchanique de l'*Architecte*, du *Sculpteur*, du *Stuccateur*, &c. au travail & à l'emploi des Bois, la *Menuiſerie*, la *Charpenterie*, la *Marquetterie*, la *Tabletterie*, &c. & ainſi de toutes les autres matieres, & de tous les autres Arts, qui ſont au nombre de plus de deux cens cinquante. On a vu dans le Diſcours préliminaire comment nous nous ſommes propoſé de traiter de chacun.

Voilà tout l'*Hiſtorique* de la connoiſſance humaine; ce qu'il en faut rapporter à la *Mémoire*; & ce qui doit être la matiere premiere du Philoſophe.

RAISON, *d'où PHILOSOPHIE.*

LA PHILOSOPHIE, ou la portion de la connoiſſance humaine qu'il faut rapporter à la Raiſon, eſt très-étendue. Il n'eſt preſqu'aucun objet apperçu par les

les ſens, dont la réflexion n'ait fait une Science. Mais dans la multitude de ces objets, il y en a quelques-uns qui ſe font remarquer par leur importance, *quibus abſcinditur infinitum*, & auxquels on peut rapporter toutes les Sciences. Ces chefs ſont *Dieu*, à la connoiſſance duquel l'homme s'eſt élevé par la réflexion ſur l'Hiſtoire Naturelle & ſur l'Hiſtoire Sacrée: l'*Homme*, qui eſt ſûr de ſon exiſtence par conſcience ou ſens interne; la *Nature*, dont l'homme a appris l'hiſtoire par l'uſage des ſens extérieurs. *Dieu*, l'*Homme*, & la *Nature*, nous fourniront donc une diſtribution générale de la *Philoſophie* ou de la *Science* (car ces mots ſont ſynonimes); & la *Philoſophie* ou *Science*, ſera *Science de Dieu*, *Science de l'Homme*, & *Science de la Nature*.

Philosophie ou Science.

Science de Dieu. II. *Science de l'Homme.* III. *Science de la Nature.*

Le progrès naturel de l'esprit humain est de s'élever des individus aux especes, des especes aux genres, des genres prochains aux genres éloignés, & de former à chaque pas une Science, ou du moins d'ajouter une branche nouvelle à quelque Science déjà formée: ainsi la notion d'une Intelligence incréée, infinie, *&c.* que nous rencontrons dans la Nature, & que l'Histoire Sacrée nous annonce; & celle d'une Intelligence créée, finie & unie à un corps que nous appercevons dans l'homme, & que nous supposons dans la brute, nous ont conduit à la notion d'une Intelligence créée, finie, qui n'auroit point de corps; & de-là, à la notion générale de l'Esprit. De plus les propriétés générales des Etres, tant spirituels que corporels, étant l'*existence*, la *possibilité*, la *durée*, la *substance*, l'*attribut*, &c. on a examiné ces propriétés, & on en a formé l'*Ontologie*, ou *Science de l'Etre en général.* Nous

Nous avons donc ou dans un ordre renverſé, d'abord l'*Ontologie*, enſuite la *Science de l'Eſprit*, ou la *Pneumatologie*, ou ce qu'on appelle communément *Métaphyſique particuliere*: & cette Science s'eſt diſtribuée en *Science de Dieu*, ou *Théologie naturelle*, qu'il a plû à Dieu de rectifier & de ſanctifier par la *Révélation*, d'où *Religion & Théologie proprement dite*; d'où par abus, *Superſtition*. En *Doctrine des Eſprits bien & mal faiſans*, ou *des Anges & des Démons*; d'où *Divination*, & la chimere de la *Magie noire*. En *Science de l'Ame*, qu'on a ſous-diviſée en *Science de l'Ame raiſonnable*, qui conçoit, & en *Science de l'Ame ſenſitive*, qui ſe borne aux ſenſations.

II. SCIENCE DE L'HOMME. La diſtribution de la Science de l'Homme nous eſt donnée par celle de ſes facultés. Les facultés principales de l'Homme, ſont l'*Entendement* & la *Volonté*; l'*Entendement*, qu'il faut diriger à la *Vérité*; la *Volonté*, qu'il faut plier à la *Vertu*. L'un eſt le but de la *Logique*, l'autre eſt celui de la *Morale*.

LA LOGIQUE peut ſe diſtribuer en *Art de penſer*, en *Art de retenir ſes penſées*, & en *Art de les communiquer*.

L'*Art de penser* a autant de branches, que l'Entendement a d'opérations principales. Mais on diſtingue dans l'Entendement quatre opérations principales, l'*Appréhenſion*, le *Jugement*, le *Raiſonnement*, & la *Méthode*. On peut rapporter à l'*Appréhenſion*, la *Doctrine des Idées ou Perceptions*; au *Jugement*, celle des *Propoſitions*; au *Raiſonnement & à la Méthode*, celle de l'*Induction & de la Démonſtration*. Mais dans la *Démonſtration*, ou l'on remonte de la choſe à démontrer aux premiers principes, ou l'on deſcend des premiers principes à la choſe à démontrer: d'où naiſſent l'*Analyſe* & la *Syntheſe*.

L'*Art de retenir* a deux branches, la *Science de la Mémoire même*, & la *Science des Supplémens de la Mémoire*. La Mémoire, que nous avons conſidérée d'abord comme une faculté purement paſſive, & que nous conſidérons ici comme une puiſſance active que la Raiſon peut perfectionner, eſt ou *Naturelle*, ou *Artificielle*. La *Mémoire naturelle* eſt une affection des organes; l'*artificielle* conſiſte dans la *Prénotion* & dans l'*Emblême*; la *Prénotion* ſans laquelle rien en particulier n'eſt préſent à l'eſprit; l'Emblême par le-

lequel l'*Imagination* eſt appellée au ſecours de la Mémoire.

Les *repréſentations artificielles* ſont le *Supplément de la Mémoire.* L'*Ecriture* eſt une de ces repréſentations : mais on ſe ſert en écrivant, ou de *caracteres courans*, ou de *caracteres particuliers.* On appelle la collection des premiers, l'*Alphabet*, les autres ſe nomment *Chiffres :* d'où naiſſent les Arts de *lire*, d'*écrire*, de *déchiffrer*, & la Science de l'*Ortographe.*

L'*Art de tranſmettre* ſe diſtribue en *Science de l'inſtrument du Diſcours*, & en *Science des qualités du Diſcours.* La Science de l'inſtrument du Diſcours s'appelle *Grammaire ;* la Science des qualités du Diſcours, *Rhétorique.*

La *Grammaire* ſe diſtribue en Science des *Signes*, de la *Prononciation*, de la *Conſtruction*, & de la *Syntaxe.* Les *Signes* ſont les ſons articulés ; la *Prononciation* ou *Proſodie*, l'Art de les articuler ; la *Syntaxe*, l'Art de les appliquer aux différentes vues de l'eſprit ; & la *Conſtruction*, la connoiſſance de l'ordre qu'ils doivent avoir dans le Diſcours, fondé ſur l'uſage & ſur la réflexion. Mais il y a d'autres Signes de la penſée que les ſons articulés : ſavoir le *Geſte*, &

les *Caracteres*. Les *Caracteres* ſont ou *idéaux*, ou *hiéroglyphiques*, ou *héraldiques*. *Idéaux*, tels que ceux des Indiens, qui marquent chacun une idée, & qu'il faut par conſéquent multiplier autant qu'il y a d'êtres réels. *Hiéroglyphiques*, qui ſont l'écriture du monde dans ſon enfance. *Héraldiques*, qui forment ce que nous appellons la *Science du Blaſon*.

C'eſt auſſi à l'*Art de tranſmettre* qu'il faut rapporter la *Critique*, la *Pœdagogique*, & la *Philologie*. La *Critique*, qui reſtitue dans les Auteurs les endroits corrompus, donne des éditions, *&c*. La *Pœdagogique*, qui traite du choix des Etudes, & de la maniere d'enſeigner. La *Philologie*, qui s'occupe de la connoiſſance de la Littérature univerſelle.

C'eſt à l'*Art d'embellir le Diſcours* qu'il faut rapporter la *Verſification*, ou le *Méchanique de la Poëſie*. Nous omettrons la diſtribution de la Rhétorique dans ſes différentes parties, parce qu'il n'en découle ni Science, ni Art, ſi ce n'eſt peut-être la *Pantomime*, du Geſte; & du Geſte & de la Voix, la *Déclamation*.

La Morale, dont nous avons fait la ſeconde partie de la *Science de l'Homme*, eſt ou *générale* ou *particuliere*. Celle-

ci

ci ſe diſtribue en *Juriſprudence Naturelle*, *Oeconomique* & *Politique*. La *Juriſprudence Naturelle* eſt la Science des devoirs de l'Homme ſeul; l'*Oeconomique*, la Science des devoirs de l'Homme en famille; la *Politique*, celle des devoirs de l'Homme en ſociété. Mais la *Morale* ſeroit incomplette, ſi ces Traités n'étoient précédés de celui de la *réalité du bien & du mal moral*; de la *néceſſité de remplir ſes devoirs*, d'être *bon*, *juſte*, *vertueux*, &c. c'eſt l'objet de la *Morale générale*.

Si l'on conſidere que les ſociétés ne ſont pas moins obligées d'être vertueuſes que les particuliers, on verra naître les devoirs des Sociétés, qu'on pourroit appeller *Juriſprudence naturelle* d'une ſociété; *Oeconomique* d'une ſociété; *Commerce intérieur*, *extérieur*, *de terre & de mer*; & *Politique* d'une ſociété.

III. Science de la Nature. Nous diſtribuerons la Science de la Nature en *Phyſique* & *Mathématique*. Nous tenons encore cette diſtribution de la réflexion & de notre penchant à généraliſer. Nous avons pris par les ſens la connoiſſance des Individus réels: *Soleil*, *Lune*, *Sirius*, &c. Aſtres; *Air*, *Feu*, *Terre*, *Eau*, &c. Elémens: *Pluies*, *Nei-*

ges, *Grêles*, *Tonnerres*, &c. Météores; & ainſi du reſte de l'Hiſtoire Naturelle. Nous avons pris en même tems la connoiſſance des abſtraits, *couleur*, *ſon*, *ſaveur*, *odeur*, *denſité*, *rareté*, *chaleur*, *froid*, *molleſſe*, *dureté*, *fluidité*, *ſolidité*, *roideur*, *élaſticité*, *peſanteur*, *légéreté*, &c. *figure*, *diſtance*, *mouvement*, *repos*, *durée*, *étendue*, *quantité*, *impénétrabilité*.

Nous avons vu par la réflexion que de ces abſtraits, les uns convenoient à tous les individus corporels, comme étendue, mouvement, impénétrabilité, *&c.* Nous en avons fait l'objet de la *Phyſique générale*, ou métaphyſique des corps; & ces mêmes propriétés, conſidérées dans chaque individu en particulier, avec les variétés qui les diſtinguent, comme la *dureté*, le *reſſort*, la *fluidité*, &c. font l'objet de la *Phyſique particuliere*.

Une autre propriété plus générale des corps, & que ſuppoſent toutes les autres, ſavoir la *quantité*, a formé l'objet des Mathématiques. On appelle *quantité* ou *grandeurs* tout ce qui peut être augmenté & diminué.

La *quantité*, objets de *Mathématiques*, pouvoit être conſidérée, ou ſeule & indé-

dépendamment des individus réels, & des individus abstraits dont on en tenoit la connoissance; ou dans ces individus réels & abstraits; ou dans leurs effets recherchés d'après des causes réelles ou supposées; & cette seconde vue de la réflexion a distribué les *Mathématiques* en *Mathématiques pures*, *Mathématiques mixtes*, *Physico-mathématiques*.

La *quantité abstraite*, objet des Mathématiques pures, est ou *nombrable*, ou *étendue*. La *quantité abstraite nombrable* est devenue l'objet de l'*Arithmétique*; & la *quantité abstraite étendue*, celui de la *Géométrie*.

L'*Arithmétique* se distribue en *Arithmétique numérique* ou par *chiffres*, & en *Algebre* ou *Arithmétique universelle par lettres*, qui n'est autre chose que le calcul des grandeurs en général, & dont les opérations ne sont proprement que des opérations arithmétiques indiquées d'une maniere abrégée; car, à parler exactement, il n'y a calcul que de nombres.

L'*Algebre* est *élémentaire*, ou *infinitésimale*, selon la nature des quantités auxquelles on l'applique. L'*infinitésimale* est ou *différentielle* ou *intégrale*: *différentielle*, quand il s'agit de descendre de l'ex-

preſſion d'une quantité finie, ou conſidérée comme telle, à l'expreſſion de ſon accroiſſement, ou de ſa diminution inſtantanée: *intégrale*, quand il s'agit de remonter de cette expreſſion à la quantité finie même.

La *Géométrie*, ou a pour objet primitif les propriétés du cercle & de la ligne droite, ou embraſſe dans ſes ſpéculations toutes ſortes de courbes, ce qui la diſtribue en *élémentaire* & en *tranſcendante*.

Les *Mathématiques mixtes* ont autant de diviſions & de ſouſdiviſions, qu'il y a d'êtres réels dans leſquels la *quantité* peut être conſidérée. La *quantité* conſidérée dans les corps entant que mobiles, ou tendans à ſe mouvoir, eſt l'objet de la *Méchanique*. La *Méchanique* a deux branches, la *Statique* & la *Dynamique*. La *Statique* a pour objet la *quantité* conſidérée dans les corps en équilibre, & tendans ſeulement à ſe mouvoir. La *Dynamique* a pour objet la *quantité* conſidérée dans les corps actuellement mus. La *Statique* & la *Dynamique* ont chacune deux parties. La *Statique* ſe diſtribue en *Statique proprement dite*, qui a pour objet la *quantité* conſidérée

rée dans les corps solides en équilibre, & tendans seulement à se mouvoir; & en *Hydrostatique*, qui a pour objet la *quantité* considérée dans les corps fluides en équilibre, & tendans seulement à se mouvoir. La *Dynamique* se distribue en *Dynamique proprement dite*, qui a pour objet la *quantité* considérée dans les corps solides actuellement mus; & en *Hydrodynamique*, qui a pour objet la *quantité* considérée dans les corps fluides actuellement mus. Mais si l'on considere la *quantité* dans les *eaux* actuellement mues, l'*Hydrodynamique* prend alors le nom d'*Hydraulique*. On pourroit rapporter la *Navigation* à l'Hydrodynamique, & la *Ballistique* ou le Jet des bombes, à la Méchanique.

La *quantité* considérée dans les mouvemens des Corps célestes, donne l'*Astronomie géométrique*; d'où la *Cosmographie* ou *Description de l'Univers*, qui se divise en *Uranographie* ou *Description du Ciel*; en *Hydrographie* ou *Description des Eaux*; & en *Géographie*; d'où encore la *Chronologie*, & la *Gnomonique* ou l'*Art de construire des Cadrans.*

La *quantité* considérée dans la lumiere, donne l'*Optique*. Et la *quantité* con-

ſidérée dans le mouvement de la lumiere, les différentes branches d'*Optique*. Lumiere mue en ligne directe, *Optique proprement dite*; lumiere réfléchie dans un ſeul & même milieu, *Catoptrique*; lumiere rompue en paſſant d'un milieu dans un autre, *Dioptrique*. C'eſt à l'*Optique* qu'il faut rapporter la *Perſpective*.

La *quantité* conſidérée dans le ſon, dans ſa véhémence, ſon mouvement, ſes degrés, ſes réflexions, ſa vîteſſe, *&c.* donne l'*Acouſtique*.

La *quantité* conſidérée dans l'air, ſa peſanteur, ſon mouvemement, ſa condenſation, raréfaction, *&c.* donne la *Pneumatique*.

La *quantité* conſidérée dans la poſſibilité des événemens, donne l'*Art de conjecturer*; d'où naît l'*Analyſe des Jeux de hazard*.

L'objet des Sciences Mathématiques étant purement intellectuel, il ne faut pas s'étonner de l'exactitude de ſes diviſions.

La *Phyſique particuliere* doit ſuivre la même diſtribution que l'Hiſtoire Naturelle. De l'Hiſtoire, priſe par les ſens, des *Aſtres*, de *leurs mouvemens*, *apparences ſenſibles*, &c. la réflexion a paſſé à la recherche

recherche de leur origine, des causes de leurs phénomenes, *&c.* & a produit la Science qu'on appele *Astronomie physique*, à laquelle il faut rapporter la *Science de leurs influences*, qu'on nomme *Astrologie*; d'où l'*Astrologie physique*, & la chimere de l'*Astrologie judiciaire.* De l'Histoire prise par les sens, des *vents*, des *pluies*, *grêles*, *tonnerres*, &c. la réflexion a passé à la recherche de leurs origines, causes, effets, *&c.* & a produit la Science qu'on appelle *Météorologie.*

De l'Histoire, prise par les sens, de la *Mer*, de la *Terre*, des *Fleuves*, des *Rivieres*, des *Montagnes*, des *Flux & Reflux*, &c. la réflexion a passé à la recherche de leurs causes, origines *&c.* & a donné lieu à la *Cosmologie* ou *Science de l'Univers*, qui se distribue en *Uranologie* ou *Science du Ciel*, en *Aérologie* ou *Science de l'Air*, en *Géologie* ou *Science des Continens*, & en *Hydrologie* ou *Science des Eaux.* De l'Histoire des *Mines*, prise par les sens, la réflexion a passé à la recherche de leur formation, travail, *&c.* & a donné lieu à la Science qu'on nomme *Minéralogie.* De l'Histoire des *Plantes*, prise par les sens, la réflexion

a paſſé à la recherche de leur œconomie, propagation, culture, végétation, *&c.* & a engendré la *Botanique*, dont l'*Agriculture* & le *Jardinage* ſont deux branches.

De l'Hiſtoire des *Animaux*, priſe par les ſens, la réflexion a paſſé à la recherche de leur conſervation, propagation, uſage, organiſation, *&c.* & a produit la Science qu'on nomme *Zoologie*; d'où ſont émanés la *Médecine*, la *Vétérinaire*, & le *Manege*; la *Chaſſe*, la *Pêche* & la *Fauconnerie*; l'*Anatomie ſimple & comparée.* La *Médecine* (ſuivant la diviſion de Boerhaave) ou s'occupe de l'œconomie du corps humain & *raiſonne* ſon anatomie, d'où naît la *Phyſiologie*: ou s'occupe de la maniere de le garantir des maladies, & s'appelle *Hygienne*: ou conſidere le corps malade, & traite des cauſes, des différences, & des ſymtômes des maladies, & s'appelle *Pathologie*: ou a pour objet les ſignes de la vie, de la ſanté, & des maladies, leur diagnoſtic & pronoſtic, & prend le nom de *Séméiotique*: ou enſeigne l'Art de guérir, & ſe ſousdiviſe en *Diete*, *Pharmacie*, *&* *Chirurgie*, les trois branches de la *Thérapeutique.*

L'*Hy-*

L'*Hygienne* peut ſe conſidérer relativement à la *ſanté* du corps, à ſa *beauté*, & à ſes *forces*; & ſe ſouſdiviſer en *Hygienne proprement dite*, en *Coſmétique*, & en *Athlétique*. La *Coſmétique* donnera l'*Orthopédie*, ou l'*Art de procurer aux membres une belle conformation*; & l'*Athlétique* donnera la *Gymnaſtique*, ou l'*Art de les exercer*.

De la connoiſſance expérimentale ou de l'Hiſtoire priſe par les ſens, des *qualités extérieures*, *ſenſibles*, *apparentes*, &c. *des corps naturels*, la réflexion nous a conduit à la recherche artificielle de leurs propriétés intérieures & occultes; & cet Art s'eſt appellé *Chimie*. La *Chimie* eſt imitatrice & rivale de la Nature: ſon objet eſt preſque auſſi étendu que celui de la Nature même: ou elle *décompoſe* les Etres; ou elle les *révivifie*; ou elle les *transforme*, &c. La *Chimie* a donné naiſſance à l'*Alchimie* & à la *Magie naturelle*. La *Métallurgie* ou l'*Art de traiter les Métaux en grand*, eſt une branche importante de la *Chimie*. On peut encore rapporter à cet Art la *Teinture*.

La Nature a ſes écarts, & la Raiſon ſes abus. Nous avons rapporté les *monſtres* aux écarts de la Nature; & c'eſt à

l'abus

l'abus de la Raiſon qu'il faut rapporter toutes les Sciences & tous les Arts, qui ne montrent que l'avidité, la méchanceté, la ſuperſtition de l'Homme, & qui le deshonorent.

Voilà tout le *Philoſophique* de la connoiſſance humaine, & ce qu'il en faut rapporter à la Raiſon.

IMAGINATION, d'où POESIE.

L'HISTOIRE a pour objet les individus réellement exiſtans, ou qui ont exiſté; & la Poëſie, les individus imaginés à l'imitation des Etres hiſtoriques. Il ne ſeroit donc pas étonnant que la Poëſie ſuivît une des diſtributions de l'Hiſtoire. Mais les différens genres de Poëſie, & la différence de ſes ſujets, nous en offrent deux diſtributions très-naturelles. Ou le ſujet d'un Poëme eſt *ſacré*, ou il eſt *profane*: ou le Poëte raconte des choſes paſſées, ou il les rend préſentes, en les mettant en action: ou il donne du corps

à

à des Etres abstraits & intellectuels. La premiere de ces Poësies sera *Narrative:* la seconde, *Dramatique:* la troisieme, *Parabolique. Le Poëme Epique, le Madrigal, l'Epigramme*, &c. sont ordinairement de Poësie *narrative.* La *Tragédie*, la *Comédie*, l'*Opéra*, l'*Eglogue*, &c. de Poësie *dramatique*; & les *Allégories*, &c. de Poësie *parabolique.*

POESIE.

I. Narrative. II. Dramatique. III. Parabolique.

Nous n'entendons ici par *Poësie* que ce qui est Fiction. Comme il peut y avoir Versification sans Poësie, & Poësie sans Versification, nous avons cru ne devoir regarder la *Versification* que comme une qualité du style, & la renvoyer à l'Art Oratoire. En revanche, nous rapporterons l'*Architecture*, la *Musique*, la *Peinture*, la *Sculpture*, la *Gravure*, &c. à la Poësie; car il n'est pas moins vrai de dire du Peintre qu'il est

un Poëte, que du Poëte qu'il eſt un Peintre; & du Sculpteur ou Graveur, qu'il eſt un Peintre en relief ou en creux, que du Muſicien qu'il eſt un Peintre par les ſons. Le *Poëte*, le *Muſicien*, le *Peintre*, le *Sculpteur*, le *Graveur*, &c. imitent ou contrefont la Nature: mais l'un emploie le *diſcours*; l'autre, les *couleurs*; le troiſieme, le *marbre*, l'*airain*, &c. & le dernier l'*inſtrument* ou la *voix*. La *Muſique* eſt *Théorique* ou *Pratique*; *Inſtrumentale* ou *Vocale*. A l'égard de l'*Architecte*, il n'imite la Nature qu'imparfaitement par la ſymétrie de ſes Ouvrages. *Voyez* le Diſcours préliminaire.

La Poëſie a ſes monſtres comme la Nature; il faut mettre de ce nombre toutes les productions de l'imagination déréglée, & il peut y avoir de ces productions en tous genres.

Voilà toute la *Partie Poëtique* de la Connoiſſance humaine; ce qu'on en peut rapporter à l'*Imagination*, & la fin de notre Diſtribution généalogique (ou ſi l'on veut Mappemonde) des Sciences & des Arts, que nous craindrions peut-être d'avoir trop détaillée, s'il n'étoit de la derniere importance de bien connoître nous-mêmes, & d'expoſer claire-

ment

ment aux autres, l'objet d'une ENCYCLOPEDIE.

OBSERVATIONS

SUR LA

DIVISION DES SCIENCES

DU CHANCELIER BACON.

I. NOus avons avoué en plusieurs endroits du *Prospectus*, que nous avions l'*obligation principale* de notre Arbre Encyclopédique au Chancelier Bacon. L'Éloge qu'on a lu de ce grand homme dans le *Prospectus*, paroît même avoir contribué à faire connoître à plusieurs personnes les Ouvrages du Philosophe Anglois. Ainsi, après un aveu aussi formel, il ne doit être permis ni de nous accuser de plagiat, ni de chercher à nous en faire soupçonner.

II.

II. Cet aveu n'empêche pas néanmoins qu'il n'y ait un très-grand nombre de choſes, ſurtout dans la Branche philoſophique, que nous ne devons nullement à Bacon: il eſt facile au Lecteur d'en juger. Mais, pour appercevoir le rapport & la différence des deux Arbres, il ne faut pas ſeulement examiner ſi on y a parlé des mêmes choſes, il faut voir ſi la diſpoſition eſt la même. Tous les Arbres Encyclopédiques ſe reſſemblent néceſſairement par la matiere; l'ordre ſeul & l'arrangement des branches peuvent les diſtinguer. On trouve à-peu-près les mêmes noms des Sciences dans l'Arbre de Chambers & dans le nôtre. Rien n'eſt cependant plus différent.

III. Il ne s'agit point ici des raiſons que nous avons eues de ſuivre un autre ordre que Bacon.

Nous

Nous en avons expoſé quelques-unes; il ſeroit trop long de détailler les autres, ſur-tout dans une matiere d'où l'arbitraire ne ſauroit être tout-à-fait exclus. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt aux Philoſophes, c'eſt-à-dire, à un très-petit nombre de gens, à nous juger ſur ce point.

IV. Quelques diviſions, comme celles des Mathématiques en pures & en mixtes, qui nous ſont communes avec Bacon, ſe trouvent par-tout, & ſont par conſéquent à tout le monde. Notre diviſion de la Médecine eſt de Boerhaave; on en a averti dans le *Proſpectus*.

V. Enfin, comme nous avons fait quelques changemens à l'Arbre du *Proſpectus*, ceux qui voudront comparer cet Arbre du *Proſpectus* avec celui de Bacon, doivent avoir égard à ces changemens.

VI.

VI. Voilà les principes d'où il faut partir, pour faire le parallele des deux Arbres avec un peu d'équité & de philosophie.

SYSTEME GENERAL

De la Connoissance Humaine, suivant le Chancelier BACON.

Division générale de la Science Humaine, en *Histoire*, *Poësie & Philosophie*, selon les trois facultés de l'entendement, *Mémoire*, *Imagination*, *Raison*.

Bacon observe que cette division peut aussi s'appliquer à la Théologie. On avoit suivi dans un endroit du Prospectus cette derniere idée; mais on l'a abandonnée depuis, parce qu'elle a paru plus ingénieuse que solide.

I.

Division de l'*Histoire* en *naturelle* & *civile*.

L'Histoire naturelle se divise en *Histoire des productions de la Nature*, Histoire des *écarts de la Nature*, Histoire des *emplois de la Nature* ou des *Arts*.

Se-

Seconde division de l'Histoire naturelle tirée de *sa fin* & de *son usage*, en *Histoire proprement dite* & *Histoire raisonnée.*

Division des productions de la Nature, en *Histoire des choses célestes*, des *météores*, de l'*air*, de la *terre* & de la *mer*, des *élémens*, des *especes particulieres d'individus.*

Division de l'Histoire civile, en *Ecclésiastique*, en *Littéraire*, & en *Civile* proprement dite.

Premiere division de l'Histoire civile proprement dite, en *Mémoires*, *Antiquités*, & *Histoire complette.*

Division de l'Histoire complette, en *Chroniques*, *Vies*, & *Relations.*

Division de l'Histoire des tems, en *générale* & en *particuliere.*

Autre division de l'Histoire des tems, en *Annales* & *Journaux.*

Seconde division de l'Histoire Civile, en *pure* & en *mixte.*

Division de l'Histoire Ecclésiastique, en Histoire *Ecclésiastique particuliere*, *Histoire des Prophéties*, qui contient la Prophétie & l'accomplissement, & *Histoire* de ce que Bacon appelle *Nemesis*, ou *la Providence*, c'est-à-dire, de l'accord qui se

ſe remarque quelquefois entre la volonté révélée de Dieu, & ſa volonté ſecrette.

Diviſion de la partie de l'Hiſtoire qui roule ſur les *dits notables* des hommes, en *Lettres & Apophthegmes.*

I I.

Diviſion de la Poëſie, en *narrative*, *dramatique*, & *parabolique.*

I I I.

Diviſion générale de la Science, en *Théologie ſacrée* & *Philoſophie.*

Diviſion de la Philoſophie, en *Science de Dieu*, *Science de la Nature*, *Science de l'Homme.*

Philoſophie premiere, ou *Science des Axiômes*, qui s'étend à toutes les branches de la Philoſophie. Autre branche de cette Philoſophie premiere, qui traite des qualités *tranſcendantes* des Etres, *peu*, *beaucoup*, *ſemblable*, *différent*, *être*, *non-être*, &c.

Science des Anges & des Eſprits, ſuite de la Science de Dieu, ou *Théologie naturelle.*

Diviſion de la Science de la Nature, ou Philoſophie naturelle, en *ſpéculative* & *pratique.* Divi-

Diviſion de la Science ſpéculative de la Nature en *Phyſique particuliere* & *Métaphyſique* ; la premiere ayant pour objet la cauſe efficiente & la matiere, & la Métaphyſique, la cauſe finale & la forme.

Diviſion de la Phyſique, en *Science des principes des choſes*, *Science de la formation des choſes*, ou *du monde*, & *Science de la variété des choſes.*

Diviſion de la Science de la variété des choſes, en *Science des concrets*, & *Science des abſtraits.*

Diviſion de la Science des concrets dans les mêmes branches que l'Hiſtoire naturelle.

Diviſion de la Science des abſtraits, en *Science des propriétés particulieres des différens corps*, comme *denſité*, *légéreté*, *peſanteur*, *élaſticité*, *molleſſe*, &c. & *Science des mouvemens*, dont le Chancelier Bacon fait une énumération aſſez longue, conformément aux idées des Scholaſtiques.

Branches de la Philoſophie ſpéculative, qui conſiſtent dans les *Problêmes naturels*, & les *ſentimens des anciens Philoſophes.*

Diviſion de la Métaphyſique, en

Science des formes, & *Science des causes finales.*

Division de la Science pratique de la Nature, en *Méchanique* & *Magie naturelle.*

Branches de la Science pratique de la Nature, qui consistent dans le *dénombrement des richesses humaines*, *naturelles* ou *artificielles*, dont les hommes jouissent & dont ils ont joui, & le *catalogue des Polycrestes.*

Branche considérable de la Philosophie naturelle, tant spéculative que pratique, appellée *Mathématiques*. Division des Mathématiques en *pures* & en *mixtes*. Division des Mathématiques pures, en *Géométrie* & *Arithmétique*. Division des Mathématiques mixtes, en *Perspective*, *Musique*, *Astronomie*, *Cosmographie*, *Architecture*, *Science des machines*, & quelques autres.

Division de la Science de l'Homme, en *Science de l'homme* proprement dite, & *Science civile.*

Division de la Science de l'Homme, en *Science du corps humain*, & *Science de l'ame humaine.*

Division de la Science du corps humain, en *Médecine*, *Cosmétique*, *Athlétique*,

tique, & *Science des plaiſirs des ſens.*

Diviſion de la Médecine en trois parties, *Art de conſerver la ſanté*, *Art de guérir les maladies*, *Art de prolonger la vie*. *Peinture*, *Muſique*, &c. Branche de la Science des plaiſirs.

Diviſion de la Science de l'Ame en Science du *ſouffle divin*, d'où eſt ſortie l'Ame *raiſonnable*; & Science de l'Ame *irrationnelle*, qui nous eſt commune avec les brutes, & qui eſt produite du limon de la terre.

Autre diviſion de la Science de l'Ame, en *Science de la ſubſtance de l'Ame*, *Science de ſes facultés*, & *Science de l'uſage & de l'objet de ces facultés*: de cette derniere réſultent la *Divination naturelle & artificielle*, &c.

Diviſion des facultés de l'Ame ſenſible, en *mouvement* & *ſentiment*.

Diviſion de la Science de l'uſage & de l'objet des facultés de l'Ame, en *Logique* & *Morale*.

Diviſion de la Logique en *Art d'inventer*, *de juger*, *de retenir*, & *de communiquer*.

Diviſion de l'Art d'inventer, en *invention des Sciences* ou *des Arts*, & *invention des Argumens*.

Division de l'Art de juger, en *jugement par induction*, & *jugement par syllogisme.*

Division de l'Art du Syllogisme, en *Analyse*, & *Principes* pour démêler facilement le vrai du faux.

Science de l'Analogie, branche de l'Art de juger.

Division de l'Art de retenir, en Science de *ce qui peut aider la mémoire*, & Science de la *mémoire même.*

Division de la Science de la Mémoire, en *prénotion* & *emblême.*

Division de la Science de communiquer, en *Science de l'instrument du discours*, *Science de la méthode du discours*, & *Science des ornemens du discours*, ou *Rhétorique.*

Division de la Science de l'instrument du discours, en *Science générale des signes*, & en *Grammaire*, qui se divise en *Science du langage* & *Science de l'écriture.*

Division de la Science des signes, en *hyéroglyphes* & *gestes*, & en *caracteres réels.*

Seconde division de la Grammaire, en *littéraire* & *philosophique.*

Art de la Versification & *Prosodie*, branches de la Science du Langage.

Art

Art de déchiffrer, branche de l'Art d'écrire.

Critique & *Pédagogie*, branches de l'Art de communiquer.

Diviſion de la Morale, en *Science de l'objet* que l'ame doit ſe propoſer, c'eſt-à-dire du bien moral, & *Science de la culture de l'ame.* L'Auteur fait à ce ſujet beaucoup de diviſions qu'il eſt inutile de rapporter.

Diviſion de la Science civile, e *Science de la converſation*, *Science des affaires*, & *Science de l'Etat.* Nous en omettons les diviſions.

L'Auteur finit par quelques réflexions ſur l'uſage de la *Théologie ſacrée*, qu'il ne diviſe en aucunes branches.

Voilà dans ſon ordre naturel, & ſans démembrement, ni mutilation, l'Arbre du Chancelier Bacon. On voit que l'article de la *Logique* eſt celui où nous l'avons le plus ſuivi, encore avons-nous cru devoir y faire pluſieurs changemens. Au reſte, nous le répétons, c'eſt aux Philoſophes à nous juger ſur ces change-

mens que nous avons faits: nos autres Lecteurs prendront ſans doute peu de part à cette queſtion, qu'il étoit pourtant néceſſaire d'éclaircir; & ils ne ſe ſouviendront que de l'aveu formel que nous avons fait dans le *Proſpectus*, d'avoir l'*obligation principale* de notre Arbre du Chancelier Bacon; aveu qui doit nous concilier tout Juge impartial & deſintéreſſé.

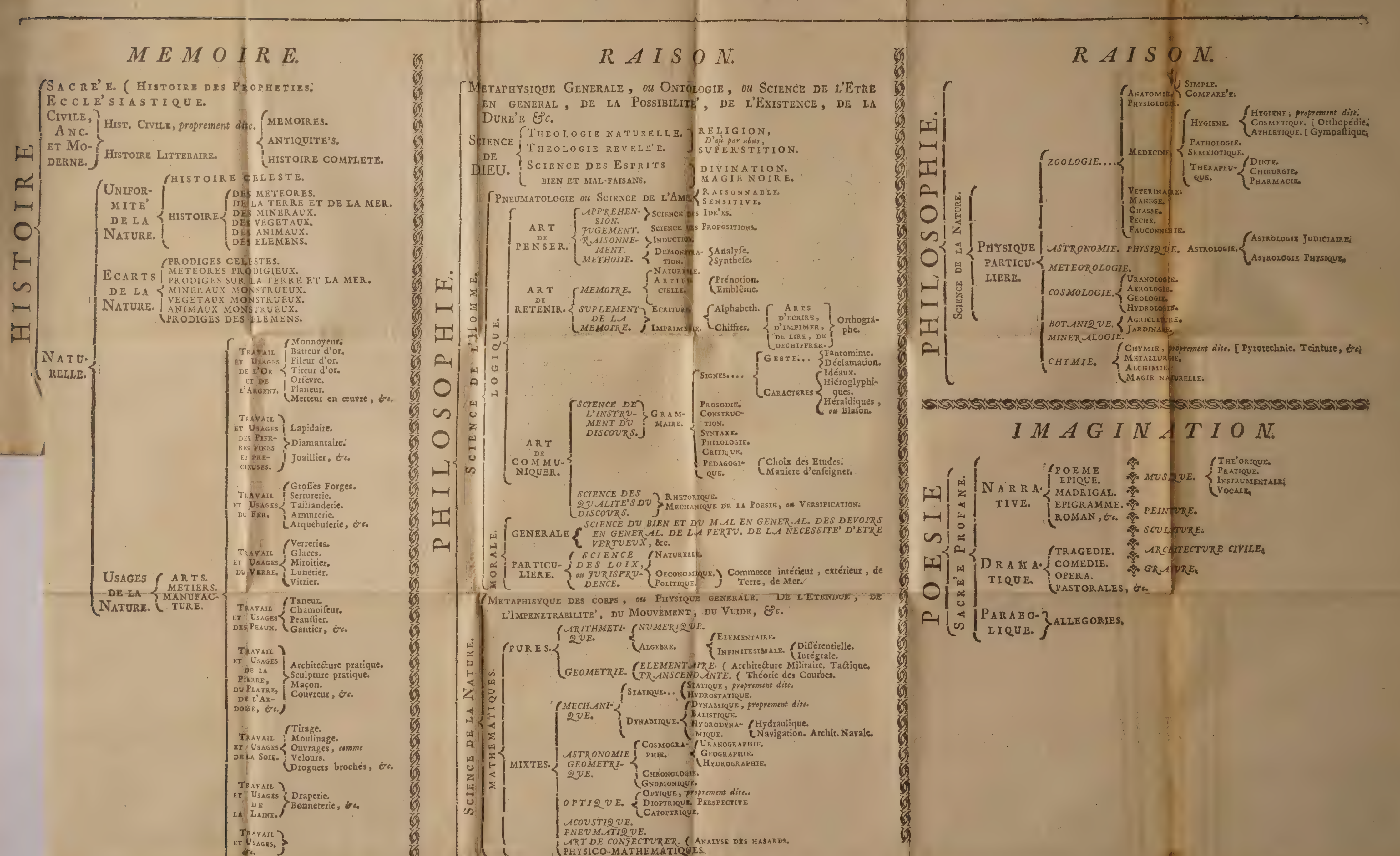
AVIS AU RELIEUR.

Le Relieur placera ici, comme une Carte, la feuille du Syſtême figuré des Connoiſſances Humaines.

PRE-

SYSTEME FIGURÉ DES CONNOISSANCES HUMAINES.

ENTENDEMENT.





PRÉFACE

DU TROISIEME VOLUME

DE

L'ENCYCLOPEDIE. (a)

L'Empressement que l'on a témoigné pour la continuation de ce Dictionnaire, est le seul motif qui ait pu nous déterminer à le reprendre. Le Gouvernement a paru desirer qu'une entreprise de cette nature ne fût point abandonnée ; & la Nation a usé du droit qu'elle avoit de l'exiger de nous. C'est sans doute à nos Collegues que l'Encyclopédie doit principalement une marque si flatteuse d'estime. Mais la justice que

(a) Ce troisieme Volume parut après une interruption d'environ deux ans, causée par la persécution qu'on avoit suscitée aux Auteurs de l'Ouvrage, à l'occasion des deux premiers volumes. Elle ne devoit pas être la derniere.

que nous ſavons nous rendre, ne nous empêche pas d'être ſenſibles à la confiance publique. Nous croyons même n'en être pas indignes, par le deſir que nous avons de la mériter. Jaloux de nous l'aſſurer de plus en plus, nous oſerons ici, pour la premiere & la derniere fois, parler de nous à nos Lecteurs. Les circonſtances nous y engagent, l'Encyclopédie le demande, la reconnoiſſance nous y oblige. Puiſſions-nous, en nous montrant tels que nous ſommes, intéreſſer nos concitoyens en notre faveur! Leur volonté a eu ſur nous d'autant plus de pouvoir, qu'en s'oppoſant à notre retraite, ils ſembloient en approuver les motifs. Sans une autorité ſi reſpectable, les ennemis de cet Ouvrage ſeroient parvenus facilement à nous faire rompre des liens dont nous ſentions tout le poids, mais dont nous n'avions pu prévoir tout le danger.

Des circonſtances imprévues, & des motifs qui nous feroient peut-être honneur, s'il nous étoit libre de les publier, nous ont engagé malgré nous dans la direction de l'Encyclopédie. Ce ſont principalement les ſecours que nous avons reçus de toutes parts, qui nous ont don-

né

né le courage d'entrer dans cette vaste carriere. Néanmoins, quelque considérables qu'ils fussent, nous n'aspirions point au succès, nous ne demandions que de l'indulgence. Mais c'est l'effet, nous ne dirons pas de la malignité, nous dirons seulement de la condition humaine, que les entreprises utiles, avec quelque modestie qu'elles soient proposées, essuient des contradictions & des traverses. L'Encyclopédie n'en a pas été exempte. A peine cet Ouvrage fut-il annoncé, qu'il devint l'objet de la satyre de quelques Ecrivains à qui nous n'avions fait aucun mal, mais dont nous n'avions pas cru devoir mendier le suffrage. Si quelques Gens de lettres sont parvenus par cet art méprisable à faire louer au commencement du mois des productions qui sont oubliées à la fin, c'est un art que nous faisons gloire d'ignorer. En effet, qu'il nous soit permis de le remarquer ici sans déguisement, sans fiel & sans application, aujourd'hui dans la République des Lettres, le droit de louer & de médire est au premier qui s'en empare; & rien n'y est plus méprisable que l'ineptie des satyres, si ce n'est celle des éloges.

Dès que le premier volume de l'Encyclopédie fut public, l'envie qu'on avoit eue de lui nuire, même lorsqu'il n'existoit pas encore, profita de l'aliment nouveau qu'on lui présentoit. Peu satisfaite elle-même des blessures légeres que les traits de sa critique faisoient à l'Ouvrage, elle employa la main de la Religion pour les rendre profondes; elle eut recours, pour s'en servir comme de prétexte, à un petit nombre d'expressions équivoques, qui avoient pu facilement se perdre, & nous échapper dans deux volumes considérables. Nous ne chercherons point à justifier le sens qu'on a voulu attacher à quelques-unes de ces expressions: nous dirons seulement, & nous ferons voir (*b*) qu'il étoit peut-être facile &

(*b*) Dans l'article AMOUR DES SCIENCES ET DES ARTS, p. 368. du 1. vol. col. 2. on avoit dit: *La plupart des hommes honorent les Lettres, comme la Religion & la Vertu, c'est-à-dire comme une chose qu'ils* ne peuvent ni *connoître, ni aimer, ni pratiquer.* Ces mots *ne peuvent* ont scandalisé quelques personnes, c'est pour cela qu'on y a substitué les mots *ne veulent* dans un Errata imprimé à la fin du second Volume. Cependant nous seroit-il permis de représenter aux Ames timorées qui ont pris si légérement l'allarme, que les mots *ne pouvoir* ne se prennent pas toujours dans le sens d'une impossibilité absolue? *Il n'y a personne, Seigneur*, dit Mardochée dans Esther, *qui* PUISSE *résister à votre volonté.* Cependant il est de foi que l'homme étant libre, *peut* résister à la volonté de Dieu;

& juſte d'y en attacher un autre ; mais il eſt plus facile encore d'envenimer tout. D'ailleurs, celles de ces expreſſions qui avoient choqué le plus, étoient tirées d'un Ouvrage eſtimé, revêtu d'un privilége & d'une approbation authentique, loué comme édifiant par nos Critiques mêmes (*c*); elles ſe trouvoient enfin, ce qu'il nous importe ſur-tout de remarquer, dans des articles dont nous n'étions

Dieu : ainſi ce paſſage ne doit pas être pris à la rigueur. Pourquoi donc n'avoir pas ſuppoſé que l'Auteur de la propoſition rapportée ci-deſſus, pouvoit avoir en vue un ſens très-orthodoxe ? Mais il falloit ſoulever contre l'Ouvrage les véritables gens de bien, trop ordinairement dupes de ceux qui ne veulent que le paroître.

(*c*) L'article AMOUR DES SCIENCES ET DES ARTS, dont il eſt parlé dans la note précédente, eſt tiré du Livre de Mr. de Vauvenargues, qui a pour titre, *Introduction à la connoiſſance de l'Eſprit Humain*, Paris 1746. *avec approbation & privilege du Roi.* Le paſſage rapporté ci-deſſus, & qui a excité de ſi grands cris, ſe trouve mot pour mot dans ce Livre à la page 60. Le Journaliſte de Trévoux, qui a rendu un compte très-détaillé du Livre de Mr. de Vauvenargues en Janvier 1747, dit *que l'Auteur honore* PARTOUT *la Religion & la Vertu*; ce mot *par-tout* ſuppoſe qu'il a lu attentivement l'Ouvrage. Ce même paſſage lui a paru ſcandaleux dans l'Encyclopédie en Février 1752, mais c'étoit l'Encyclopédie.

On ne ſera peut-être pas fâché de ſavoir de quelle maniere le Journaliſte s'eſt juſtifié de cette contradiction fâcheuſe. *Mr. de Vauvenargues*, dit-il, *étoit aveugle ; on peut avoir, à ſon inſçu, inſéré ce paſſage dans ſon Livre.* Voilà pourquoi le Journaliſte ne l'y a pas apperçu.

tions point les Auteurs, ayant jugé à propos de nous renfermer presque uniquement, l'un dans la partie Mathématique, l'autre dans la description des Arts, deux objets dont l'orthodoxie la plus scrupuleuse n'a rien à craindre. Quelques morceaux qu'avoit fournis pour l'Encyclopédie l'Auteur d'une These de Théologie dont on parloit beaucoup alors, suffirent pour nous faire attribuer cette These, que nous n'avions pas même lue dans le tems qu'on s'en servoit pour chercher à nous perdre. La déclaration que nous faisons ici, persuadera les honnêtes gens à qui notre sincérité n'est pas suspecte. Elle n'est peut-être que trop connue; mais c'est un malheur dont nous ne nous affligerons point, & un défaut dont nous ne pouvons nous repentir. Nous ne doutons pas néanmoins que malgré une protestation si solemnelle, si libre & si vraie, quelques personnes ne soient encore résolues à n'y avoir aucun égard. Nous ne leur demandons qu'une grace, c'est de nous accuser par écrit, & de se nommer.

L'Encyclopédie, nous en convenons, a été le sujet d'un grand scandale, & malheur à celui par qui il arrive; mais

ce

ce n'étoit pas par nous. Auſſi l'autorité, en prenant les meſures convenables pour le faire ceſſer, étoit trop éclairée & trop juſte pour nous en croire coupables. En prévenant les conſéquences que des eſprits foibles ou inquiets pouvoient tirer de quelques termes obſcurs ou peu exacts, elle a ſenti que nous ne pouvions, ni ne devions, ni ne voulions en répondre; & ſi nous avons à pardonner à nos ennemis, c'eſt leur intention ſeulement, & non leur ſuccès (*d*).

Ce-

(*d*) Pour donner une idée de l'équité de nos cenſeurs, nous allons rapporter ici les articles qui les ont le plus revoltés, & d'après leſquels l'Encyclopédie a été repréſentée comme un Ouvrage pernicieux.

Dans l'article *Aius-Locutius* on a propoſé cette queſtion; *s'il ne vaudroit pas mieux ignorer que punir les Ecrits contre la Religion, lorſque ces Ecrits ne ſont pas en langue vulgaire, & qu'ils ſont par conſéquent inconnus à la multitude?* L'Auteur de l'article prétendoit que la punition pouvoit donner à ces Ouvrages ignorés une exiſtence qu'ils n'auroient jamais eue par eux-mêmes, & que le moyen le plus ſûr de les étouffer, étoit de les laiſſer tomber dans l'oubli qui les attendoit. Le Journaliſte déjà cité s'eſt fortement recrié contre cette tolérance; l'Auteur de l'article AIUS-LOCUTIUS a expliqué ſa penſée dans l'article CASUISTE, d'une maniere qui a dû ſatisfaire pleinement le Critique. Cet article CASUISTE mérite d'être lu.

On a reproché dans pluſieurs Libelles à l'Auteur de l'article CERF, d'avoir dit que ces animaux parviennent à *l'âge de raiſon:* cette expreſſion ſe trouve en effet dans l'article CERF, pag. 840. du 2. Vol. col.

Cependant, comme l'autorité la plus ſage & la plus équitable peut enfin être trom-

1. Mais elle y eſt rapportée comme un exemple du ridicule avec lequel quelques Chaſſeurs *enthouſiaſtes* ont écrit ſur le Cerf. Des Lecteurs très-reſpectables ont mieux aimé mettre cette abſurdité ſur le compte de l'Encyclopédie, que de ſe donner la peine de lire l'endroit d'où le paſſage eſt tiré.

L'article AUTORITE' a été cité comme contenant des maximes dangereuſes. Jamais l'Auteur de cet article n'a prétendu que l'autorité des Princes légitimes ne vient point de Dieu. Il a voulu au contraire la diſtinguer de celle des uſurpateurs qui enlevent la couronne aux Princes légitimes; & il réſulte des maximes qu'il a établies, que dans le cas même où un Prince légitime ſeroit dépouillé de ſes Etats par la violence, les Peuples ſeroient toujours obligés de lui obéir. En un mot, on n'a voulu dans l'article AUTORITE', que commenter & developper ce paſſage, tiré d'un Ouvrage imprimé par ordre de Louis XIV, & qui a pour titre: *Traité des droits de la Reine ſur différens Etats de la Monarchie d'Eſpagne*, part. 1. p. 169. Ed. de 1667. in 12. „ Que la Loi fondamentale de „ l'Etat forme une liaiſon réciproque & éternelle „ entre le Prince & ſes deſcendans d'une part, & „ les ſujets & les deſcendans de l'autre, par une eſ- „ pece de *contrat* qui deſtine le Souverain à régner & „ les Peuples à obéir.... engagement ſolemnel dans „ lequel ils ſe ſont donnés les uns aux autres pour „ s'entr'aider mutuellement.

Voilà, dans la plus exacte vérité, à quoi ſe réduit tout ce qu'on a cité de l'Encyclopédie comme repréhenſible; nous venons de faire voir avec quel ſuccès. La poſtérité aura ſans doute peine à croire qu'un ſi léger ſujet ait produit tant de clameurs. Il eſt vrai qu'on a fait d'ailleurs contre l'Ouvrage beaucoup d'imputations vagues, mais ſans rien articuler de poſitif; on a ſuppoſé des vues aux Auteurs, on a accuſé leurs penſées, ne pouvant accuſer leurs diſcours. Quand la calomnie en eſt réduite à cette reſſource, elle ſe détruit aſſez d'elle-même.

trompée, la crainte d'être exposés de nouveau nous avoit fait prendre le parti de renoncer pour jamais à la gloire pénible, légere, & dangereuse d'être les éditeurs de l'Encyclopédie. Newton, rebuté autrefois par de simples disputes littéraires, beaucoup moins redoutables & moins vives que des attaques personnelles & théologiques, se reprochoit au milieu des hommages de sa Nation, de ses découvertes & de sa gloire, d'avoir laissé échapper son repos, la substance d'un Philosophe, pour courir après une ombre. Combien notre repos devoit-il nous être plus cher, à nous que rien ne pourroit dédommager de l'avoir perdu! Deux motifs se joignoient à un intérêt si essentiel: d'un côté, cette fierté juste & nécessaire, qui devroit faire toujours le caractere des Gens de Lettres, & qui convient à la Noblesse & à la liberté de leur état; de l'autre, cette défiance de nous-mêmes que nous ne devons pas moins ressentir, & le peu d'empressement que nous avons d'occuper les autres de nous; sentimens qui doivent être la suite naturelle du travail & de l'étude; car on doit y apprendre avant toutes choses à apprécier les connoissances

&

& les opinions humaines. Le Sage, & celui qui aſpire à l'être, traite la réputation littéraire comme les hommes; il ſait en jouir & s'en paſſer. A l'égard des connoiſſances qui nous ſervent à l'acquérir, & dont la jouiſſance & la communication même eſt une des reſſources peu nombreuſes que la Nature nous a ménagées contre le malheur & contre l'ennui, il eſt permis ſans doute, il eſt bon même de chercher à les communiquer aux autres; c'eſt la ſeule maniere dont les Gens de Lettres puiſſent être utiles. Mais ſi l'on ne doit jamais être aſſez jaloux de ce bien pour vouloir s'en réſerver la poſſeſſion, l'on ne doit pas non plus l'eſtimer aſſez pour être fort empreſſé d'en faire part à perſonne.

Qui croiroit que l'Encyclopédie, avec de tels ſentimens de la part de ſes Auteurs, & peut-être avec quelque mérite de la ſienne (car elle eſt ſi peu notre bien, que nous en pouvons parler comme de celui d'un autre) eût obtenu quelque ſoutien dans le tems où nous ſommes; dans un tems où les Gens de Lettres ont tant de faux amis, qui les careſſent par vanité, mais qui les ſacrifieroient ſans honte & ſans remords à la moin-

moindre lueur d'ambition ou d'intérêt; qui peut-être, en feignant de les aimer, les haïssent, soit par le besoin, soit par la crainte qu'ils en ont? Mais la vérité nous oblige de le dire; & quel autre motif pourroit nous arracher cet aveu? Les difficultés qui nous rebutoient & nous éloignoient, ont disparu peu-à-peu, & sans aucun mouvement de notre part: il ne restoit plus d'obstacles à la continuation de l'Encyclopédie, que ceux qui auroient pu venir de nous seuls; & nous eussions été aussi coupables d'y en mettre aucun, que nous étions excusables de redouter ceux qui pouvoient venir d'ailleurs. Incapables de manquer à notre patrie, qui est le seul objet dont l'expérience & les réflexions ne nous ayent pas détachés, rassurés sur-tout par la confiance du Ministere public dans ceux qui sont chargés de veiller à ce Dictionnaire, nous ne serons plus occupés que de joindre nos foibles travaux aux talens de ceux qui veulent bien nous seconder, & dont le nombre augmente de jour en jour. Heureux, si par notre ardeur & nos soins nous pouvions engager tous les Gens de Lettres à contribuer à la perfection de cet Ouvrage, la Nation à le

pro-

protéger, & les autres à le laisser faire! Disons plutôt à faire mieux; ils ont été les maîtres de nous succéder, & le sont encore. Mais nous serions sur-tout très-flattés, si nos premiers essais pouvoient engager les Savans & les Ecrivains les plus célebres à reprendre notre travail où il en est aujourd'hui; nous effacerions avec joie notre nom du frontispice de l'Encyclopédie pour la rendre meilleure. Que les siecles futurs ignorent à ce prix, & ce que nous avons fait, & ce que nous avons souffert pour elle!

En attendant qu'elle jouisse de cet avantage, tout nous porte à redoubler nos efforts pour en assurer de plus en plus le succès. On s'est déjà apperçu par la supériorité du second volume sur le premier, des nouveaux secours que nous avions reçus pour ce second volume. Mais ces secours, tout considérables qu'ils étoient, ne sont presque rien en comparaison de ceux que nous avons eus pour celui-ci. Un grand nombre de Gens de Lettres, tous estimables par leurs talens & leurs lumieres, semblent, comme à l'envi, avoir contribué à l'enrichir. Nous croyons donc pouvoir assurer qu'il l'emporte beaucoup sur les précédens;

nous

nous eſpérons que les ſuivans l'emporteront encore ſur celui-ci ; & quelque pénible que ſoit notre travail, nous nous trouverions ſuffiſamment dédommagés, ſi nous pouvions faire dire aux Critiques à chaque volume qui paroîtra, *ab ipſo ducit opes animumque ferro.*

Après tout ce qui s'eſt paſſé au ſujet de cet Ouvrage, on ne doit point être étonné que ce volume paroiſſe beaucoup plus tard qu'il n'auroit dû. Outre les cauſes morales, des circonſtances qu'on peut appeller phyſiques en ont retardé la publication. Quelques parties conſidérables, dont le Public avoit paru moins ſatisfait que des autres, ont été entiérement ou preſque entiérement refaites : cette réforme a demandé beaucoup de tems, & a néceſſairement rendu l'impreſſion plus lente. Nous ne croyons pas devoir nous excuſer d'un délai auquel ce Dictionnaire ne fait que gagner : nous eſpérons, nous pouvons même aſſurer que les autres volumes ſuivront celui-ci beaucoup plus promptement qu'il n'a ſuivi les deux premiers ; nous ne prenons point là-deſſus d'autre engagement ; la ſeule choſe dont nous puiſſions répondre, c'eſt l'aſſiduité de notre travail &

l'em-

l'emploi ſévere de notre tems ; mais comme nous nous trouvons, pour ainſi dire, au commencement d'un nouvel ordre de choſes, nous ſommes très-réſolus de tout ſacrifier déſormais au bien de l'Encyclodie, juſqu'à la promptitude avec laquelle nous ſouhaiterions de ſervir le Public ; nous y ſommes d'autant plus diſpoſés, qu'il nous paroît que nos lecteurs ne nous impoſent plus aucune loi ſur ce point, & qu'ils aiment mieux avoir un peu plus tard chaque volume, & l'avoir meilleur.

Entrons préſentement dans quelque détail ſur ce troiſieme voulume, ou plutôt ſur ce Dictionnaire en général. On doit le conſidérer ſous deux points de vue, eu égard aux matieres qu'il traite, & aux perſonnes à qui il eſt principalement deſtiné. Comme ces deux points de vue ſont relatifs l'un à l'autre, nous croyons ne devoir point les ſéparer.

Les matieres que ce Dictionnaire doit renfermer, ſont de deux eſpeces ; ſavoir les connoiſſances que les hommes acquierent par la lecture & par la ſociété, & celles qu'ils ſe procurent à eux-mêmes par leurs propres réflexions ; c'eſt-à-dire en deux mots, la ſcience des faits & celle

celle des choſes. Quand on les conſidere ſans aucune attention au rapport mutuel qu'elles doivent avoir, la premiere de ces deux ſciences eſt fort inutile & fort étendue, la ſeconde fort néceſſaire & fort bornée, tant la Nature nous a traités peu favorablement. Il eſt vrai qu'elle nous a donné de quoi nous dédommager jusqu'à un certain point par l'analogie & la liaiſon que nous pouvons mettre entre la ſcience des faits & celle des choſes; c'eſt ſur-tout relativement à celle-ci que l'Encyclopédie doit enviſager celle-là. Réduit à la ſcience des choſes, ce Dictionnaire n'eût été preſque rien; réduit à celle des faits, il n'eût été dans ſa plus grande partie qu'un champ vuide & ſtérile: ſoutenant & éclairant l'une par l'autre, il pourra être utile ſans être immenſe.

Tel étoit le plan du Dictionnaire Anglois de Chambers, plan que toute l'Europe ſavante nous paroît avoir approuvé, & auquel il n'a manqué que l'exécution. En tâchant d'y ſuppléer, nous avons averti du ſoin que nous aurions de nous conformer au plan, parce qu'il nous paroiſſoit le meilleur qu'on pût ſuivre. C'eſt dans cette vue que l'on a cru devoir

exclure

exclure de cet Ouvrage une multitude de noms propres qui n'auroient fait que le grossir assez inutilement; que l'on a conservé & completé plusieurs articles d'Histoire & de Mythologie, qui ont paru nécessaires pour la connoissance des différentes sectes de Philosophes, des différentes Religions, de quelques Usages anciens & modernes; & qui d'ailleurs donnent souvent occasion à des réflexions philosophiques, pour lesquelles le Public semble avoir aujourd'hui plus de goût que jamais (*e*): aussi est-ce principalement par l'esprit philosophique que nous tâcherons de distinguer ce Dictionnaire. C'est par là sur-tout qu'il obtiendra les suffrages auxquels nous sommes le plus sensibles.

Ainsi quelques personnes ont été étonnées sans raison de trouver ici des articles pour les *Philosophes*, & non pour les *Peres* de l'Eglise; il y a une grande différence entre les uns & les autres. Les premiers ont été créateurs d'opinions, quelquefois bonnes, quelquefois mauvaises,

(*e*) *Voyez les Articles* AIGLE, ANANCHIS, AMENTHE'S, BAUCIS, CHAUDERONS DE DODONE, *& quelques autres.*

vaifes, mais dont notre plan nous oblige à parler: on n'a rappellé qu'en peu de mots & par occafion quelques circonftances de leur vie; on a fait l'Hiftoire de leurs penfées plus que de leurs perfonnes. Les Peres de l'Eglife au contraire, chargés du dépôt précieux & inviolable de la Foi & de la Tradition, n'ont pu ni dû rien apprendre de nouveau aux hommes fur les matieres importantes dont ils fe font occupés. Ainfi la doctrine de St. Auguftin, qui n'eft autre que celle de l'Eglife, fe trouvera aux articles PREDESTINATION, GRACE, PELAGIANISME; mais comme Evêque d'Hippone, fils de Sainte Monique, & Saint lui-même, fa place eft au Martyrologe, & préférable à tous égards à celle qu'on auroit pu lui donner dans l'Encyclopédie.

On ne trouvera donc dans cet Ouvrage, comme un Journalifte l'a fubtilement obfervé, ni la *vie des Saints*, que Mr. Baillet a fuffifamment écrite, & qui n'eft point de notre objet; ni la *généalogie des grandes Maifons*, mais la généalogie des Sciences, plus précieufe pour qui fait penfer; ni les aventures peu intéreffantes des Littérateurs anciens & moder-

modernes, mais le fruit de leurs travaux & de leurs découvertes; ni la description détaillée de chaque Village, telle que certains Erudits prennent la peine de la faire aujourd'hui, mais une notice du commerce des Provinces & des Villes principales, & des détails curieux sur leur Histoire naturelle (*f*); ni les *Conquérans* qui ont désolé la Terre, mais les Génies immortels qui l'ont éclairée; ni enfin une foule de *Souverains* que l'Histoire auroit dû proscrire. Le nom même des Princes & des Grands n'a droit de se trouver dans l'Encyclopédie, que par le bien qu'ils ont fait aux Sciences; parce que l'Encyclopédie doit tout aux talens, rien aux titres; & qu'elle est l'histoire de l'esprit humain, & non de la vanité des hommes.

Mais pour prévenir les reproches qu'on pourroit nous faire d'avoir suivi le plan de Chambers sans nous en écarter, rapportons le jugement d'un Critique dont nous ne prétendons ni déprimer ni faire valoir le discernement & le suffrage; mais dont au moins la bonne volonté pour

(*f*) *Voyez les articles* ALSACE, ARCY, BESANÇON, &c.

pour nous n'eſt pas ſuſpecte. Il parloit ainſi de l'Ouvrage de Chambers au mois de Mai 1745. lorſque la traduction en fut propoſée par ſouſcription.

„ Voici deux des plus fortes entre-„ priſes de Littérature qu'on ait faites „ depuis long-temps. La premiere eſt „ de Mr. Chambers, Auteur de l'Ou-„ vrage que nous annonçons; & l'au-„ tre eſt de Mr. Mills, qui travaille en „ chef à nous en donner la traduction. „ L'un & l'autre eſt Anglois; mais Mr. „ Mills a pris des liaiſons avec la France „ qui nous le font regarder comme une „ *conquête faite ſur l'Angleterre*. Les „ Anglois ſont aujourd'hui ſur le pied de „ perdre beaucoup vis-à-vis de nous". (Nous ne changeons rien à la diction). „ Le fonds de l'Ouvrage eſt *véritable-„ ment* une Encyclopédie; c'eſt en mê-„ me tems un Dictionnaire & un Trai-„ té de tout ce que l'eſprit humain *peut „ deſirer* de ſavoir. Comme Diction-„ naire, il préſente tout ſous la forme „ alphabétique; comme Traité ſuivi & „ raiſonné concernant les Sciences, il „ montre les rapports que les divers ob-„ jets de nos connoiſſances peuvent a-„ voir les uns avec les autres. Comme

„ Dictionnaire, il est composé de par-
„ ties séparées & même disparates;
„ comme Traité méthodique, il rap-
„ proche les différens morceaux qui
„ composent le tout d'une Science. Com-
„ me Dictionnaire, il donne d'abord
„ des définitions élémentaires ; comme
„ Traité doctrinal, il entre dans le dé-
„ tail de ce qu'il y a de *plus profond &*
„ *de plus digne de l'attention des curieux.*
„ Or voici comment cela s'exécute. On
„ cherche, par exemple, *Atmosphere*,
„ & l'on trouve que c'est une substance
„ fluide élastique, que nous appellons
„ *air*, & qui entoure le globe terrestre
„ jusqu'à une hauteur considérable, qui
„ gravite vers le centre & la superficie
„ de ce même globe, *&c.* Comme il
„ est ici parlé d'air, de terre, de gra-
„ vitation, l'Auteur renvoie aux arti-
„ cles du Dictionnaire où sont expliqués
„ ces mots, & quantité d'autres qui ont
„ rapport à l'atmosphere, par exemple,
„ *Ether*, *Ciel*, *Barometre*, *Thermome-*
„ *tre*, *Réfraction*, *Vuide*, *Pompe*, *Pres-*
„ *sion*, *Syphon*, &c.

A en juger par le *Prospectus* que nous
„ annonçons, & qui cite quatre articles
„ pour servir de modele, savoir *Atmos-*

„ *phere*,

„ *phere*, *Fable*, *Sang*, *Teinture*, il n'eſt
„ rien de plus utile, de plus fécond,
„ de mieux analyſé, de mieux lié, en
„ un mot de *plus parfait & de plus beau*
„ *que ce Dictionnaire*; & tel eſt le préſent
„ que Mr. Mills fait à la France, ſa
„ patrie par adoption, en faiſant hon-
„ neur à l'Angleterre ſa vraie patrie".

Il eſt vrai que le même Auteur, après avoir donné tant de louanges au ſimple projet (qu'on peut lire) de la traduction *Françoiſe* de Chambers, entrepriſe par un *Anglois* aidé d'un *Allemand*, n'a pas annoncé de la même maniere au mois de Décembre 1750 la nouvelle Encyclopédie, entrepriſe & exécutée par une Société de Gens de Lettres, qui à-la-vérité ne ſont point *une conquête de la France ſur l'Angleterre*. Nous ne chercherons point ici les motifs d'une pareille conduite. Nous ſommes encore plus éloignés de réclamer en faveur de l'Encyclopédie Françoiſe les éloges qu'on vient de lire, & que nous regardons comme exceſſifs; nous croyons ſeulement que celle-ci méritoit un traitement plus favorable. Mais Chambers étoit mort & étranger.

L'article Atmosphere eſt un des quatre que le projet de la traduction de

Chambers offroit pour modele. Il a été conservé dans l'Encyclopédie Françoise avec deux additions de quelque conséquence Nous supplions nos lecteurs de le comparer avec une foule d'autres articles, & de juger. Nous voudrions engager jusqu'aux détracteurs les plus ardens de cet Ouvrage à essayer du moins le parallele des deux Encyclopédies. C'est une invitation qu'on nous permettra de leur faire en passant, & que nous croyons devoir à la vérité, à nos Collegues, à notre Nation, & à nous-mêmes.

Si nous avons quelque chose à nous reprocher, c'est peut-être d'avoir suivi trop exactement le plan de Chambers, sur-tout par rapport à l'Histoire, & de n'avoir pas toujours été assez courts sur cet article. Il y a beaucoup d'apparence que plus ce Dictionnaire se perfectionnera, plus il perdra du côté des simples faits, & plus il gagnera au contraire du côté des choses, ou du moins du côté des faits qui y menent.

Il pourra, par exemple, être fort riche en Physique générale & en Chymie, du moins quant à la partie qui regarde les observations & l'expérience; car pour ce qui concerne les causes, il ne

fau-

ſauroit être au contraire trop réſervé & trop ſage; & la deviſe de Montagne (*g*) à la tête de preſque tous les articles de ce genre, ſeroit ordinairement très-bien placée. On ne ſe refuſera pourtant pas aux conjectures, ſur-tout dans les articles dont l'objet eſt utile ou néceſſaire, comme la Médecine, où l'on eſt obligé de conjecturer, parce que la Nature force d'agir en ne permettant preſque pas de voir. La Métaphyſique des Sciences, car il n'en eſt point qui n'ait la ſienne, fondée ſur des principes ſimples & ſur des notions communes à tous les hommes, fera, nous l'eſpérons, un des principaux mérites de cet Ouvrage. Celle de la Grammaire ſur-tout, & celle de la Géométrie ſublime, ſeront expoſées avec une clarté qui ne laiſſera rien à deſirer, & que peut-être elles attendent encore. A l'égard de la Métaphyſique proprement dite, ſur laquelle on croit s'être trop étendu dans les premiers volumes, elle ſera réduite dans les ſuivans à ce qu'elle contient de vrai & d'utile, c'eſt-à-dire à très-peu de choſe. Enfin dans la partie des Arts, ſi étendue, ſi déli-

(*g*) QUE SAI-JE.

délicate, ſi importante, & ſi peu connue, l'Encyclopédie commencera ce que les générations ſuivantes finiront ou perfectionneront. Elle fera l'hiſtoire des richeſſes de notre ſiecle en ce genre; elle la fera à ce ſiecle qui l'ignore, & aux ſiecles à venir, qu'elle mettra ſur la voie pour aller plus loin. Les Arts, ces monumens précieux de l'induſtrie humaine, n'auront plus à craindre de ſe perdre dans l'oubli; les faits ne ſeront plus enſévelis dans les atteliers & dans les mains des Artiſtes; ils ſeront dévoilés au Philoſophe, & la réflexion pourra enfin éclairer & ſimplifier une pratique aveugle.

Tel eſt en peu de mots notre plan, que nous avons cru devoir remettre ſous les yeux des lecteurs; ainſi ce Dictionnaire, ſans que nous prétendions le préférer à aucun autre, en différera beaucoup par ſon objet. Pluſieurs Gens de Lettres déclament aujourd'hui contre la multiplication de ces ſortes d'Ouvrages, comme d'autres contre celle des Journaux; à les en croire, il en eſt de cette multiplication comme de celle des Académies; elle ſera auſſi funeſte au véritable progrès des Sciences, que la premie-

re

re institution en a été utile. Nous avons tâché dans le Discours précédent de justifier les Dictionnaires du reproche qu'on leur fait d'anéantir parmi nous le goût de l'étude. Néanmoins, quand ils mériteroient ces reproches, l'Encyclopédie nous sembleroit en être à couvert. Parmi plusieurs morceaux destinés à instruire la multitude, elle renfermera un très-grand nombre d'articles qui demanderont une lecture assidue, sérieuse & approfondie. Elle sera donc tout à la fois utile aux ignorans & à ceux qui ne le sont pas.

Quelques Savans, il est vrai, semblables à ces Prêtres d'Egypte qui cachoient au reste de la Nation leurs futiles mysteres, voudroient que les Livres fussent uniquement à leur usage, & qu'on dérobât au peuple la plus foible lumiere, même dans les matieres les plus indifférentes; lumiere qu'on ne doit pourtant guere lui envier, parce qu'il en a grand besoin, & qu'il n'est pas à craindre qu'elle devienne jamais bien vive. Nous croyons devoir penser autrement comme citoyens, & peut-être même comme gens de lettres.

Qu'on interroge en effet presque tous

nos Ecrivains, ils conviendront, s'ils sont de bonne foi, des lumieres que leur ont fournies les Dictionnaires, les Journaux, les extraits, les commentaires, les compilations même de toute espece. La plupart auroient beaucoup moins acquis, si on les avoit réduits aux Livres absolument nécessaires. En matiere de Sciences exactes, quelques Ouvrages lus & médités profondément suffisent; en matiere d'érudition, les originaux anciens, dont le nombre n'est pas infini à beaucoup près, & dont la lecture faite avec réflexion, dispense de celle de tous les modernes; car ceux-ci ne peuvent être, quand ils sont fideles, que l'écho de leurs prédécesseurs. Nous ne parlons point des Belles-Lettres pour lesquelles il ne faut que du génie & quelques grands modeles, c'est-à-dire bien peu de lecture. La multiplication des Livres est donc pour le grand nombre de nos Littérateurs un supplément à la sagacité, & même au travail; & nul d'entr'eux ne doit envier aux autres un avantage dont il a tiré souvent de si grands secours.

Ainsi nous n'avons pas jugé à propos, comme quelques personnes l'auroient vou-

voulu, de borner les articles de ce Dictionnaire à de ſimples tables, & à des notices des différens Ouvrages où les matieres ſont le mieux traitées. L'avantage d'un tel travail eût été grand ſans doute, mais pour trop peu de perſonnes.

Un autre inconvénient que nous avons dû éviter encore, c'eſt d'être trop étendus ſur chacune des différentes Sciences qui doivent entrer dans ce Dictionnaire, ou de l'être trop ſur quelques-unes aux dépens des autres. Le volume, ſi on peut ainſi parler, que chaque Science occupe ici, doit être proportionné tout à la fois, & à l'étendue de cette Science, & à celle du plan que nous nous propoſons. L'Encyclopédie ſatisfera ſuffiſamment à chacun de ces deux points, ſi on y trouve les principes fondamentaux bien développés, les détails eſſentiels bien expoſés & bien rapprochés des principes, des vues neuves quelquefois ſoit ſur les principes, ſoit ſur les détails, & l'indication des ſources auxquelles on doit recourir pour s'inſtruire plus à fond. Nous n'ignorons pas cependant que ſur cet article il nous ſera toujours impoſſible de ſatisfaire pleinement les divers ordres de lecteurs. Le

Littérateur trouvera dans l'Encyclopédie trop peu d'Erudition, le Courtisan trop de Morale, le Théologien trop de Mathématique, le Mathématicien trop de Théologie, l'un & l'autre trop de Jurisprudence & de Médecine. Mais nous devons faire observer que ce Dictionnaire est une espece d'Ouvrage cosmopolite, qui se feroit tort à lui-même par quelque préférence & prédilection marquée; nous croyons qu'il doit suffire à chacun de trouver dans l'Encyclopédie la Science dont il s'occupe, discutée & approfondie sans préjudice des autres, dont il sera peut-être bien aise de se procurer une connoissance plus ou moins étendue. A l'égard de ceux que ce plan ne satisfera pas, nous les renverrons pour derniere réponse à l'apologue si sage de Malherbe à Racan (*h*).

L'Empire des Sciences & des Arts est un palais irrégulier, imparfait, & en quelque maniere monstrueux, où certains morceaux se font admirer par leur magnificence, leur solidité & leur hardiesse; où d'autres ressemblent encore à des

(*h*) Voyez les Fables de la Fontaine, *Liv. III. Fable I.*

des masses informes ; où d'autres enfin, que l'art n'a pas même ébauchés, attendent le génie ou le hasard. Les principales parties de cet édifice sont élevées par un petit nombre de grands hommes, tandis que les autres apportent quelques matériaux, ou se bornent à la simple description. Nous tâcherons de réunir ces deux derniers objets ; de tracer le plan du temple, & de remplir en même tems quelques vuides. Nous en laisserons beaucoup d'autres à remplir ; nos descendans s'en chargeront, & placeront le comble, s'ils l'osent ou s'il le peuvent.

L'Encyclopédie doit donc par sa nature contenir un grand nombre de choses qui ne sont pas nouvelles. Malheur à un Ouvrage aussi vaste, si on en vouloit faire dans sa totalité un Ouvrage d'invention ! Quand on écrit sur un sujet particulier & borné, on doit, autant qu'il est possible, ne donner que des choses neuves, parce qu'on écrit principalement pour ceux à qui la matiere est connue, & à qui l'on doit apprendre autre chose que ce qu'ils savent ; c'est aussi la maxime que plusieurs des Auteurs de l'Encyclopédie se flattent d'avoir pratiquée

quée dans leurs Ouvrages particuliers; mais il ne sauroit en être de même dans un Dictionnaire. On auroit tort d'objecter, comme on l'a fait, que c'est-là redonner les mêmes Livres au public: & que font tous les Journalistes, dont néanmoins le travail en lui-même est utile, que de donner au public ce qu'il a déjà, que de lui redonner même plusieurs fois ce qu'on n'auroit pas dû lui donner une seule (*i*)? Ce n'est point un reproche que nous leur faisons; nous serons nous-mêmes dans ce cas, notre Ouvrage étant destiné à exposer non seulement le progrès réel des connoissances humaines, mais quelquefois aussi ce qui a retardé ce progrès. Tout est utile dans la Littérature, jusqu'au rôle d'historien des pensées d'autrui. Il a seulement plus ou moins d'autorité, à proportion de la justice avec laquelle on l'exerce, des talens de l'historien, de sa sagacité, de ses vues, & des preuves qu'il

(*i*) La comparaison des Journalistes avec quelques Auteurs de l'Encyclopédie, roule ici sur ce seul point, que les uns & les autres redonnent au Public ce qu'il avoit déjà. Il ne s'agit point encore du reproche de plagiat qu'on a fait aux seconds, & dont on parlera plus bas.

qu'il a données, qu'il pouvoit être autre chose.

Il résulte de ces réflexions, que l'Encyclopédie doit souvent contenir, soit par extrait, soit même quelquefois en entier, plusieurs morceaux des meilleurs Ouvrages en chaque genre: il importe seulement au public que le choix en soit fait avec lumiere & avec œconomie. Mais il importe de plus aux Auteurs de citer exactement les originaux, tant pour mettre le lecteur en état de les consulter, que pour rendre à chacun ce qui lui appartient. C'est ainsi qu'en ont usé plusieurs de nos collégues. Nous souhaiterions que tous s'y fussent conformés; mais du reste, quand un article est bien fait, on en jouit également de quelque main qu'il vienne; & l'inconvénient du défaut de citation, toujours grand par rapport à l'Auteur, l'est beaucoup moins par rapport à ce Dictionnaire.

Feu Mr. Rollin, ce citoyen respectable, à qui l'Université de Paris doit en partie la supériorité que les études y conservent encore sur celles qu'on fait ailleurs, & dont les Ouvrages composés pour l'instruction de la Jeunesse, en ont fait oublier tant d'autres, se permettoit

d'insérer en entier dans ses Ecrits les plus beaux morceaux des Auteurs anciens & modernes. Il se contentoit d'avertir en général dans ses Préfaces, de cette espece de larcin, qui par l'aveu même cessoit d'en être un, & dont le public lui savoit gré, parce que son travail étoit utile. Les Auteurs de l'Encyclopédie oseroient-ils avancer que le cas où ils se trouvent est encore plus favorable? Elle n'est & ne doit être absolument dans sa plus grande partie qu'un Ouvrage *recueilli des meilleurs Auteurs* (*k*). Et plût à Dieu qu'elle fût en effet un recueil de tout ce que les autres Livres renferment d'excellent, & qu'il n'y manquât que des guillemets!

Nous irons même plus loin que nos censeurs sur la nature des emprunts qu'on a faits. Bien loin de blâmer ces emprunts en eux-mêmes, ou du moins ce qu'ils ont produit, ils en ont fait les plus grands éloges; pour nous, nous croyons devoir être plus difficiles ou plus sinceres. L'Auteur de l'article *Ame* avoue, par exemple, qu'il eût dû se rendre plus sévere

(*k*) C'est le titre même sous lequel on l'a annoncée dans le frontispice du *Prospectus*.

févere fur les endroits de cet article qu'il a tiré d'un Ouvrage d'ailleurs utile (*l*). De très-bons juges ont trouvé ces endroits fort inférieurs à ceux qui appartiennent en propre à l'Auteur. Il n'étoit pas néceffaire, fur-tout dans un article de Dictionnaire où l'on doit tâcher d'être court, d'accumuler un fi grand nombre de preuves, pour démontrer une vérité auffi claire que celle de la fpiritualité de l'Ame; comme elle eft du nombre de celles qu'on nomme fondamentales & primitives, elle doit être fufceptible de preuves très-fimples, & fenfibles aux efprits même les plus communs. Tant d'argumens inutiles, déplacés, & dont quelques-uns même font obfcurs, quoique concluans pour qui fait les faifir, ne ferviroient qu'à rendre l'évidence douteufe, fi elle pouvoit jamais l'être. Un feul raifonnement, tiré de la nature bien connue des deux fubftances, eût été fuffifant.

De même l'article *Amitié*, dont la fin eft tirée d'un Ecrivain moderne très-eftimable par plufieurs Ouvrages (*m*), fait voir

(*l*) Differtations fur l'exiftence de Dieu, *par Mr. Jaquelot*. A la Haye 1697.

(*m*) Le P. Buffier Jéfuite, dont les Ouvrages ont fou-

voir que cet Ecrivain n'étoit pas auſſi bon Logicien ſur cette matiere que ſur d'autres. Il ne pouvoit donner trop de liberté & d'étendue à cette égalité ſi douce & ſi néceſſaire ſans laquelle l'amitié n'exiſte point, & par laquelle elle rapproche & confond les états les plus éloignés. On ne devoit point ſur-tout rapporter d'après cet Auteur la réponſe d'un *grand Prince* à un homme de ſa maiſon (*n*), ſans faire voir en même tems combien cette réponſe étoit injurieuſe & déplacée, combien le *grand* Prince dont il s'agit étoit loin d'être en cette occaſion ni *grand*, ni *Prince*; en un mot ſans qualifier plus ou moins ſévérement cette réponſe, ſelon le ménagement qu'on doit au Prince qui l'a faite, & qui nous eſt inconnu, mais avec le reſpect encore plus grand qu'on doit au vrai, à la décence & à l'humanité.

Bien loin de ſe plaindre de ceux qui ont

fourni d'ailleurs quelques excellens articles pour l'Encyclopédie.

(*n*) Cet homme montroit au *grand Prince* la ſtatue équeſtre d'un Héros, leur ayeul commun. Le Prince lui fit cette réponſe groſſiere: *Celui qui eſt deſſous* (le cheval) *eſt votre ayeul; celui qui eſt deſſus eſt le mien.* Le P. Buffier a loué cette réponſe, & dans l'article Amitié on a eu tort de la louer après lui.

ont relevé dans l'Encyclopédie le défaut de citations, c'eſt un reproche dont on doit leur ſavoir gré, parce qu'il engagera ceux qui ſont tombés dans cette faute à ſe montrer plus exacts à l'avenir; mais nous croyons que l'examen rigoureux des morceaux empruntés, ſans aucune acception de nom ni de perſonnes, eût encore été plus utile. Il ſeroit ſingulier que tel article, blâmé d'abord lorſqu'on le croyoit d'une main indifférente ou peu amie (o), eût enſuite été loué (comme il le méritoit) lorſqu'on en a connu le véritable Auteur. Nous n'en dirons pas ici davantage, nous ſouhaitons ſeulement que perſonne n'ait là-deſſus de reproche à ſe faire, & que la diverſité des intérêts, des tems & des ſoins, n'en ait point entraîné dans le langage.

Parmi les différens Ouvrages qu'on a accuſé l'Encyclopédie d'avoir mis à contribution, on a ſur-tout nommé les autres

(o) L'article AGIR contient une Philoſophie très-lumineuſe & très-ſaine. Dans un Libelle publié contre l'Encyclopédie en Décembre 1751. on met la Métaphyſique de cet article au deſſous de celle de Jean Scot; & dans le Journal de Trévoux de Janvier 1752. on loue beaucoup cette même Métaphyſique. C'eſt ainſi que les Critiques s'accordent. Mais le premier ignoroit que l'article AGIR eſt tiré du P. Buffier ſon confrere, & l'autre le ſavoit.

autres Dictionnaires. Nous convenons que l'on auroit dû en faire un plus sobre usage, parce que ces Dictionnaires ne sont pas les sources primitives, & que l'Encyclopédie doit puiser sur-tout dans celles-ci. Cependant qu'on nous permette sur cela quelques réflexions. En premier lieu, il est facile de prouver que la plupart d'entre nous n'ont eu nullement recours à ces sortes d'Ouvrages. En second lieu, la ressemblance qui se trouve quelquefois entre un article de l'Encyclopédie & un article de quelque Dictionnaire, est forcée par la nature du sujet, sur-tout lorsque l'article est court, & ne consiste qu'en une définition ou en un fait historique peu considérable: cela est si vrai, que sur un grand nombre d'articles la plupart des Dictionnaires se ressemblent, parce qu'ils ne sauroient faire autrement. Le Dictionnaire de Trévoux en particulier doit moins reprocher qu'aucun autre les *emprunts* à l'Encyclopédie; car ce Dictionnaire n'étoit dans son origine, & n'est encore en grande partie, qu'une copie du Furetiere de Basnage, ainsi que ce dernier l'a fait voir & s'en est plaint (*p*) dans son *Histoi-*

(*p*) Voyez *l'Histoire des Ouvrages des Savans*, Juillet

Histoire des Ouvrages des Savans. D'ailleurs la traduction de Chambers a fourni quelques-uns des matériaux de l'Encyclopédie. Or Chambers avoit eu recours non seulement aux Dictionnaires François, mais encore à d'autres Ouvrages où les Dictionnaires François ont aussi puisé eux-mêmes ; il nous seroit aisé d'en rapporter des exemples. Dans ce cas, ce ne sera point aux autres Dictionnaires qne l'Encyclopédie ressemblera directement, ce sera aux sources qui lui seront communes avec ces autres Dictionnaires. C'est encore par cette raison que plusieurs articles du Dictionnaire de Médecine se trouvent dans les deux premiers

let 1704. Il est bon d'ajouter que la plûpart des articles du Dictionnaire de Trévoux qu'on a prétendu être imités ou copiés dans l'Encyclopédie, sont eux-mêmes copiés ou imités de Basnage. De ce nombre sont entr'autres *Armoiries*, *Abîme*, (Blason) *Avocat*, (en partie) *Amiral* &c. qu'on a particuliérement relevés.

Lynx envers nos pareils, & Taupes envers nous.

Nous ne parlons point d'un grand nombre de fautes du Dictionnaire de Trévoux, qui ont été corrigées dans l'Encyclopédie, & dont quelques-unes même ont été expressément remarquées. C'est ce qu'on peut voir principalement dans les articles de *Manege* & de *Maréchalerie* des V. VI. & VII. Volumes ; l'Auteur de ces articles est *Mr. Bourgelat*, dont le savoir & les talens sont connus de toute l'Europe.

miers volumes de l'Encyclopédie; parce que d'un côté, ces articles sont tirés en entier de nos Ouvrages François sur la Médecine, & que de plus une description de plante, la recette d'un remede, en supposant qu'elles soient bien faites, n'ont pas deux manieres de l'être. Il en est de même d'un très grand nombre d'articles, tels que l'évaluation des monnoies, l'explication des différentes pieces & des différentes manœuvres d'un navire, & d'autres semblables.

Peut-on imaginer que dans un Dictionnaire, où l'on enterre, pour ainsi dire, son propre bien, on ait dessein de s'approprier celui d'autrui? Chambers, ce Chambers tant & trop loué, a pris par-tout sans discernement & sans mesure, & n'a cité personne. On a cité souvent dans l'Encyclopédie Françoise les sources primitives; on a tâché de suppléer aux citations moins nécessaires par des avis généraux & suffisans. Mais on tâchera dans la suite de rendre encore & les emprunts moins fréquens & les citations plus exactes. Enfin, & cet aveu répond à tout, les Auteurs de l'Encyclopédie consentent à ne s'approprier dans ce Dictionnaire que ce qu'on auroit hon-

te

te de leur ôter ; & ils oſent ſe flatter que leur part ſera encore aſſez bonne.

En effet, ſi l'Encyclopédie n'a pas l'avantage de réunir ſans exception toutes les richeſſes réelles des autres Ouvrages, elle en renferme au moins pluſieurs qui lui ſont propres. Combien d'articles de Théologie, de Belles-Lettres, de Poétique, d'Hiſtoire Naturelle, de Grammaire, de Muſique, de Chymie, de Mathématique élémentaire & tranſcendante, de Phyſique, d'Aſtronomie, de Tactique, d'Horlogerie, d'Optique, de Jardinage, de Chirurgie, & de diverſes autres Sciences, qui certainement ne ſe trouvent dans aucun Dictionnaire, & dont pluſieurs même, en plus grand nombre qu'on ne penſe, n'ont pu être fournis par aucun Livre ? Combien ſurtout d'articles immenſes dans la deſcription des Arts, pour leſquels on n'a eu d'autres ſecours que les lumieres des Amateurs & des Artiſtes, & la fréquentation des atteliers ? Dans quel Ouvrage trouvera-t-on l'explication détaillée de huit cens Planches & de plus de douze mille Figures ſur les Sciences & ſur les Arts ? Combien d'articles enfin qu'il ſuffiroit de rapprocher des autres Dictionnaires,

naires, pour voir avec quel soin on a traité dans celui-ci les mêmes objets; & pour s'assurer que dans les articles même qui se ressemblent par quelque endroit, l'avantage est presque toujours du côté de l'Encyclopédie, soit par plus d'exactitude & de précision, soit par des vues & des réflexions, que les autres Dictionnaires ne prétendent pas apparemment revendiquer? Dans l'article *Anatomie*, par exemple, qui est un de ceux que les connoisseurs ont paru approuver dans notre premier volume, la chronologie des Anatomistes a été faite sur un Mémoire de l'illustre Mr. Falconet, qui veut bien prendre quelque intérêt à notre Ouvrage. Cette chronologie est plus complette, plus sûre & plus instructive que celle de Mr. James. Nous invitons nos lecteurs à comparer l'article dont nous parlons avec l'article *Anatomie* du Dictionnaire de Médecine, qui passe pour un des meilleurs; mais nous les prions de faire eux-mêmes le parallele, sans égard à tout ce qu'on pourroit dire de vague sur ce sujet. Nous ne citerons plus de tous les endroits attaqués que l'article *Aristotélisme*. Si l'Auteur a cru pouvoir y semer quelques morceaux de l'Ou-

l'Ouvrage de Mr. Deſlandes, ces morceaux en font à peine la dixieme partie. Le reſte eſt un extrait ſubſtantiel & raiſonné de l'Hiſtoire de la Philoſophie de Brucker, Ouvrage moderne, très-eſtimé des Etrangers, aſſez peu connu en France, & dont on a fait beaucoup d'uſage pour la partie philoſophique de l'Encyclopédie. Cet extrait eſt ſur-tout recommandable par des réflexions importantes qui paroiſſent avoir été fort goûtées; entr'autres par l'obſervation judicieuſe contre des abus auſſi invétérés que ridicules, qui ſemblent interdire pour jamais à pluſieurs bons eſprits, & retarder du moins dans pluſieurs corps la connoiſſance de la vraie Philoſophie (q).

En un mot, les morceaux que l'Encyclopédie a empruntés ou empruntera dans la ſuite des autres Ouvrages, ſont-ils bons? Ce que l'Encyclopédie ajoute ſouvent de ſon propre fonds à ces morceaux, eſt-il digne de l'attention des Gens de Lettres? L'Encyclopédie renferme-t-elle un grand nombre d'autres articles entiérement nouveaux, philoſophiques & intéreſſans? Voilà le point d'où

(q) *Voyez le premier Volume, p. 664. col. 1.*

d'où il faut partir pour apprécier un Ouvrage de l'espece de celui-ci: voilà sur quoi doit prononcer le *Public qui lit*, qui pense.

Nous supplions donc nos lecteurs de vouloir bien sur cet Ouvrage ne s'en rapporter qu'à eux; de ne pas même, si nous osons le dire, se fier toujours aux éloges les moins suspects d'avoir été mendiés. Un Critique, par exemple, a cité deux fois comme excellent l'article *Accord;* ce qui suppose qu'il a lu cet article avec soin, & qu'il entend la matiere. Cependant cet article, très-bien fait d'ailleurs, avoit besoin, pour être réellement excellent, d'une énumération plus exacte des accords fondamentaux. Il manque dans celle qu'on en a donnée, l'accord de septieme ou *dominante simple*, fort différent & par lui-même & par ses renversemens, de l'accord de septieme ou dominant, autrement appellé *accord de dominante tonique*. Ce sont-là les premiers élémens de l'harmonie; & il n'y a point d'éleve en Musique que cette omission ne frappe au premier coup d'œil. Aussi ne doit-elle point être imputée à Mr. Rousseau, Auteur de ce bel article; il ne faut que le lire, & être au fait

fait de ce qu'on y traite, pour reconnoître que c'eſt une erreur de Copiſte; il nous a priés d'en avertir; on la trouvera corrigée dans l'errata du ſecond volume, & la table même des accords un peu plus ſimplifiée, & auſſi générale que dans l'article dont il s'agit. Nous pourrions donner, ſans ſortir de l'Encyclopédie même, quelques autres exemples de la maniere dont on loue, & par conſéquent dont on critique aujourd'hui (*r*). Mais le peu que nous venons de dire eſt ſuffiſant pour engager les lecteurs éclairés à ſe tenir ſur leurs gardes, à ſe défier & de la louange & du blâme, & du ſilence même; car le ſilence a auſſi ſa malignité & ſon injuſtice.

Et pourquoi ne l'auroit-il pas? les éloges ont bien la leur. Un Ecrivain attaque un Ouvrage avant de le connoître: l'Ouvrage paroît, & le public ſemble le goûter; le Cenſeur prématuré ne voudra, ni contredire trop ouvertement le public, ni ſe contredire lui-même par une rétractation trop marquée: que fera-t-il donc pour ne pas violer cette impartialité dont on aſſure toujours qu'on fait profeſſion? En

(*r*) *Voyez* l'article ANATOMIE, *p.* 415. *col.* 2.

En cenſurant bien ou mal-à-propos pluſieurs endroits de l'Ouvrage, il ſe contentera d'en louer un petit nombre d'autres plus ou moins foiblement, & avec toutes les nuances de la prédilection & de la réſerve; en un mot, s'il eſt permis de parler ainſi, comme un pécheur qui a l'attrition; mais l'attrition, comme l'on ſait, ne juſtifie pas le pécheur par elle-même.

Au reſte, quelque jugement que l'on porte de cet Ouvrage, nous avons déjà fait pluſieurs fois une obſervation qui nous importe trop pour ne la pas répéter ici. Notre fonction d'Editeurs conſiſte uniquement à *mettre en ordre & à publier* les articles que nous ont fournis nos Collegues; à ſuppléer ceux qui n'ont point été faits, parce qu'ils étoient communs à des Sciences différentes; à refondre quelquefois en un ſeul les articles qui ont été faits ſur le même ſujet par différentes perſonnes, déſignées toutes en ce cas à la fin de l'article. Voilà à quoi ſe borne notre travail. Bien éloignés de nous parer de cette ſcience univerſelle, qui ſeroit pour nous le plus ſûr moyen de ne rien ſavoir, nous ne nous ſommes engagés ni à corriger les fautes qui peuvent ſe gliſſer dans les morceaux

qui

qui nous ont été fournis, ni à recourir aux Livres que nos Collegues ont pu consulter. Chaque Auteur est ici garant de son ouvrage, c'est pour cela que l'on a désigné celui de chacun par des marques distinctives. En un mot personne ne répond de nos articles que nous, & nous ne répondons que de nos articles: l'Encyclopédie est à cet égard dans le même cas que les Recueils de toutes nos Académies. Il n'est point d'ailleurs de Lecteur équitable qui ne doive ici se mettre à notre place, & juger avec impartialité des difficultés de toute espece que l'on a dû éprouver pour faire concourir tant de personnes à un même objet. On n'a jamais dû s'attendre, & il est impossible par une infinité de raisons, que tout soit de la même force dans l'Encyclopédie. Mais la route est du moins ouverte, & c'est peut-être avoir fait quelque chose; d'autres plus heureux arracheront en paix les épines qui restent encore dans cette terre que la destinée sévere ou propice nous a donnée à défricher. Les enfans, dit le Chancelier Bacon, sont foibles & imparfaits au moment de leur naissance, & les grands Ouvrages sont les enfans du Tems.

Auſſi nous avons déclaré bien ſincérement, que nous regardions ce Dictionnaire comme très-éloigné de la perfection à laquelle il atteindra peut-être un jour. Nous ignorons dans quelles vues on nous a fait tenir un langage tout oppoſé. On a paru auſſi trouver fort étrange qu'une ſociété conſidérable de Gens de Lettres & d'Artiſtes pût même commencer un pareil Ouvrage. Ce reproche eſt d'autant plus ſingulier, qu'il a été fait par un Ecrivain qui entreprend de juger ſeul ou preſque ſeul de tout ce qui paroît en matiere d'Arts & de Sciences; qui du moins par un rapport fidele & un examen profond, doit mettre le public en état de juger, & qui par conſéquent doit être parfaitement inſtruit d'une infinité de matieres. Pourquoi la nature n'auroit-elle pas répandu ſur pluſieurs ce qu'elle a pu réunir dans un ſeul?

Nous avons témoigné au nom de nos Collegues & au nôtre, & nous témoignons encore notre reconnoiſſance à tous ceux qui voudront bien nous faire appercevoir nos fautes. Nous eſpérons ſeulement que pour avoir remarqué des erreurs dans cet Ouvrage immenſe, on ne prétendra point l'avoir jugé. De plus,

la

la reconnoiſſance dont nous parlons, doit s'étendre, comme il eſt juſte, ſur ceux qui nous adreſſeront directement & immédiatement leurs remarques. Un tel procédé ne peut avoir pour objet que le Bien public & celui de l'Ouvrage : & ces ſortes d'obſervations en effet ſont d'ordinaire les plus importantes. Des perſonnes bien intentionnées ſe ſont, par exemple, plaintes avec raiſon que l'Auteur de l'article AMOUR, tant cenſuré par d'autres, eût oublié de conſacrer un article particulier à l'AMOUR DE DIEU : cette omiſſion réellement conſidérable, ſera réparée comme elle doit l'être à l'article CHARITE', ainſi que celle de l'article AFFINITE' *en Chymie*, qui ſera ſuppléée à l'article RAPPORT, où eſt ſa véritable place.

D'autres omiſſions, moins importantes & moins réelles, nous ont été reprochées de vive voix. Nous y avons aiſément répondu, en montrant dans l'Ouvrage même les endroits dont il s'agiſſoit à leur ordre alphabétique. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt que quelques-uns de ceux qui nous ont fait l'objection, nous avoient aſſuré qu'ils avoient cherché ces articles. Pouvons-nous donc

trop insister sur la priere que nous faisons à nos Lecteurs, de ne s'en rapporter qu'à leur propre examen, & à un examen sérieux?

Néanmoins il n'est guere possible de se flatter qu'on n'ait absolument omis aucun article dans ce Dictionnaire; mais on n'en pourra bien juger qu'après la publication de tout l'Ouvrage. Nous croyons du moins n'avoir oublié aucun des articles essentiels, tels qu'ART, ABERRATION, DYNAMIQUE, & plusieurs autres qui ne se trouvent point dans l'Encyclopédie Angloise; c'est principalement de ces articles que nous avons voulu parler, quand nous avons dit, qu'un article omis dans une Encyclopédie, rompt l'enchaînement & nuit à la forme & au fond: l'oubli de quelques articles moins importans rompt seulement quelques fils de la chaîne, mais sans la couper tout-à-fait.

On a trouvé dans cet Ouvrage quelques détails qui n'ont pas paru nobles. Ces détails qui réunis ensemble composeroient à peine une feuille des deux premiers volumes, sembleront peut-être fort déplacés à tel Littérateur pour qui une longue Dissertation sur la cuisine &

sur

ſur la coëffure des Anciens, ou ſur la poſition d'une Bourgade ruinée, ou ſur le nom de baptême de quelque Ecrivain obſcur du dixieme ſiecle, ſeroit fort intéreſſante & fort précieuſe. Quoi qu'il en ſoit, on doit ſe reſſouvenir que c'eſt ici non ſeulement un Dictionnaire des Sciences & des Beaux-Arts, mais encore un Dictionnaire œconomique, un Dictionnaire des métiers; on n'a dû en exclure aucun, par la même raiſon qu'on a donné rang parmi les Sciences à la Philoſophie Scholaſtique, au Blaſon, & à la Rhétorique qu'on enſeigne encore dans certains Colleges. Cependant on ſera fort attentif ſur ce point à écouter la voix du public; & s'il le juge à propos, on abrégera ou l'on ſupprimera déſormais ces détails.

Pluſieurs perſonnes ont penſé que les articles de Géographie étoient de trop dans ce Livre: on a cru devoir les y faire entrer, parce qu'il ſe trouve à chaque inſtant dans l'Encyclopédie, des noms de lieux relatifs, ſoit au Commerce, ſoit à d'autres objets, & qu'on eſt bienaiſe de ne pas aller chercher ailleurs. De plus, ces articles, extraits pour la plupart fort en abrégé du Dictionnaire *in-*

douze de Laurent Echard, ne feroient pas vraiſemblablement la dixieme partie de l'*in-douze*, & peut-être pas la deux centieme de l'Encyclopédie. Notre guide pour la Géographie dans les volumes ſuivans, & dans celui-ci, eſt le Dictionnaire Géographique Allemand de Hubner; Ouvrage fort complet, & plus exact que nos Dictionnaires François.

Après l'avis que nous avons donné, que chacun de ceux qui ont travaillé à cette Encyclopédie, ſoit Auteurs, ſoit Editeurs, eſt garant de ſon ouvrage, & de ſon ouvrage ſeul; nous ajouterons que ceux d'entre nos Collegues qui jugeront à propos de répondre aux critiques que l'on pourra faire de leurs articles, ſeront les maîtres de publier leurs réponſes au commencement de chaque volume. A l'égard des critiques qui nous regarderont perſonnellement l'un ou l'autre, ou qui tomberont ſur l'Encyclopédie en général, nous en diſtinguerons de trois eſpeces.

Dans la premiere claſſe ſont les critiques purement littéraires. Nous en profiterons ſi elles ſont bonnes, & nous les laiſſerons dans l'oubli ſi elles ſont mauvaiſes. Preſque toutes celles qu'on nous

a faites jusqu'ici, ont été par malheur de cette derniere espece, sur-tout quand elles ont eu pour objet des matieres de Raisonnement ou de Belles-Lettres, dans lesquelles nous n'avions fait que suivre & qu'exposer le sentiment unanime des vrais Philosophes & des véritables Gens de goût. Mais il est des préjugés que la Philosophie & le Goût ne sauroient guérir, & nous ne devons pas nous flatter de parvenir à ce que ni l'un ni l'autre ne peuvent faire.

Nous croyons au reste que la démocratie de la République des Lettres doit s'étendre à tout, jusqu'à permettre & à souffrir les plus mauvaises critiques quand elles n'ont rien de personnel. Il suffit que cette liberté puisse en produire de bonnes. Celles-ci seront aussi utiles aux Ouvrages, que les mauvaises sont nuisibles à ceux qui les font. Les Ecrivains profonds & éclairés, qui par des critiques judicieuses ont rendu ou rendent encore un véritable service aux Lettres, doivent faire supporter patiemment ces censeurs subalternes, dont nous ne prétendons désigner aucun, mais dont le nombre se multiplie chaque jour en Europe ; qui, sans que personne l'exige,

rendent compte de leurs lectures, ou plutôt de ce qu'ils n'ont pas lu; qui semblables aux grands Seigneurs, qu'a si bien peints Moliere, savent tout sans avoir rien appris, & raisonnent presque aussi bien de ce qu'ils ignorent que de ce qu'ils croient connoître; qui s'érigeant sans droit & sans titre un tribunal où tout le monde est appellé sans que personne y comparoisse, prononcent d'un ton de maître & d'un stile qui n'en est pas, des arrêts que la voix publique n'a point dictés; qui dévorés enfin par cette jalousie basse, l'opprobre des grands talens & la compagnie ordinaire des médiocres, avilissent leur état & leur plume à décrier des travaux utiles.

Mais qu'une critique soit bien ou mal fondée, le parti le plus sage que les Auteurs intéressés ayent à prendre, c'est de ne pas citer leurs adversaires devant le public. La meilleure maniere de répondre aux critiques littéraires qu'on pourra faire de l'Encyclopédie en général, seroit de prouver qu'on auroit pu encore y en ajouter d'autres. Personne peut-être ne seroit plus en état que nous de faire l'examen de cet Ouvrage, & de montrer que la malignité auroit pu être beau-

coup

coup plus heureuſe. Qu'on ne s'imagine pas qu'il y ait aucune vanité dans cette déclaration. Si jamais critique fut facile, c'eſt celle d'un Ouvrage auſſi conſidérable & auſſi varié ; & nous connoiſſons aſſez intimement l'Encyclopédie pour ne pas ignorer ce qui lui manque : peut-être le prouverons-nous un jour, ſi nous parvenons à la finir ; ce ſera pour lors le tems & le lieu d'expoſer ce qui reſte à faire, ſoit pour la perfectionner, ſoit pour empêcher qu'elle ne ſoit détériorée par d'autres. Mais en attendant que nous puiſſions entrer dans ce détail, nous laiſſerons la critique dire tout le bien & tout le mal qu'elle voudra de nous ; ou s'il nous arrive quelquefois de la relever, ce ſera rarement, en peu de mots, dans le corps même de l'Ouvrage, & pour entrer dans des diſcuſſions vraiment néceſſaires, ou pour déſavouer les éloges qu'on nous aura donnés mal à propos.

Nous placerons dans la ſeconde claſſe les imputations odieuſes contre nos ſentimens & notre perſonne ; ſur leſquelles c'eſt à l'Encyclopédie elle-même à nous défendre, & aux honnêtes gens à nous venger.

L'Auteur du *Diſcours préliminaire* n'a pas eu beſoin d'efforts pour y parler de la Religion avec le reſpect qu'elle mérite, & pour y traiter les matieres les plus importantes avec une exactitude dont il oſe dire que tout le monde lui a ſçu gré. Auſſi les Lecteurs ſenſés ont-ils été fort ſurpris, pour ne rien dire de plus, de la critique de ce Diſcours, qu'on a inſérée dans le *Journal des Savans*, ſans l'avoir communiquée, comme elle devoit l'être à la Société du Journal (*ſ*). On en eſt redevable à un Ecrivain, qui juſqu'ici n'avoit fait de mal à perſonne, mais qui juge à propos de ſe faire connoître dans la République des Lettres par l'obligation où l'on ſe trouve de ſe plaindre hautement de lui. Cependant il n'a pas même la triſte gloire d'être l'Auteur de cette critique; il a ſeulement celle d'avoir imprimé & défiguré quelques remarques écrites à la hâte par un ami, qui apparemment ne les auroit pas faites, s'il avoit prévu qu'elles duſſent être publiées ſans ſon aveu. L'Auteur de la premie-

re

(*ſ*) L'extrait qui ſe trouve dans ce Journal eſt de deux Auteurs différens. La premiere partie ne contenoit rien dont on eût à ſe plaindre; il ne s'agit ici que de la ſeconde, qui eſt d'un autre.

re partie de l'extrait, qui contredit même la ſeconde, tant ſon continuateur a ſçu joindre habilement l'une avec l'autre, ne nous a pas laiſſé ignorer ſes ſentimens ſur cette infidélité: nous croyons lui faire plaiſir, & nous ſommes ſûrs de lui faire honneur, en publiant la déclaration expreſſe qu'il a ſouvent réitérée de n'avoir aucune part à une production qu'il déſaprouve. On a déja fait voir ailleurs (*t*) que le Critique n'a ni entendu, ni peut-être lu l'Ouvrage qu'il cenſure, en ſe rendant l'écho d'un autre. Auſſi les Journaliſtes des Savans n'ont pas tardé à déſavouer leur confrere. On attendoit cette démarche de leur diſcernement, & ſur-tout de l'équité d'un Magiſtrat (*u*), ami de l'ordre & des Gens de Lettres, Homme de Lettres lui-même, qui cultive les Sciences par goût, & non par oſtentation; qui par l'appui qu'il leur accorde, montre qu'il ſçait parfaitement diſcerner les limites de la liberté & de la licence; & dont l'éloge n'eſt point ici l'ouvrage de l'adulation & de l'in-

(*t*) Voyez l'Avertiſſement du Diſcours préliminaire de l'Encyclopédie, à la tête de ce Volume.

(*u*) Mr. de Lamoignon de Malesherbes, qui préſide à la Librairie & au Journal des Savans.

l'intérêt. L'Auteur du *Discours préliminaire*, jaloux de repousser des attaques personnelles, les seules au fond qui l'intéressent, a réclamé avec confiance & avec succès les lumieres & l'autorité d'un si excellent juge, en homme qui a toujours respecté la Religion dans ses Ecrits, & qui ose défier tout lecteur sensé de lui faire sur ce point aucun reproche raisonnable.

Qu'il nous soit permis de nous arrêter un moment ici sur ces accusations vagues d'irreligion, que l'on fait aujourd'hui tant de vive voix que par écrit contre les Gens de Lettres. Ces imputations, toujours sérieuses par leur objet, & quelquefois par les suites qu'elles peuvent avoir, ne sont que trop souvent ridicules en elles-mêmes par les fondemens sur lesquels elles appuient. Ainsi, quoique la spiritualité de l'Ame soit énoncée & prouvée en plusieurs endroits de ce Dictionnaire, on n'a pas eu honte de nous taxer de Matérialisme, pour avoir soutenu ce que toute l'Eglise a cru pendant douze siecles, que nos idées viennent des sens. On voudra faire regarder comme essentiel à la Religion le systême chimérique des idées innées, qui fit autre-

trefois, & avec auſſi peu de raiſon accuſer Deſcartes d'Athéiſme. On nous imputera des abſurdités auxquelles nous n'avons jamais penſé. Les Lecteurs indifférens & de bonne-foi iront les chercher dans l'Encyclopédie, & ſeront bien étonnés d'y trouver tout le contraire. On accumulera contre nous les reproches les plus graves & les plus oppoſés. C'eſt ainſi qu'un célebre Ecrivain, qui n'eſt ni Spinoſiſte ni Déiſte, s'eſt vu accuſer dans une Gazette ſans aveu (*x*) d'être [illegible] [illegible] l'un

(*x*) C'eſt de Mr. le Préſident de Monteſquieu qu'il s'agit ici, comme on le verra plus au long dans ſon éloge. Cet éloge préſentera à nos Lecteurs des traits de la Gazette dont il s'agit, qui leur ſuffiront pour en apprécier la valeur. Mais afin de la faire connoître d'une maniere plus particuliere, il ne ſera peut-être pas inutile d'inſérer ici la notice qu'on a donnée de cette Gazette, dans un des articles de l'Encyclopédie. „ *Nouvelles Eccléſiaſtiques* (Voyez le V. Vol. „ p. 213.) eſt le titre très-impropre d'une Feuille pé„ riodique qui s'imprime clandeſtinement depuis 1728, „ & qui paroît réguliérement toutes les ſemaines. „ L'Auteur anonyme de cet Ouvrage, qui vraiſem„ blablement pourroit ſe nommer ſans être plus con„ nu, inſtruit le public quatre fois par mois des a„ ventures de quelques Clercs tonſurés, de quelques „ Sœurs converſes, de quelques Prêtres de Paroiſſe, „ de quelques Moines, de quelques Convulſionnai„ res, appellans & réappellans; de quelques peti„ tes fievres guéries par l'interceſſion de Mr. Paris; „ de quelques malades qui ſe ſont crus ſoulagés en „ avalant de la terre de ſon tombeau, parce que cet„ te terre ne les a pas étouffés, comme bien d'au„ tres. A ces objets ſi intéreſſans le même Auteur

„ a

l'un & l'autre, quoiqu'il ſoit auſſi impoſſible d'être tous les deux à la fois, que

,, a joint depuis quelque temps de grandes déclama-
,, tions contre nos Académies, qu'il aſſure être peu-
,, plées d'incrédules, parce qu'on n'y croit pas aux
,, miracles de St. Medard, qu'on n'y a point de con-
,, vulſions, & qu'on n'y prophétiſe pas la venue
,, d'Elie. Il aſſure auſſi que les Ouvrages les plus
,, célebres de notre ſiecle attaquent la Religion,
,, parce qu'on n'y parle point de la *Conſtitution Uni-*
,, *genitus.* Quelques perſonnes paroiſſent ſurpriſes que
,, le Gouvernement qui réprime les faiſeurs de libel-
,, les, & les Magiſtrats qui ſont exempts de partia-
,, lité comme les loix, ne ſéviſſent pas efficacement
,, contre ce ramas inſipide & ſcandaleux d'abſurdi-
,, tés & de menſonges; un profond mépris eſt ſans
,, doute la cauſe de tant d'indulgence, & l'Auteur
,, de la Gazette dont nous parlons eſt bien digne de
,, ce mépris; car il eſt aſſez malheureux pour qu'on
,, n'entende jamais citer aucun de ſes traits; humi-
,, liation la plus grande qu'un Ecrivain ſatirique
,, puiſſe recevoir, puiſqu'elle ſuppoſe en lui la plus
,, grande ineptie dans le genre d'écrire le plus facile
,, de tous. "

,, Il eſt bien étrange (dit-on dans un autre article, à l'occaſion des convulſions célébrées par le même Ecrivain) ,, que les partiſans de ce fanatiſme abſurde
,, ſe parent de leur prétendu zele pour la Religion,
,, & veulent faire croire qu'ils en ſont aujourd'hui
,, les ſeuls défenſeurs. On pourroit leur appliquer
,, ce paſſage de l'Ecriture: *Quare tu enarras juſtitias*
,, *meas, & aſſumis teſtamentum meum per os tuum?* "
On ajoute: ,, Arnaud, Paſcal & Nicole faiſoient de
,, bons Livres, n'avoient point de convulſions, ſe
,, gardoient bien de prophétiſer, & n'ont fait qu'un
,, ſeul miracle dans un beſoin urgent. " Ils connoiſſoient trop leurs intérêts & leur ſiecle pour multiplier ſans néceſſité les prédictions & les prodiges. Ces hommes vraiment & juſtement célebres, à qui notre Littérature & notre Langue ont tant d'obligation, étoient amis de tous les Gens de Lettres de leur temps, &

que d'être tout enſemble Idolâtre & Juif. Le cri ou le mépris public nous diſpenſeront ſans doute de repouſſer par nous-mêmes de pareilles attaques; mais à l'occaſion de la Feuille hebdomadaire dont nous venons de parler, & qui nous a fait le même honneur qu'à beaucoup d'autres, nous ne pouvons nous diſpenſer de dévoiler à la République des Lettres les hommes foibles & dangereux dont elle a le plus à ſe défier, & l'eſpece d'adverſaires contre leſquels elle doit ſe réunir. Ennemis apparens de la perſécution, qu'ils aimeroient fort s'ils étoient les maîtres de l'exercer, las enfin d'outrager en pure perte toutes les Puiſſances ſpirituelles & temporelles, ils prennent

& dignes de l'être; ils n'abandonnoient point leurs ennemis naturels pour s'en faire de plus redoutables; ils furent brouillés un moment avec Racine, & ſe réconcilierent bien vîte avec lui. Leurs prétendus Diſciples n'ont pas été ſi adroits. Des Philoſophes qui ne leur faiſoient aucun mal, qui peut-être les plaignoient d'être opprimés, qui ne cherchent qu'à inſpirer dans leurs écrits l'eſprit de tolérance & de paix, ſont devenus tout-à-coup l'objet de leur ſatire, depuis long-temps uſée ſur les Miniſtres & ſur les Evêques. Je ſais, „ diſoit à Louis XI. Jaques Coi„ tier, Médecin de ce méchant Prince, " qu'un jour „ vous m'enverrez comme vous faites d'autres; mais „ vous ne vivrez pas long-temps après ". Voilà le ſort que le déchaînement contre la Raiſon annonce à ceux qui la déchirent.

nent aujourd'hui le triste parti de décrier sans raison & sans mesure ce qui fait aux yeux des Etrangers la gloire de notre Nation, les Ecrivains les plus célebres, les Ouvrages les plus applaudis, & les Corps littéraires les plus estimables: ils les attaquent, non par intérêt pour la Religion dont ils violent le premier précepte, celui de la vérité, de la charité, & de la justice; mais en effet pour retarder de quelques jours, par le nom de leurs adversaires, l'oubli où ils sont prêts à tomber: semblables à ces aventuriers malheureux, qui ne pouvant soutenir la guerre dans leur pays, vont chercher au loin des combats & des défaites; ou plutôt semblables à une lumiere prête à s'éteindre, qui ranime encore ses foibles restes pour jetter un peu d'éclat avant que de disparoître.

Osons le dire avec sincérité, & pour l'avantage de la Philosophie, & pour celui de la Religion même. On auroit besoin d'un Ecrit sérieux & raisonné contre les personnes mal-intentionnées & peu instruites, qui abusent de la Religion pour attaquer mal-à-propos les Philosophes, c'est-à-dire pour nuire aux intérêts du Christianisme en transgressant ses ma-

maximes. C'eſt un Ouvrage qui manque à notre ſiecle.

Les Critiques de la derniere claſſe, & auxquelles nous aurons le plus d'égard, conſiſtent dans les plaintes de quelques perſonnes auxquelles nous n'aurons pas rendu juſtice. On nous trouvera toujours diſpoſés à réparer promptement ce qui pourra offenſer dans ce Livre, non ſeulement les perſonnes eſtimées dans la Littérature, mais celles même qui ſont les moins connues, quand elles auront ſujet de ſe plaindre. Perſonne n'eſt moins avide que nous du bien des autres, & n'applaudit avec plus de plaiſir à leurs travaux & à leurs ſuccès. Au défaut d'autres qualités, nous tâcherons de mériter le ſuffrage du Public, par le ſoin que nous aurons de chercher la vérité, plus chere pour nous que notre Ouvrage, & bien plus que notre fortune; de la dire tout à la fois avec la ſévérité qu'elle exige, & avec la modération que nous nous devons à nous-mêmes; de n'outrager jamais perſonne, mais de ne reſpecter auſſi que deux choſes, la Religion & les Loix; (nous ne parlons point de l'autorité, car elle n'en eſt point différente, & n'eſt fondée que ſur elles); de

de rendre aux ennemis même de l'Encyclopédie la justice la plus exacte; de donner sans affectation & sans malignité aux Auteurs médiocres, même les plus vantés, la place que leur assignent déjà les bons juges, & que nos descendans leur destinent; de distinguer, comme nous le devons, ceux qui servent la République des Lettres sans la juger, de ceux qui la jugent sans la servir; mais sur-tout de célébrer en toute occasion les hommes vraiment illustres de notre siecle, auxquels l'Encyclopédie se doit par préférence. Elle tâchera de leur rendre d'avance ce tribut si juste, qu'ils ne reçoivent presque jamais de leurs contemporains sans mêlange & sans amertume, qu'ils attendent de la génération suivante, & dont l'espoir les soutient & les console: foible ressource sans doute (puisqu'ils ne commencent proprement à vivre que quand ils ne sont plus) mais la seule que le malheur de l'humanité leur permette. L'Encyclopédie n'a qu'une chose à regretter, c'est que notre suffrage ne soit pas d'un assez grand prix pour les dédommager de ce qu'ils ont à souffrir, & que nous nous bornions à être innocens de leurs peines, sans pouvoir les

ſoulager. Mais ce foible monument que nous chérchons à leur conſacrer de leur vivant même, peu néceſſaire à ceux qui en ſont l'objet, eſt honorable à ceux qui l'élevent. Les ſiecles futurs, s'il parvient jusqu'à eux, rendront à nos ſentimens & à notre courage la même juſtice que nous aurons rendue au génie, à la vertu, & aux talens ; & nous croyons pouvoir nous appliquer ce mot de Cremutius Cordus à Tibere: „ Non ſeulement „ on ſe ſouviendra de Brutus & de Caſ- „ ſius, on ſe ſouviendra encore de nous".

L'uſage ſi ordinaire & ſi mépriſable de décrier ſes contemporains & ſes compatriotes, ne nous empêchera pas de prouver par le détail des faits, que l'avantage n'a pas été en tout genre du côté de nos ancêtres ; & que les Etrangers ont peut-être plus à nous envier, que nous à eux. Enfin nous nous attacherons, autant qu'il ſera poſſible, à inſpirer aux Gens de Lettres cet eſprit de liberté & d'union, qui ſans les rendre dangereux les rend eſtimables ; qui en ſe montrant dans leurs Ouvrages, peut mettre notre ſiecle à couvert du reproche que faiſoit Brutus à l'éloquence de Cicéron, d'être *ſans reins* & ſans vi-

gueur;

gueur; qui semble, nous le disons avec joie, faire de jour en jour de nouveaux progrès parmi nous, que néanmoins certains Mécenes voudroient faire passer pour cynique, & qui le sera si l'on veut, pourvu qu'on n'attache à ce terme aucune idée de révolte ou de licence. Cette maniere de penser, il est vrai, n'est le chemin ni de l'ambition, ni de la fortune. Mais la médiocrité des desirs est la fortune du Philosophe; & l'indépendance de tout, excepté des devoirs, est son ambition. Sensibles à l'honneur de la République des Lettres, dont nous faisons moins partie par nos talens que par notre attachement pour elle, nous avons résolu de réunir toutes nos forces, pour éloigner d'elle, autant qu'il est en nous, les périls, le dépérissement & la dégradation dont nous la voyons menacée: qu'importe de quelle voix elle se serve, pourvu que ses vrais intérêts soient connus de ceux qui la composent?

Malgré ces dispositions, nous n'espérons pas à beaucoup près réunir tous les suffrages; mais devons-nous le desirer? Un Ouvrage tel que l'Encyclopédie a besoin de censeurs, & même d'ennemis. Il est vrai qu'elle a jusqu'ici l'avantage

de

de ne compter parmi eux aucun des Ecrivains célebres qui éclairent la Nation & qui l'honorent; & ce qu'on pourroit faire peut-être de plus glorieux pour elle, ce feroit la lifte de fes partifans & de fes adverfaires. Elle doit néanmoins à ces derniers plus qu'ils ne penfent, nous n'ofons dire qu'ils ne voudroient. Elle leur doit les efforts & l'émulation des Auteurs; elle leur doit l'indulgence du Public, qui finit toujours & commence quelquefois par être jufte, & que l'animofité bleffe encore plus que la fatyre ne l'amufe. S'il a favorifé l'exécution de cet Ouvrage, ce n'eft pas que les défauts lui en aient échappé, & comment l'auroient-ils pu? Mais il a fenti que le vrai moyen d'animer les Auteurs, & de contribuer ainfi par fon fuffrage au bien & à la perfection de ce Dictionnaire, étoit de ne pas ufer envers nous de cette févérité qu'il montre quelquefois, & qui n'étoit pas néceffaire pour nous engager à donner à l'Encyclopédie tous les foins dont nous fommes capables.

L'Encyclopédie a donc des obligations très-réelles au mal qu'on a voulu lui faire. Elle ne peut manquer fur-tout d'intéreffer en général tous les Gens de

Let-

Lettres, qui n'ont ni préjugés à soutenir, ni Libraires à protéger, ni Compilations passées, présentes, ou futures à faire valoir. C'est aussi à eux que nous nous adressons, en demandant pour la derniere fois leurs lumieres & leurs secours. Nous les conjurons de nouveau de se réunir avec nous pour l'exécution d'un Ouvrage dont nous voudrions faire celui de la Nation, & auquel notre désintéressement & notre zele doivent rendre tous les honnêtes gens favorables.

Voilà ce que nous avions à dire sur l'Encyclopédie & sur nous. Nous ne penserons plus maintenant qu'à ébaucher dans la retraite & dans le silence ce monument à la gloire de la France & des Lettres. Nous sommes bien éloignés de lui appliques les titres fastueux qu'Horace prodiguoit à ses Ouvrages (y), & que nos adversaires même nous ont invité d'appliquer au nôtre, quand il seroit fini, dans le doute où ils étoient qu'il le fût jamais. Nous ignorons, nous ne cherchons pas même à prévoir quel sera son sort; du moins rien ne paroît plus

s'op-

(y) *Exegi monumentum*, &c.

s'oppoſer à la continuation de l'Encyclopédie, & certainement rien ne s'y oppoſera jamais de notre part. La déclaration expreſſe que nous faiſons de ne répondre de rien; l'injuſtice qu'il y auroit à l'exiger de nous, ſur tout après les meſures que le Gouvernement a priſes pour nous en décharger; la réſolution où nous ſommes de chercher la récompenſe de notre travail dans notre travail même; l'obſcurité enfin où nous aimons à vivre, tout ſemble aſſurer notre repos. Nous ne demandons qu'à être utiles & oubliés, & en tâchant par notre travail de nous procurer le premier de ces avantages, il ſeroit injuſte que nous ne puſſions obtenir l'autre. A l'abri des ſeuls traits vraiment dangereux & vraiment ſenſibles, que la malignité puiſſe lancer contre nous, que pourra-t-elle tenter déſormais contre deux hommes de lettres, que les réflexions ont accoutumé depuis long-tems à ne craindre ni l'injuſtice ni la pauvreté; qui ayant appris par une triſte expérience, non à mépriſer, mais à redouter les hommes, ont le courage de les aimer, & la prudence de les fuir; qui ſe reprocheroient d'avoir mérité des ennemis, mais qui ne s'affligeront point

d'en avoir, & qui ne peuvent que plaindre la haine, parce qu'elle ne sauroit rien leur enlever qui excite leurs regrets? Solon s'exila de sa patrie quand il n'eut plus de bien à lui faire. Nous n'avons pas fait à la nôtre le même bien que ce grand homme fit à la sienne, mais nous lui sommes plus attachés. Résolus de lui consacrer nos veilles (à moins qu'elle ne cesse de le vouloir) nous travaillerons dans son sein à donner à l'Encyclopédie tous les soins dont nous sommes capables, jusqu'à ce qu'elle soit assez heureuse pour passer en de meilleures mains. Après avoir fait l'occupation orageuse & pénible des plus précieuses années de notre vie, elle fera peut-être la consolation des dernieres. Puisse-t-elle, quand nos ennemis & nous ne serons plus, être un témoignage durable de nos sentimens & de leur injustice! Puisse la postérité nous aimer comme gens de bien, si elle ne nous estime pas comme gens de lettres! Puisse enfin le Public, satisfait de notre docilité, se charger lui-même de répondre à tout ce qu'on pourra faire, dire ou écrire contre nous! C'est un soin dont nous nous reposerons dans la suite sur nos lecteurs & sur notre Ouvrage.

Sou-

Souvenons-nous, dit l'un des plus beaux Génies qu'ait jamais eus notre Nation (z), de la fable du Bocalini : „ Un vo- „ yageur étoit importuné du bruit des „ cigales; il voulut les tuer, & ne fit „ que s'écarter de sa route: il n'avoit „ qu'à continuer paisiblement son che- „ min, les cigales seroient mortes d'el- „ les-mêmes au bout de huit jours". (*).

(z) Préface d'Alzire.

(*) Depuis l'année 1753, où cette Préface a paru, jusqu'à la fin de 1757, les Auteurs de l'Encyclopédie ont joui d'une assez grande tranquillité. Ce n'est pas qu'ils n'ayent été souvent attaqués par des critiques injurieuses ; mais comme ces critiques étoient purement littéraires, ils n'y avoient fait aucune attention, & laissoient au public le soin d'apprécier leur travail. Enfin la haine a franchi les bornes qu'elle paroissoit s'être prescrites. Dans des Libelles distribués publiquement (& ouvertement protégés) les Auteurs de l'Encyclopédie ont été représentés comme des hommes sans probité & sans mœurs, quoiqu'on n'ait pas cité une seule ligne dans sept volumes, pour appuyer des accusations si atroces. L'Auteur de cette Préface a cru devoir demander justice ; moins pour lui même (car il n'étoit pas personnellement attaqué dans ces Libelles) que pour le bien d'un Ouvrage qui paroissoit mériter quelques égards & quelque appui. La justice qu'il demandoit lui ayant été refusée, il a reconnu, peut-être trop tard, que rien ne pouvoit mettre désormais l'Encyclopédie à couvert des imputations les plus graves & les plus injustes, & de l'espece d'inquisition qu'on se préparoit à exercer contre elle. Il a donc pris le sage parti de se borner désormais uniquement dans ce Dictionnaire à la partie mathématique, qui ne peut être sujette ni aux clameurs des faux zélés, ni aux chicanes d'un réviseur, & qui d'ailleurs est la seule pour laquelle il ait contracté avec le public des engagemens

solemnels. Un Ouvrage tel que l'Encyclopédie a besoin de liberté; la Religion & l'Etat doivent y être respectés sans doute; mais il doit être permis d'y donner carriere à des opinions purement philosophiques, sans avoir à craindre ni les conséquences odieuses, ni les applications malignes; autrement il est impossible de se livrer avec goût, & par conséquent avec succès, à un travail qui devant être de longue haleine, n'offre en perspective à ses Auteurs que des vexations de toute espece à essuyer pendant l'espace de dix à douze ans; vexations encore plus nuisibles au bien de l'Ouvrage, qu'à la tranquillité de ceux qui y consacrent leurs veilles. Plus on s'éloigne de la jeunesse, plus on est porté à prendre pour devise ces Vers d'Horace:

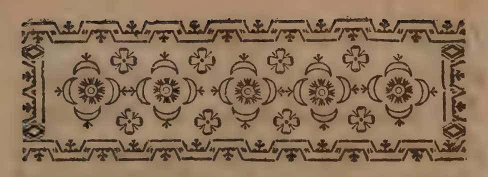
Ille potens sui
Lætusque deget, cui licet in diem,
Dixisse, Vixi.

ESSAI

ESSAI
SUR LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES ET DES GRANDS,

Sur la Réputation, sur les Mécenes, et sur les Récompenses Littéraires.

Sine irâ & ſtudio, quorum cauſas procul habeo.
Tacit. Ann. L. I. C. I.



A Mr. L'ABBÉ DE CANAYE,

De l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

RECEVEZ, *mon cher Ami, ce fruit de nos converſations philoſophiques, qui vous appartient comme à moi. Je ne puis mieux l'adreſſer qu'à vous, dont l'exemple prouve ſi bien qu'on peut vivre heureux ſans les Grands, & dont le commerce fait ſentir combien il eſt facile de s'en paſſer. Quelque ſoin que j'aye apporté dans cet Ecrit pour y dire la vérité de la maniere la moins offenſante qu'il m'a été poſſible, ſans l'af-*

foiblir, je doute qu'il ait le bonheur de plaire à tout le monde. Les Gens de Lettres du moins me ſauront gré de mon courage, les bonnêtes gens m'applaudiront, & vous m'en aimerez mieux.



ESSAI



ESSAI SUR LA SOCIÉTÉ DES *GENS DE LETTRES* ET DES GRANDS,

Sur la Réputation, sur les Mécenes, & sur les Récompenses Littéraires.

IL n'y a point de Peuple qui n'ait été long-tems dans la barbarie, ou plutôt dans l'ignorance, car il n'est pas bien décidé si ces deux mots sont synonymes. Notre Nation, par une infinité de causes, aussi dangereuses à développer que faciles à connoître, est demeurée ensévelie pendant plusieurs siecles dans les ténebres les plus profondes; elle n'en étoit pas même plus à

plaindre, si nous en croyons quelques Philosophes, qui prétendent que la nature humaine se déprave à force de lumières. Comme ce siecle corrompu est en même tems éclairé, ces Philosophes en concluent que la corruption est l'effet & la suite du progrès des connoissances. S'ils eussent vécu dans les siecles que nous appellons barbares, ils eussent alors regardé l'ignorance comme l'ennemie de la vertu: le Sage qui voit de sang froid tous les siecles & même le sien, pense que les hommes y sont à-peu-près semblables.

Quoi qu'il en soit, le jour est enfin venu pour nous; mais comme la nuit avoit été longue, le crépuscule & l'aurore de ce jour ont été longs aussi. Charles V. un des plus sages & par conséquent des plus grands Princes qui ayent jamais régné, quoique moins célébré dans l'Histoire qu'une foule de Rois qui n'ont été qu'heureux ou puissans, fit quelques efforts pour ranimer dans ses Etats le goût des Sciences. Il fut sans doute assez éclairé pour sentir, au milieu des troubles qui agitoient son Royaume, que la culture des Lettres est un des moyens les plus infaillibles d'assurer

la

la tranquillité des Monarchies, par une raiſon qui peut rendre au contraire cette même culture nuiſible aux Républiques quand elle y eſt pouſſée trop loin: c'eſt que l'attrait qui l'accompagne, iſole pour ainſi dire les hommes, & les rend froids ſur tout autre objet. Des ſucceſſeurs ou trop bornés ou trop deſpotiques ſemblerent négliger les vues ſages de Charles V. mais le mouvement imprimé ſubſiſta, quoique foiblement, juſqu'à François I. qui donna aux eſprits engourdis & languiſſans une nouvelle impulſion. Ce Prince fut, ou aſſez bien né pour aimer les Savans, ou du moins aſſez habile pour les protéger; car ſans les aimer on les protege quelquefois, & l'intérêt ou la vanité les rend aiſément dupes ſur les motifs des égards qu'on a pour eux. Auſſi rien n'a-t-il égalé leur reconnoiſſance pour ce Monarque; les Gens de Lettres comme le peuple, tiennent compte aux Princes des moindres bienfaits; &, ce qui eſt aſſez remarquable dans l'Hiſtoire de l'Eſprit & du Cœur Humain, le titre de *Pere des Lettres* ſemble avoir plus contribué à faire oublier les fautes innombrables de François I. que le nom bien plus

respectable de *Pere du Peuple* n'a servi à effacer celles de Louis XII. L'Histoire paroît avoir mis le premier de ces deux Rois sur la même ligne que son rival de gloire Charles V. qui avec beaucoup plus de talens que lui, n'intéressa pas tant de plumes à le célébrer; & qui négligea la vanité futile d'être l'idole de quelques Savans, pour l'honneur moins réel encore & plus funeste d'être la terreur de l'Europe.

La Noblesse Françoise, toute portée qu'elle est à prendre aveuglément ses Rois pour modeles, ne montra pas pour les Lettres le même goût que François I. Peu éloignée du tems où des Héros qui ne savoient pas lire gagnoient des batailles & subjuguoient des Provinces, elle ne connoissoit encore d'autre gloire que celle des Armes; & c'est ici une de ces circonstances peu fréquentes dans notre Histoire, où la paresse & le préjugé l'ont emporté sur le desir de faire sa cour au Monarque. Le penchant naturel des Courtisans pour l'ignorance se trouva beaucoup plus à son aise sous les Rois qui suivirent, & qui furent tous protecteurs peu zélés des Lettres; je n'en excepte ni Charles IX. auteur de quel-

ques

ques vers, dont on n'auroit peut-être jamais parlé s'ils n'euſſent été d'un Souverain; ni même d'Henri IV. qui faiſoit, dit-on, aſſez d'accueil aux Savans, mais qui traitoit à-peu-près auſſi-bien tous ſes ſujets; parce qu'après avoir conquis ſon Royaume, il lui reſtoit à s'aſſurer le cœur de ſes peuples, & que des diſtinctions trop marquées pour un petit nombre d'hommes rares n'euſſent peut-être ſervi qu'à éloigner la multitude.

Néanmoins, tandis que d'un côté la puiſſance des Rois s'eſt affermie, de l'autre ce germe de connoiſſances que François I. avoit contribué à faire éclorre, fructifioit inſenſiblement dans le centre de la Nation, ſans ſe répandre beaucoup vers les extrémités; c'eſt-à-dire, ni ſur le peuple entiérement livré à des travaux néceſſaires pour ſa ſubſiſtance, ni ſur les grands Seigneurs ſuffiſamment occupés de leur oiſiveté & de leurs intrigues. Enfin Louis XIV. parut, & l'eſtime qu'il témoigna pour les Gens de Lettres donna bientôt le ton à une Nation accoutumée à le recevoir de ſes Maîtres; l'ignorance ceſſa d'être l'appanage chéri de la Nobleſſe; le ſavoir & l'eſprit mis en honneur franchirent les bornes qu'une vanité

mal entendue sembloit leur avoir prescrites. La Philosophie sur-tout, animée par les regards du Monarque, sortit, quoique lentement, de l'espece de prison où l'imbécillité & la superstition l'avoient enfermée; des préjugés de toute espece lui ont cédé peu à peu sans bruit & sans violence; parce que le propre de la vraie Philosophie est de ne forcer aucune barriere, mais d'attendre que les barrieres s'ouvrent devant elle, ou de se détourner quand elles ne s'ouvrent pas. Les connoissances même qu'elle n'avoit point produites, & les esprits les moins faits pour elle, n'ont pas laissé d'en profiter.

Ce génie philosophique répandu dans tous les Livres & dans tous les Etats est l'instant de la plus grande lumiere d'un Peuple. C'est alors que le Corps de la Nation commence à avoir de l'esprit, ou plutôt, ce qui revient à-peu-près au même, commence à s'appercevoir qu'il en manque après deux siecles de peines prises pour lui en donner. C'est alors surtout que les Grands commencent à rechercher non seulement les Ouvrages, mais la personne même des Ecrivains, tant célebres que médiocres; ils s'empressent, au moins par vanité, de donner

ner aux talens des marques d'estime, souvent plus intéressées que sinceres. Arrachés à leur solitude, les Gens de Lettres se voient emportés dans un tourbillon nouveau, où ils ont de fréquentes occasions de se trouver fort déplacés. C'est une expérience que j'ai faite, & qui peut être utile, pourvu qu'on ne la fasse pas long-tems. Les réflexions qu'elle m'a suggérées seront la matiere de cet Ecrit. Comme dans des circonstances pareilles & avec des intérêts semblables les hommes voient à-peu-près les mêmes choses, je ne doute pas que plusieurs Gens de Lettres n'ayent fait les mêmes observations que moi; tant pis pour ceux à qui elles seront nouvelles: mais la plupart d'entr'eux ne peuvent faire part aux autres de ces observations, parce qu'ils sont en quelque sorte établis dans le Pays où je n'ai fait que passer, & qu'il faut être de retour chez soi pour parler à son aise des Nations qu'on a parcourues. Je souhaite que mes réflexions puissent être de quelque secours à ceux qui me suivront dans la même carriere; & quand je ne me proposerois pas un but si raisonnable, je serois du moins semblable à la plupart des voyageurs, assez rassa-

siés

fiés de leurs courſes pour n'avoir nulle envie de les recommencer, mais en même tems aſſez pleins de ce qu'ils ont vu pour vouloir en entretenir les autres.

Il n'eſt pas ſurprenant que la ſociété des Grands aït une eſpece d'attrait pour les Gens de Lettres. L'utilité réelle ou apparente qu'ils peuvent retirer d'un tel commerce ſe prévoit aſſez, & les inconvéniens au contraire ne peuvent être connus que par l'uſage de ce commerce même. Telle eſt la miſére de l'amour-propre: quoiqu'il reçoive ſouvent de profondes bleſſures de ce qui ne ſembleroit pas devoir l'effleurer, quoiqu'il ſoit même beaucoup plus facile à mécontenter qu'à ſatisfaire, il ſe repaît plus aiſément d'avance de ce qui le flattera, qu'il ne ſoupçonne ce qui pourra le choquer.

Le premier avantage que les Gens de Lettres trouvent à ſe répandre dans le monde, c'eſt que leur mérite eſt, ſinon plus connu, au moins plus célébré, & qu'ils ſont jugés à un autre tribunal que celui de leurs rivaux. Pour développer & apprécier en même tems cet avantage, il eſt néceſſaire de remonter plus haut, & d'examiner d'abord ſur quels

principes, & de quelle maniere on tâche de ſe procurer cette eſpece de gloire qui eſt fondée ſur les talens.

Plus on a d'eſprit, plus on eſt mécontent de ce qu'on en a: j'en appelle aux gens d'eſprit de tous les tems & de toutes les Nations. Il eſt vrai que l'examen qu'ils font d'eux-mêmes eſt tenu fort ſecret; c'eſt un procès qui ſe plaide & qui ſe juge à huis clos, s'il eſt permis de ſe ſervir de cette expreſſion; & on ſeroit bien fâché que l'arrêt ſévere qui le décide, fût ratifié par la multitude. Au contraire l'eſtime des autres eſt un ſupplément à l'opinion peu favorable que nous avons de nous-mêmes, c'eſt un roſeau dont l'amour-propre cherche à s'étayer. Il ne peut y avoir que deux ſortes d'eſprits, qui ſe ſuffiſent à eux-mêmes en ſe jugeant; l'extrême génie qui n'exiſte point, & l'extrême ſottiſe qui n'exiſte que trop: l'impuiſſance où ſe trouve celle-ci de connoître ce qui lui manque, ſupplée à ce qui lui manque en effet: d'où il réſulte que dans la diſtribution du bonheur les ſots n'ont pas été les plus mal partagés.

Je ne crains point que ceux des Gens de Lettres qui ont pris la peine de deſ-

cendre quelquefois en eux-mêmes & de s'interroger en Philosophes, ne conviennent de la vérité de ce que j'avance. Il en est du mérite d'un homme comme de ses Ouvrages; personne ne peut mieux les juger que lui, parce que personne ne les a vus de plus près, & plus long-tems. C'est pour cette raison que plus la valeur d'un Ouvrage est intrinseque & indépendante de l'opinion, moins on s'empresse de lui concilier le suffrage d'autrui: de-là vient cette satisfaction intérieure si pure & si complette que procure l'étude de la Géométrie; les progrès qu'on fait dans cette science, le degré auquel on y excelle, tout cela se toise, pour ainsi dire, à la rigueur, comme les objets dont elle s'occupe. Nous n'avons recours à la mesure des autres que dans les cas où cette mesure n'étant pas tout-à-fait fixée, nous espérons qu'elle pourra nous être favorable. Or dans les matieres de Goût & de Belles-Lettres, elle ne consiste que dans une espece d'estime, toujours un peu arbitraire, sinon dans la totalité, du moins dans une certaine portion que la négligence, les passions, ou le caprice se donnent la liberté de resserrer ou d'étendre.

dre. Je ne doute point en conséquence, que si les hommes vivoient séparés, & pouvoient s'occuper dans cet état d'un autre objet que de leur propre conservation, ils ne préférassent l'étude des Sciences qu'on appelle exactes à la culture des Sciences agréables; c'est pour les autres principalement qu'on se livre à celles-ci, & c'est pour soi qu'on étudie les premieres. Un Poëte, ce me semble, ne seroit guere vain dans une Isle déserte, au-lieu qu'un Géometre pourroit encore l'être.

On concluroit naturellement de ces réflexions que le desir de la réputation, quelque naturel qu'il soit aux hommes, est assez propre à humilier, quand on l'envisage avec des yeux philosophiques. Mais sans examiner encore une conséquence si sévere, allons plus loin, & suivons toutes les ruses, ou, pour parler le style de Montagne, toutes les *allures* de l'amour-propre.

Quoique jaloux de tromper les autres, il ne veut pas les tromper trop grossiérement; car ils pourroient bientôt reconnoître leur erreur, & s'en vengeroient par un mépris, souvent aussi injuste que leur estime. D'ailleurs, quand l'illu-

l'illusion des autres devroit durer, plus elle seroit grossiere, plus celle de l'amour-propre s'affoibliroit; le plaisir que nous éprouvons à en imposer aux hommes, consiste en partie dans la satisfaction que nous ressentons de voir combien nous leur sommes supérieurs dans la connoissance de nous-mêmes & de nos talens. Mais pour que cette satisfaction soit aussi pure & aussi entiere qu'il est possible, il est important pour nous d'avoir affaire à des Juges assez désintéressés pour ne point nous déprimer par des motifs de rivalité ou de passion, assez éclairés pour que nous puissions supposer qu'ils ne prononcent pas sans examen, & en même tems assez superficiels pour que nous n'ayons point à craindre de leur part un jugement trop sévere.

Voilà, si je ne me trompe, la raison pour laquelle l'estime & l'accueil des Grands sont si recherchés de la plupart des Gens de Lettres. On suppose que l'éducation qu'ils ont reçue, leur a communiqué une certaine portion de lumiere; on trouve du moins ce préjugé assez généralement établi, & comme la vanité y voit son avantage, elle en profite; car les Philosophes même fomentent

tent les préjugés qui leur sont utiles, avec autant d'ardeur qu'ils tâchent de renverser ceux qui leur nuisent.

On cherche principalement à mettre dans ses intérêts ceux d'entre les Grands qui sans se livrer entiérement à la profession des Lettres, les cultivent à un certain point, mais qui ne songent à faire dépendre de leurs talens ni leur considération ni leur fortune. Engagés dans une carriere différente, on n'a point à craindre que leurs regards soient trop pénétrans; on leur trouve précisément le degré de lumiere que l'amour-propre peut desirer pour son repos. Néanmoins, comme cette espece même demi-connoisseurs est encore assez rare parmi les Grands, on ne se borne pas à briguer les éloges de ceux qui paroissent les plus éclairés; on est flatté d'en envahir de toute espece, parce qu'on espere que ceux qui les accordent étant plus répandus, leur approbation entraînera une foule de prôneurs. Les suffrages de cette troupe subalterne flatteroient peu s'ils étoient isolés; mais décorés par le suffrage principal, non seulement ils font nombre, ils acquierent même une sorte de prix. L'amour-propre avide de gloire

re cherche à se concilier ceux d'entre les Grands qui ont le plus de ces sortes d'échos à leurs ordres; une vanité moins délicate se contente de pouvoir placer un ou deux grands noms dans la liste de ses approbateurs.

Telle est l'utilité vraie ou prétendue que les Gens de Lettres croient retirer pour leur réputation du commerce des Grands: j'entends par ce mot tous ceux qui sont parvenus soit par leurs ancêtres, soit par eux-mêmes, à jouir dans la société d'une existence considérable; car la puissance du Prince qui dans un Etat aussi Monarchique que le nôtre est proprement le seul grand Seigneur, a confondu bien des états; l'opulence, ce gage de l'indépendance & du crédit, se place volontiers de sa propre autorité à côté de la haute naissance, & je ne sai si l'on a tort de le souffrir; il semble même que les états inférieurs qui sont privés de l'un & de l'autre de ces avantages, cherchent à les mettre sur la même ligne, pour diminuer sans doute le nombre des classes d'hommes qui sont au-dessus de la leur, & rapprocher les différentes conditions de cette égalité si naturelle vers laquelle on

tend

tend toujours même ſans y penſer.

Qu'il nous ſoit permis maintenant de peſer de ſang froid, ſans humeur comme ſans flatterie, ces diſpenſateurs de la renommée, & le droit qu'ils s'arrogent ou qu'on leur accorde d'annoncer ſes oracles. Je crois cependant devoir avertir que mon deſſein n'eſt point ici d'établir des principes ou des faits abſolument généraux; je reconnois avec plaiſir quelques exceptions; la naiſſance & la fortune n'excluent point les talens, comme elles ne les donnent pas.

J'ai oſé d'avance appeller préjugé l'opinion qui ſuppoſe que les Grands ont eu une meilleure éducation, & qu'ils doivent par conſéquent, toutes choſes égales, être des connoiſſeurs plus éclairés. L'éducation qu'ils reçoivent, toute bornée à l'extérieur, peut leur ſervir à impoſer au peuple, mais non pas à juger les hommes. Quelle fable dans nos mœurs que la Lettre de Philippe à Ariſtote, le jour de la naiſſance d'Alexandre (*a*)! Que diroit Socrate de l'éducation

(*a*) *Les Dieux*, écrivoit Philippe au plus grand génie qu'il eût dans ſes Etats, *m'ont donné un fils, & je ne les remercie pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du tems d'Ariſtote.* Cette Lettre, qui

tion publique qu'on donne à notre jeune Noblesse, des puérilités dont on se plait à la nourrir, comme si on n'avoit rien de bon à lui apprendre? Sensible au sort de ces ames neuves, & par conséquent si propres à recevoir les impressions du beau, du grand & du vrai, il n'auroit que trop d'occasions de répéter à leurs Maîtres cette maxime jusqu'à présent appliquée aux mœurs seules, *que l'enfance ne sauroit être trop respectée.* Qu'il seroit sur-tout étonné de voir qu'au centre d'une Religion aussi humble que la nôtre, & aussi faite pour rapprocher les hommes, on affecte de rappeller continuellement à nos jeunes Seigneurs la gloire de leur nom & de leur naissance, & qu'on ne trouve point pour les exciter de motifs plus réels & plus nobles; au-lieu de leur redire sans cesse que les

qui fait pour le moins autant d'honneur au Prince qu'au Philosophe, doit immortaliser Philippe aux yeux des Sages, bien plus que l'habileté dangereuse avec laquelle il prépara les chaines de la Grece: il y a long-tems que les Philosophes ne reçoivent plus de pareilles Lettres, je ne dis pas des Princes, mais de ceux même qui n'ont aucune espérance de le devenir. Au reste je ne parle ici de l'éducation des Grands qu'en passant, & à cause de son rapport nécessaire à mon sujet. Que de choses il y auroit à dire sur cette importante matiere!

les autres hommes ſont leurs égaux par l'intention de la Nature, pluſieurs fort au deſſus d'eux par les talens, & qu'un grand nom, pour qui ſait penſer, eſt un poids auſſi redoutable qu'une célébrité précoce?

Je ne crains point qu'à cette cenſure, malheureuſement trop juſte de l'éducation publique que reçoivent les Grands, on oppoſe les éloges que d'illuſtres perſonnages lui ont donnés; je répondrois, ou qu'ils parloient ſeulement de ce qu'elle pourroit être, ou que s'ils parloient de ce qu'elle étoit de leur tems, elle n'eſt plus reconnoiſſable; & j'oſerois dire à ces Sages: venez & voyez. Je ne crains point non plus qu'on m'oppoſe quelques génies heureux, dont les talens rares n'ont pu être étouffés par la mauvaiſe culture. J'aimerois autant qu'on prétendît qu'il ne falloit pas réformer les Ruſſes, parce que le Czar étoit né parmi eux.

C'eſt avec ce riche fonds d'idées & de lumieres que tant de grands Seigneurs jugent & décrient ce qu'ils devroient reſpecter. Ils n'ont pas même le triſte honneur d'être injuſtes avec connoiſſance. N'ayant ni reçu d'ailleurs, ni ac-

quis par eux-mêmes de principes pour rien apprécier, est-il étonnant qu'ils ne sachent faire ni la différence des Ouvrages ni celle des hommes? L'Homme de Lettres qui les voit & qui les flatte le plus, est pour eux, quelque médiocre qu'il soit, le premier dans son genre, à-peu près comme les graces d'un Ministre sont pour ceux qui lui font la cour la plus assidue. Cet Homme de Lettres est leur oracle & leur conseil; ils sont l'écho de ses décisions ridicules.

Aussi est-ce un spectacle assez agréable & assez philosophique, que de voir à quel point ils varient dans leurs jugemens; l'avis courant, que leurs complaisans ont soin de leur dicter, est toujours le leur, parce qu'ils n'en ont point à eux: le dernier Ouvrage d'un homme célebre qui n'a pas l'avantage de leur plaire, est toujours la plus mauvaise de ses productions; ils ne commencent à lui rendre justice que quand une nouvelle production offre un nouvel aliment à la satyre; ils assurent alors que dans la précédente le talent se montroit encore, mais qu'il n'y a plus rien à attendre d'un esprit usé.

Un moyen assez efficace de rendre

ces

ces Aristarques plus circonspects, seroit de les engager à donner par écrit leurs avis. Au bout d'un petit nombre d'années, quand la fureur de la cabale & l'esprit de parti auroient fait place à la décision des Sages, ces juges aussi ignorans que séveres se trouveroient en contradiction ou avec eux-mêmes ou avec le Public; car malgré toutes les injures que l'on dit si souvent au Public (& qu'il mérite quelquefois) il en est un qui décide avec connoissance & avec équité. Il est vrai que ce Public qui juge, c'est-à-dire qui pense, n'est pas composé de tous ceux qui prononcent, ni même de tous ceux qui lisent; ses arrêts ne sont pas tumultueux, souvent il examine encore lorsque la passion ou la prévention croient avoir déja décidé; & ses oracles mis en dépôt chez un petit nombre d'hommes éclairés, prescrivent enfin à la multitude ce qu'elle doit croire.

C'est sur-tout dans les Gens de Lettres, c'est même uniquement parmi eux que ces hommes se rencontrent: c'est aux personnes seules de l'Art qu'il est réservé d'apprécier les vraies beautés d'un Ouvrage, & le degré de difficulté vaincue: s'il appartient aux Grands d'en

porter un jugement sain, ce n'est qu'autant qu'ils seront eux-mêmes Gens de Lettres dans toute la rigueur. Rarement un simple Amateur raisonnera de l'Art avec autant de lumieres, je ne dis pas qu'un Artiste habile, mais qu'un Artiste médiocre. En vain s'imagineroit-on que le talent facile & si commun de faire de mauvais Ouvrages, qu'on appelle du terme honnête d'Ouvrages *de Société*, fût un titre suffisant pour acquérir les qualités de juge: ce n'est qu'en faisant usage de toutes ses forces qu'on peut parvenir à bien connoître les secrets de l'Art, encore ce don n'est-il rien moins que prodigué par la Nature: or pour déployer tous les efforts dont on est capable, ce n'est pas à un petit cercle d'amis ou de complaisans adulateurs qu'il faut se borner lorsqu'on écrit: il faut ou se produire au grand jour, ou travailler du moins comme si on y devoit paroître. Malheur à tout Ouvrage dont l'Auteur ne cherche qu'à passer son tems, ou à obtenir cinq ou six suffrages déja assurés avant la lecture. J'en appelle à ces productions avortées que leurs illustres Auteurs condamnent avec tant de raison à ne point sortir de l'obscurité, & que mé-

pri-

priſent tout bas ceux qui les connoiſſent, après les avoir louées tout haut; j'en appelle ſur tout à la maniere dont le Public en penſe, lorſque par quelque malheur ou quelque mal-adreſſe de la vanité elles oſent ſe montrer à la lumiere.

Mais, dira-t-on, vous renvoyez donc un Homme de Lettres à ſes rivaux pour être jugé; & peut-on eſpérer que la rivalité ſoit équitable, du moins quand ſon jugement ne ſera pas renfermé au-dedans d'elle-même? Pour répondre à cette objection, je remarque que parmi les Gens de Lettres qui courent une même carriere, comme il eſt différens degrés de talens, il eſt auſſi différentes claſſes: ces claſſes ſont d'elles-mêmes aſſez marquées, & les Gens de Lettres par une eſpece de convention tacite les forment preſque ſans le vouloir: chacun, je l'avoue, cherche à ſe mettre dans la claſſe la plus élevée qu'il lui eſt poſſible, mais il n'eſt pas à craindre que les rangs ſoient trop bouleverſés par cette prétention; car la vanité n'eſt aveugle que juſqu'à un certain degré; il arrivera ſeulement de-là qu'il y aura moins de claſſes, jamais qu'elles ſe confondent en une ſeule: celui ſur-tout qui aſpireroit à la Mo-

narchie universelle & perpétuelle, quand même il en seroit digne, courroit risque de trouver bien des rebelles; l'anarchie qui détruit les Etats politiques, soutient au contraire & fait subsister la République des Lettres; à la rigueur on y souffre quelques Magistrats, mais on ne veut point de Rois.

Ces différentes classes ainsi formées, & chacune n'ayant rien à démêler avec ses voisines, si on n'est pas toujours équitablement jugé dans sa propre classe, on l'est au moins à-peu-près dans toutes les classes supérieures & inférieures. Qu'on interroge séparément, s'il le faut, ces différentes classes, il résultera de la combinaison de leurs suffrages une décision à laquelle on pourra s'en tenir quand on ne sera pas en état de prononcer par soi-même: c'est ainsi que les Généraux sont jugés par le suffrage du soldat & de l'officier subalterne, bien plus équitablement que par celui de leurs rivaux ou de quelques flatteurs à gages. C'est la même chose dans la carriere de la Littérature: la décision des connoisseurs peut seulement avoir un effet plus lent, parce qu'elle se trouve d'ordinaire traversée d'un trop grand nombre de décisions injustes.

juſtes & bruyantes. Car il en eſt de l'eſprit & du goût comme de la Philoſophie, rien n'eſt plus rare que d'en avoir, plus impoſſible que d'en acquérir, & plus commun que de s'en croire beaucoup. De-là tant de réputations uſurpées, du moins pour un tems, qui ne feront jamais rien produire aux talens médiocres, & qui découragent les véritables, qui les humilient même en leur montrant les mains par leſquelles la gloire eſt diſtribuée: de-là cette foule de petites ſociétés & de tribunaux où les grands génies ſont déchirés par des gens qui ne ſont pas dignes de les lire.

Si la Philoſophie pratique, c'eſt-à-dire cette partie de la Philoſophie qui proprement en mérite ſeule le nom, accompagnoit un peu plus qu'elle ne fait les talens ſupérieurs, quelle ſatisfaction ne ſeroit-ce pas pour eux, que les guerres des petites ſociétés dont nous parlons, le mépris qu'elles affectent les unes pour les autres, ou plutôt la juſtice exacte qu'elles ſe rendent, l'air ſupérieur & décidé avec lequel elles caſſent les arrêts de leurs rivales pour en prononcer d'auſſi ridicules, le néologiſme enfin qu'elles ont introduit dans nos Li-

 vres,

vres, & dont nos meilleurs Ecrivains ont bien de la peine à ſe garantir?

Un tel ſpectacle conſidéré avec les yeux d'une raiſon éclairée & tranquille, ſeroit plus que ſuffiſant pour conſoler un vrai Philoſophe de la privation d'une multitude de ſuffrages frivoles. Semblable à un Souverain redoutable, inacceſſible aux atteintes par ſa ſupériorité même, il verroit au-deſſous & fort loin de lui des corſaires barbares ſe déchirer les uns les autres, après avoir inutilement tenté de cauſer quelque dommage ſur les frontieres de ſes Etats. Mais les Philoſophes, ou plutôt ceux qui portent ce nom, trop ſemblables aux Souverains, ne peuvent diſſimuler la moindre inſulte, & le deſir d'en tirer vengeance leur eſt ſouvent beaucoup plus nuiſible que l'inſulte même. C'eſt bien peu connoître l'envie, que de croire lui impoſer ſilence en s'y montrant trop ſenſible; c'eſt au contraire lui donner la célébrité qu'elle cherche. La poſtérité eût ignoré juſqu'aux noms de Bavius & de Mævius, ſi Virgile n'avoit eu la foibleſſe d'en faire mention dans un de ſes vers. Les Gens de Lettres d'un certain ordre s'aviliſſent en répondant aux ſatyres. Ils en

en ſont toujours blâmés par ce Public même, qui dans ſon oiſiveté maligne prend quelquefois plaiſir aux traits qu'on lance contr'eux. Un homme qui ſe ſent digne par ſes talens & ſon génie de devenir célebre, n'a qu'à laiſſer faire la voix publique, ne point s'empreſſer à lui dicter ce qu'elle doit dire, & attendre, ſi l'on peut parler ainſi, que la Renommée vienne prendre ſes ordres; bientôt elle impoſera ſilence à toutes les voix ſubalternes, comme la force du ſon fondamental dans un bel accord anéantit toutes les diſſonances qui tendent à altérer ſon harmonie. Mais l'Homme de Lettres eſt-il aſſez peu philoſophe pour ſe chagriner de ce qu'on ne lui rend pas juſtice, & aſſez imprudent pour laiſſer éclater ſon chagrin; l'envie alors redoublera ſes attaques, l'entraînera comme malgré lui dans quelques écarts, & cherchera à lui faire plus de tort par un ridicule qu'il ne pourroit ſe faire d'honneur par d'excellens Ouvrages. En fait de réputation comme en fait de maladies, c'eſt toujours l'impatience qui nous perd. Combien d'hommes ſupérieurs par leurs talens, à qui l'on pourroit faire avec raiſon le même reproche qui fut

fait autrefois bien ou mal-à-propos au Général des Carthaginois: „ Les Dieux „ n'ont pas donné à un seul tous les ta- „ lens, vous avez celui de vaincre, „ mais non celui d'user de la victoire". La renommée est une espece de jeu de commerce où le hasard fait sans doute quelques fortunes, mais où le talent procure des gains bien plus sûrs, pourvû qu'en employant les mêmes ruses que les fripons on ne s'expose point à être démasqué par eux. Mais on s'accoutume un peu trop à la regarder comme une lotterie toute pure, où l'on croit faire fortune en fabriquant de faux billets.

Quand je considere attentivement l'Empire Littéraire, je crois voir une place publique, où une foule d'empiriques montés sur des tréteaux, appellent les passans, & en imposent au peuple, qui commence par en rire, & qui finit par être leur dupe. C'est à ce métier que tant d'Ecrivains se font une espece de nom. Voulez-vous passer pour homme d'esprit? criez au Public que vous l'êtes, vous serez d'abord ridicule pour le plus grand nombre, vous en imposerez pourtant à quelques sots qui se rangeront autour de vous, la foule grossira

peu

peu à peu, & ceux même qui ne vous écoutoient pas, ou finiront par être de l'avis de la multitude, ou feront forcés de ſe taire.

Auſſi la réputation de certains Hommes de Lettres, miſe en parallele avec leurs Ouvrages & leurs perſonnes, eſt quelquefois pour bien des gens un phénomene extraordinaire, qu'ils ne tentent pas d'expliquer, mais qu'ils ſe croient obligés d'admettre par reſpect pour ce qu'ils appellent le Public. Je leur conſeille de ſuivre en pareille occaſion l'exemple de ce Phyſicien, qui voulant expliquer pourquoi les caves ſont plus chaudes en hiver qu'en été, dit que cela vient peut-être de telle cauſe, peut-être de telle autre, & peut-être auſſi de ce que cela n'eſt pas vrai.

Je ne prêcherai point ici aux Gens de Lettres tous ces lieux communs ſur le mépris de la gloire, ſi ſouvent & ſi peu ſincérement recommandé par les Philoſophes. Je ne chercherai point à avilir des motifs, qui ſans avoir, ſi l'on veut, un fondement bien réel, ſont pourtant la ſource de tout ce qui s'eſt fait de grand, d'utile & d'agréable parmi les hommes : l'eſtime de ſes contemporains & de ſes

compatriotes eſt au moins un bien de convention, comme tant d'autres, & ſi généralement reconnu pour tel, qu'il ſeroit inſenſé, inutile & dangereux de vouloir ſur ce point détromper perſonne. Mais comme l'eſtime publique eſt l'objet qui fait produire de grandes choſes, c'eſt auſſi par de grandes choſes qu'il faut l'obtenir ou du moins la mériter, & non l'envahir par des manœuvres inutiles & baſſes. Ecrivez, peut-on dire à tous les Gens de Lettres, comme ſi vous aimiez la gloire; conduiſez-vous comme ſi elle vous étoit indifférente.

Ces conſidérations ſemblent devoir être principalement utiles à ceux qu'on appelle beaux Eſprits, & dont les Ouvrages étant faits pour être lus, ſont auſſi plus mal jugés. Elles ſont moins néceſſaires aux Gens de Lettres qui s'occupent des Sciences exactes, & dont le mérite pour être fixé a moins beſoin de la meſure des autres. On en jugeroit néanmoins tout autrement, à voir les reſſorts qu'ils font jouer pour obtenir des ſuffrages plus éclatans qu'éclairés, & la haine envenimée qu'ils ſe portent, qu'ils n'ont pas même la prudence de tenir ſecrette; ces hommes ſi foibles ſe font pour-

pourtant appeller Philoſophes, comme ſi la Philoſophie, avant de régler à ſa maniere & bien ou mal le ſyſtême du Monde, ne devoit pas commencer par nous-mêmes, & nous apprendre à mettre le prix à chaque choſe. On place ordinairement la haine des Poëtes après celle des femmes; je ne ſai ſi on ne feroit pas bien de placer entre deux, ou peut-être à la tête, celle des hommes dont je parle. Une mauvaiſe épigramme fait quelquefois toute la vengeance d'un Poëte, celle de nos Sages eſt plus conſtante & plus réfléchie, quoiqu'elle n'ait quelquefois pour objet que de placer dans la liſte de ſes partiſans une femme de plus, qui ſe croit un perſonnage pour avoir ſubi l'ennui de lire des Ouvrages de Phyſique ſans les entendre.

Je ſuis bien éloigné de croire que ce portrait doive s'étendre ſur tous ceux qui courent la noble carriere des Sciences; je le ſuis encore plus d'en vouloir faire aucune application particuliere; ce ſeroit avilir & défigurer par la ſatyre un Ecrit que je voudrois uniquement conſacrer à la vérité. Les peintures générales ſont les ſeules que la Philoſophie & l'Hu-

manité doivent se permettre: il est vrai que comme on pense rarement à se les appliquer, elles ne sont pas aussi utiles qu'elles devroient l'être; mais les portraits isolés & ressemblans le sont encore moins.

Pour éviter un pareil reproche, tirons le rideau sur ces tristes fruits de l'accueil qu'on fait dans le monde aux Savans. Quand je dis les Savans, je n'entends pas par-là ceux qu'on appelle Erudits; c'est une nation jusqu'ici assez peu connue, peu nombreuse, peu commerçante, & qui certainement n'en est pas plus blâmable. Plusieurs ne sont encore que du seizieme siecle, & ont le bonheur de ne pas connoître le nôtre. Nos Physiciens & nos Géometres ne feroient-ils pas bien de vivre comme eux? Leur travail en profiteroit; il feroit moins de bruit, & n'en seroit peut-être que meilleur. Un Etranger a fait un Livre intitulé, *de la charlatanerie des Savans*; ce titre promet beaucoup; si par malheur l'Ouvrage n'étoit pas bon, ce ne seroient point les Mémoires qui auroient manqué à l'Auteur, ce seroit l'Auteur qui auroit manqué aux Mémoires; mais s'il n'a pas voyagé en France, il a privé son

Livre

Livre d'un excellent chapitre (*b*).

A examiner les choſes ſans prévention, pourquoi préfere-t-on à un Erudit qu'on néglige, un Phyſicien & un Géometre qu'on entend encore moins, & qui apparemment n'en amuſe pas davantage? L'opinion & l'uſage établi ont certainement beaucoup de part à une préférence ſi arbitraire. Qu'eſt-ce qui a mis durant quelque tems les Géometres ſi fort à la mode parmi nous? On regardoit comme une choſe décidée, qu'un Géometre tranſporté hors de ſa ſphere, ne devoit pas avoir le ſens-commun: il étoit facile de ſe détromper par la lecture de Deſcartes, de Hobbes, de Paſcal, de Leibnitz, & de tant d'autres, mais on ne remontoit pas juſques-là: combien de gens pour qui ces grands hommes n'ont jamais exiſté! En Angleterre on ſe contentoit que Newton fût le plus grand génie de ſon ſiecle, en France on auroit auſſi voulu qu'il fût aimable. Enfin un Géometre qui avoit dans

(*b*) L'Ouvrage dont il s'agit m'eſt tombé entre les mains depuis la premiere édition de cet Eſſai: l'exécution m'a paru bien indigne du projet: on ne ſauroit faire un plus mauvais Livre avec un meilleur Titre.

dans son corps une réputation méritée, & dont la Prusse a privé la France, s'est trouvé par hazard posséder dans un degré peu commun cet agrément dans l'esprit dont nous faisons tant de cas, mais qu'il orne par des qualités plus solides, & que la Géométrie ne peut pas plus ôter quand on l'a, que les Belles-Lettres ne peuvent le donner quand on ne l'a pas. Tout-à-coup nos yeux se sont ouverts comme à un phénomene extraordinaire & nouveau: on a été tout étonné qu'un Géometre ne fût pas une espece d'animal sauvage. Bientôt, comme on n'observe guere de milieu dans ses jugemens, tout Géometre s'est vu indistinctement recherché: il est vrai que cette manie a duré peu, non parce qu'on a reconnu que c'étoit une manie, mais parce qu'aucune manie ne dure dans notre Nation. Elle subsiste cependant encore quoique foiblement. Mais à la place de nos Géometres, il me semble que je ne serois pas fort flatté de l'accueil qu'ils reçoivent. Les éloges qu'on leur donne ne sont jamais que relatifs à l'idée peu favorable qu'on avoit d'eux. C'est un grand Géometre, dit-on, & c'est *pourtant* un homme d'esprit; louanges

assez

aſſez humiliantes dans leur principe, & ſemblables à celles que l'on donne aux grands Seigneurs. Ces derniers raiſonnent-ils paſſablement ſur un Ouvrage de Science ou de Belles-Lettres, on ſe recrie ſur leur ſagacité, comme ſi un homme de qualité étoit obligé par état d'être moins inſtruit qu'un autre ſur les choſes dont il parle; en un mot on traite en France les Géometres & les grands Seigneurs, à-peu-près comme on fait les Ambaſſadeurs Turcs & Perſans; on eſt tout ſurpris de trouver le bon-ſens le plus ordinaire à un homme qui n'eſt ni François ni Chrétien, & en conſéquence on recueille de ſa bouche comme des apophtegmes les ſottiſes les plus triviales. En vérité, ſi on démêloit les motifs des éloges que prodiguent les hommes, on y trouveroit bien de quoi ſe conſoler de leurs ſatyres, & peut-être même de leur mépris.

Je ne quitterai point cette matiere ſans faire auſſi quelques réflexions ſur les cauſes de l'empreſſement que nous affectons pour les Etrangers. Je m'écarte en cela d'autant moins de mon ſujet, qu'étant aujourd'hui bien reçus par-tout, principalement lorſqu'ils ſont riches &

d'un

d'un grand nom, ils forment dans le Monde comme une classe particuliere qui mérite d'être observée, & dont les Gens de Lettres cherchent aussi à tirer parti pour cette réputation qu'ils ont si fort à cœur.

Quand on considere avec attention les Étrangers transplantés parmi nous, & qu'on rapproche leurs personnes des éloges que nous leur prodiguons, on découvre rarement d'autres motifs à ces éloges, qu'une prévention ridicule en notre faveur, jointe à l'envie de rabaisser nos compatriotes. Je serois fâché pour les Anglois, que nous affectons de louer par préférence, qu'ils fussent la dupe de ces motifs : on m'accusera peut-être de leur révéler ici le secret de l'Etat, mais je ne crois pas faire un grand crime. Quoi qu'il en soit, j'avoue qu'avec tout le cas que je fais de leur personne, j'en fais encore plus de leur Nation, & que je suis aussi peu curieux d'un Anglois à Paris que je le serois d'un François à Londres. Tel Milord arrive ici avec une réputation très-méritée, qui ne paroît dans la conversation qu'un homme assez ordinaire : c'est qu'on peut être un grand Homme d'Etat, traiter éloquemment

ment en ſa propre langue dans les aſſemblées de ſa Nation des matieres importantes qu'on a étudiées toute ſa vie, & balbutier dans une langue étrangere parmi des ſociétés dont on ne connoît ni les uſages, ni les intérêts, ni les ridicules, ni la frivolité.

C'eſt aux Gens de Lettres, il faut l'avouer, que la Nation Angloiſe eſt principalement redevable de la fortune prodigieuſe qu'elle a faite parmi nous. Inférieure à la Nation Françoiſe dans les choſes de goût & d'agrément, mais ſupérieure ſoit par le mérite, ſoit au moins par le grand nombre d'excellens Philoſophes qu'elle a produits, elle nous a communiqué peu-à-peu dans les Ouvrages de ſes Ecrivains cette précieuſe liberté de penſer dont la raiſon profite, dont quelques gens d'eſprit abuſent, & dont les ſots murmurent. Auſſi tant de Plumes Françoiſes ont célébré l'Angleterre, que leurs éloges ſemblent avoir calmé la haine nationale, de notre part du moins; car il faut convenir que ſur ce point nous ſommes un peu en avance avec eux, & qu'ils ne nous rendent pas fort exactement les louanges que nous leur donnons. Cette réſerve, pour

le

le dire en passant, ne seroit-elle pas un aveu de notre supériorité? Du moins l'honneur qu'ils nous font de venir chercher en France nos goûts, nos airs, & jusqu'à nos préjugés, est une sorte d'éloge tacite & involontaire, dont la vanité Françoise doit s'accommoder mieux que d'aucun autre. Il semble que nous soyons actuellement dans une espece d'échange avec l'Angleterre; instruits & éclairés par elle, nous commençons à l'emporter, à lui tenir tête du moins pour les Sciences exactes; & elle vient d'un autre côté puiser dans nos entretiens & dans nos livres, le goût, l'agrément, la méthode qui manque à ses productions. Prenons garde qu'elle ne surpasse bientôt ses maîtres.

Nos Gens de Lettres qui ont tant contribué à la manie & au progrès de l'*Anglicisme*, n'ont que de trop bonnes raisons de protéger & de respecter leur ouvrage; ils se flattent que la considération qu'ils témoignent aux étrangers sera payée du même prix; que ces étrangers de retour chez eux célébreront leurs admirateurs, & feront connoître à la France par leurs Ecrits des trésors qu'elle possédoit quelquefois *incognitò* & sans ostentation.

tation. C'eſt-là ſans doute faire prendre le grand tour à la renommée; mais le chemin le plus long eſt en ce cas le moins orageux; & pourvu que la renommée arrive enfin, on ſe réſoud à prendre patience.

Quelquefois on ſe rend étranger ſoi-même à ſa patrie: on met trois cens lieues entre ſoi & l'envie, après avoir lutté en vain contr'elle. Mais on ne penſe pas que cette diſtance qui affoiblit les traits de la ſatyre, refroidit encore bien plus l'amitié que la haine; & qu'à l'égard des liaiſons qui ont commencé dans l'éloignement, elles ne ſont que trop ſouvent détruites par la préſence. Ainſi on ne fait par cette démarche qu'affoiblir le zele des partiſans qu'on avoit chez ſoi & dans le pays où l'on ſe retire, pour aller chercher dans ce pays même de nouveaux ennemis. On a beau ſe flater que les étrangers ſont une eſpece de poſtérité vivante dont le ſuffrage impartial en impoſera à des compatriotes aveugles ou de mauvaiſe foi; on ne penſe pas que plus on ſe rapproche des étrangers, plus ils perdent ce caractere de poſtérité, pour lequel la diſtance des lieux eſt du moins néceſſaire, au défaut de

de la distance des tems. Devenus en quelque maniere compatriotes, ils en adoptent les passions, parce qu'ils en ont les intérêts; l'extreme supériorité ne peut entierement étouffer la voix de l'envie; & il faut attendre qu'on ne soit plus, pour recevoir sa recompense de cette postérité réelle, devant laquelle la jalousie s'eclipse, & tous les petits objets disparoissent. Le seul motif qui puisse autoriser un Homme de Lettres à renoncer à son pays, ce sont les cris de la Superstition élevés contre ses Ouvrages & les persécutions, tantôt sourdes, tantôt ouvertes, qu'elle lui suscite. Quoique redevable de ses talens à ses compatriotes, il l'est encore plus à lui-meme de son bonheur, & il doit alors dire comme Milon: *Si je n'ai pu jouir des bienfaits de ma patrie, j'éviterai du moins les maux qu'elle me veut faire, & j'irai chercher le repos dans un Etat libre & juste.* C'est ainsi que se sont conduits les Aristotes, les Descartes, & leurs semblables.

Pour terminer ces réflexions, je souhaitterois que quelque Auteur célebre voulût nous décrire philosophiquement le Temple de la Renommee Littéraire. Je vais, en attendant un plus habile Archi-

chitecte, présenter à mes Lecteurs l'idée que je m'en suis formée.

On arrive à ce vaste Temple par une forêt immense, une espece de labyrinte semé de petits sentiers tortueux & fort étroits, où deux voyageurs ne peuvent se rencontrer sans que l'un des deux renverse l'autre. Au milieu de la forêt & en face du Temple est une grande & unique avenue infestée de brigands, & peu fréquentée d'ailleurs, sinon par quelques hommes assez redoutables pour leur résister, ou pour les tenir en respect pendant leur marche. La Renommée, espece de spectre composé de bouches & d'oreilles sans yeux, une fausse balance dans une main, & une trompette discordante dans l'autre, fait entrer pêle-mêle dans le Temple une partie des voyageurs; là tous les états sont confondus, tandis que le reste des aspirans, empressé d'entrer & repoussé par la justice ou par la fortune, fait retentir les environs du Temple de satyres contre ceux qui y sont renfermés. Le Sanctuaire n'est peuplé que de morts qui n'y ont point été pendant leur vie, ou de vivans qu'on en chasse presque tous après leur mort. Quelques bons Livres en entier se trouvent

vent dans ce Sanctuaire, & quelques feuillets détachés d'un plus grand nombre : mais on lit au-dehors du Temple le simple titre d'une infinité d'autres, affiché à toutes les colomnes du portique, & présenté par des colporteurs à gage à tous les passans, à-peu-près comme le font aux portes de nos Spectacles les billets des farceurs & des empiriques que nous recevons sans les lire.

Voilà, ce me semble, les principes d'après lesquels on peut apprécier cette réputation que les Gens de Lettres croient acquérir dans la société des Grands. Il est encore une autre espece d'avantage qu'ils croient trouver dans ce commerce ; c'est ce qu'ils appellent considération, & qu'il ne faut pas confondre avec la réputation ; celle-ci est principalement le fruit des talens ou du savoir-faire ; celle-là est attachée au rang, à la place, aux richesses, ou en général au besoin qu'on a de ceux à qui on l'accorde. L'absence ou l'éloignement, loin d'affoiblir la réputation, lui est souvent utile ; l'autre au contraire, toute extérieure, semble attachée à la présence. Essayons d'envisager cette importante matiere sous un point de vue philosophique.

Tous

Tous les hommes, quoi qu'en diſe l'imbécillité, la flaterie, ou l'orgueil, ſont égaux par le droit de la nature: le principe de cette égalité ſe trouve dans le beſoin qu'ils ont les uns des autres, & dans la néceſſité où ils ſont de vivre en ſociété; mais l'égalité naturelle eſt en quelque maniere détruite par une inégalité de convention, qui en diſtinguant les rangs preſcrit à chacun un certain ordre de devoirs extérieurs: je dis *extérieurs*; car les devoirs intérieurs & réels ſont d'ailleurs parfaitement égaux pour tous, quoique d'une eſpece différente. En effet, pour ne parler que des états extrêmes, le Souverain doit la juſtice au dernier de ſes ſujets auſſi rigoureuſement que celui-ci lui doit l'obéiſſance.

Trois choſes diſtinguent principalement les hommes, les talens de l'eſprit, la naiſſance & la fortune. On ne doit point être étonné que je commence par les talens. C'eſt en effet dans eux que conſiſte la vraie différence des hommes. Cependant, s'il étoit queſtion de régler la ſupériorité ſur ce qui contribue le plus au bonheur, ſur ce qui nous rend plus indépendans des autres, & les autres plus dépendans de nous, ſur ce qui don-

ne en un mot le plus d'amis apparens, & le moins d'envieux déclarés, la fortune devroit avoir la premiere place. Pourquoi néanmoins dans l'ordre de l'estime publique les talens lui sont-ils préférés? C'est qu'ils ont le précieux avantage d'être une ressource certaine qu'on ne peut jamais enlever, & que les malheurs ne font que rendre plus sûre & plus prompte: c'est qu'une Nation est principalement redevable aux talens de l'estime des étrangers, & du bonheur qu'elle a d'attirer chez elle une foule de voisins équitables & jaloux.

Mais si dans l'ordre de l'estime les talens marchent avant la naissance & la fortune, en revanche ils ne suivent l'une & l'autre que de fort loin dans l'ordre de la considération extérieure. Cet usage, tout bisarre & peut-être tout injuste qu'il est, est pourtant fondé sur quelques raisons; car il est impossible que tous les hommes admettent sans des motifs au moins plausibles un préjugé onéreux au plus grand nombre. Voici, ce me semble, quel en est le principe.

Les hommes ne pouvant être égaux, il est nécessaire, pour que la différence entre les uns & les autres soit assurée

&

& paiſible, qu'elle ſoit appuyée ſur des avantages qui ne puiſſent être ni diſputés ni niés : or c'eſt ce qu'on trouve dans la naiſſance & dans la fortune. Pour apprécier l'une & l'autre il ne faut que ſavoir compter des titres & des contrats, & cela eſt bien plutôt fait que de mettre des talens à leur place. La diſparité qui eſt entre eux, ne ſera jamais unanimement reconnue, ſur-tout par les parties intéreſſées. On eſt donc convenu que la naiſſance & la fortune ſeroient le principe le plus marqué d'inégalité parmi les hommes, par la même raiſon que tout ſe décide dans les compagnies à la pluralité des voix, quoique ſouvent l'avis du plus grand nombre ne ſoit pas meilleur.

Voilà pourquoi la conſidération & la renommée ne vont point néceſſairement enſemble. Un Homme de Lettres plein de probité & de talens, eſt ſans comparaiſon plus eſtimé qu'un Miniſtre incapable de ſa place, ou qu'un grand Seigneur deshonoré: cependant, qu'ils ſe trouvent enſemble dans le même lieu, toutes les attentions ſeront pour le rang, & l'Homme de Lettres oublié pourroit dire alors comme Philopœmen, *je paye l'intérêt de ma mauvaiſe mine.* En vain

m'objectera-t-on les honneurs rendus à Corneille, qui avoit, dit-on, sa place au Théâtre, & qui étoit salué, dès qu'il se montroit, par toute l'assemblée ; je réponds, ou que ce fait est exagéré, ou qu'on faisoit acquitter à ce grand homme dans le particulier la préférence que la Nation lui accordoit en public.

Il est si vrai que la considération tient beaucoup plus à l'état qu'aux talens ; que de deux Hommes de Lettres même, celui qui est le plus sot & le plus riche est ordinairement celui à qui on marque le plus d'égards. Si les talens sont justement choqués de ce partage, c'est à eux seuls qu'ils doivent s'en prendre ; qu'ils cessent de prodiguer leurs hommages à des gens qui croient les honorer d'un regard, & qui semblent les avertir par les démonstrations de leur politesse même qu'elle est un acte de bienveillance plutôt que de justice ; qu'ils cessent de rechercher la société des Grands malgré les dégoûts visibles ou secrets qu'ils y rencontrent, d'ignorer les avantages que la supériorité du génie donne sur les autres hommes, de se prosterner enfin aux genoux de ceux qui devroient être à leurs pieds. Un homme de mérite me paroît

jouer en cette occaſion le rôle d'Achille à la Cour de Scyros; heureux quand il peut trouver un Ulyſſe aſſez habile pour l'en tirer; mais où ſont les Ulyſſes?

Les Gens de Lettres qui font leur cour aux Grands, forment différentes claſſes; les uns ſont eſclaves ſans le ſentir, & par conſéquent ſans remede; d'autres s'indignant du perſonnage déſagréable auquel on les force, ne laiſſent pas de le ſupporter conſtamment par l'avantage qu'ils ſe flatent d'en retirer pour leur fortune; c'eſt leur faire grace que de les plaindre: ils pourroient facilement ſe convaincre par eux-mêmes, que ce moyen de parvenir à la fortune eſt encore plus long qu'il n'eſt ſûr, & conſidérer par combien de complaiſances ou de baſſeſſes ils achetent le plus petit ſervice. Une troiſieme claſſe, peu nombreuſe, renferme ceux qui après avoir formé le matin le projet ſincere d'être libres, recommencent le ſoir à être eſclaves, & qui tout à la fois audacieux & timides, nobles & intéreſſés, ſemblent rejetter d'une main ce qu'ils tâchent de ſaiſir de l'autre. Le peu de conſiſtance de leurs ſentimens & de leurs démarches, en fait comme des eſpeces d'am-

phibies mal décidés, qui ne ceſſeront jamais de l'être. Enfin dans la derniere claſſe, à mon-avis la plus blâmable, ſont ceux qui après avoir encenſé les Grands en public, les déchirent en particulier, & font parade avec leurs égaux d'une Philoſophie qui ne leur coûte guere. Cette claſſe eſt beaucoup plus étendue qu'on ne pourroit ſe l'imaginer. Elle reſſemble à ces ſectes de Philoſophes anciens, qui après avoir été en public au Temple, donnoient en particulier des ridicules à Jupiter; avec cette différence, que les Philoſophes Grecs & Romains étoient forcés d'aller au Temple, & que rien n'oblige les nôtres à offrir de l'encens à perſonne. Je ne fais pas le même reproche à ceux qui ne vivroient avec les Grands que pour leur dire la vérité. C'eſt-là ſans doute le plus beau rôle qu'on puiſſe jouer auprès des hommes. Mais méritent-ils qu'on en coure les riſques?

Lucien, qu'on peut appeller le Swift des Grecs, parce qu'il ſe moquoit de tout comme lui, même de ce qui n'en valoit pas la peine, nous a laiſſé un Ecrit aſſez énergique ſur les Gens de Lettres qui ſe dévouent au ſervice des Grands. Le tableau qu'il en a fait, ſeroit digne d'être

d'être placé à côté de celui d'Apelle ſur la calomnie. (*c*) „ Figurez-vous, dit-il, „ la fortune ſur un trône élevé, envi- „ ronné de précipices, & autour d'elle „ une infinité de gens qui s'empreſſent „ d'y monter, tant ils ſont éblouis de „ ſon éclat. L'eſpérance richement pa- „ rée ſe préſente à eux pour guide, a- „ yant à ſes côtés la tromperie & la ſer- „ vitude; derriere elle le travail & la „ peine; (*j'y aurois ajouté l'ennui fils de* „ *l'opulence & de la grandeur*) tourmen- „ tent ces malheureux, & enfin les aban- „ donnent à la vieilleſſe & au repentir". Je ſuis fâché que ce même Lucien, a- près avoir dit que la ſervitude chez les Grands prend le nom d'amitié, ait fini par accepter une place au ſervice de l'Em- pereur, &, ce qui eſt pis encore, par s'en juſtifier aſſez mal. Auſſi ſe compa- re-t-il lui-même à un Charlatan enrhumé qui vendoit un remede infaillible contre la toux. Lucien avoit commencé par ê- tre Philoſophe: la réputation de ſes Ou- vrages le fit rechercher; elle n'auroit dû ſervir qu'à rendre ſa retraite plus ſéve- re;

(*c*) *Voyez* l'article *Calomnie* dans le ſecond volume de l'Encyclopédie.

re; car la Philosophie est comme la dévotion, c'est reculer que de n'y pas faire des progrès: il se livra à l'empressement qu'on eut pour lui, devint homme du monde sans s'en appercevoir, & finit par être courtisan.

Ce dernier rôle est le plus bas que puisse jouer un Homme de Lettres. En effet, qu'est-ce qu'un courtisan? c'est un homme que le malheur des Rois & des Peuples a placé entre les Rois & la vérité pour la cacher à leurs yeux. Le Tyran imbécille écoute & aime ces hommes vils & funestes, le Tyran habile s'en sert & les méprise; le Roi qui sait l'être, les chasse & les punit, & la vérité se montre alors. On a dit que pour le bonheur des Etats les Rois devroient être Philosophes; il suffiroit qu'ils fussent environnés de Sages; mais la Philosophie fuit la Cour; elle y seroit ou misantrope ou mal à son aise, & par conséquent déplacée. Aristote finit par être mécontent d'Alexandre, & Platon à la Cour de Denys se reprochoit d'avoir été essuyer dans sa vieillesse les caprices d'un jeune Tyran. En vain un autre Philosophe, flatteur de ce même Denys, cherchoit à s'excuser d'habiter la Cour,

Cour, en diſant que les Médecins devoient aller chez les malades. On auroit pu lui répondre que quand les maladies ſont incurables & contagieuſes, c'eſt s'expoſer à les gagner que d'entreprendre de les guérir. S'il faut qu'il y ait à la Cour des Philoſophes; c'eſt tout au plus comme il faut qu'il y ait dans la République des Lettres des Profeſſeurs en Arabe, pour y enſeigner une langue que preſque perſonne n'étudie, & qu'ils ſont eux-mêmes en danger d'oublier, s'ils ne ſe la rappellent par un fréquent exercice.

Le Sage, en rendant à la naiſſance & à la fortune même les devoirs que la ſociété lui preſcrit, eſt en quelque ſorte avare de ces devoirs; il les borne à l'extérieur, parce qu'un Philoſophe ſait ménager & non pas encenſer les préjugés de ſa Nation, & qu'il ſalue les idoles du peuple quand on l'y oblige, mais ne va pas les chercher de lui-même. Se trouve-t-il dans cette néceſſité très-rare de faire ſa cour, que des motifs puiſſans & louables peuvent impoſer quelquefois; enveloppé de ſes talens & de ſa vertu, il rit ſans colere & ſans dédain du perſonnage qu'il eſt alors obligé de faire.

L'Homme de qualité qui n'a que ses aïeux pour mérite, n'est tout au plus aux yeux de la raison qu'un vieillard en enfance qui auroit fait autrefois de grandes choses; ou plutôt c'est un homme à qui les autres sont convenus de parler une certaine langue, parce qu'une personne du même nom a eu quelques années auparavant ou du génie, ou du pouvoir, ou des richesses, ou de la célébrité, ou seulement du bonheur & de l'adresse.

Le Sage n'oublie point sur-tout que s'il est un respect extérieur que les talens doivent aux titres, il en est un autre plus réel que les titres doivent aux talens. Mais combien de Gens de Lettres pour qui la société des Grands est un écueil à cet égard! Si elle ne va pas jusqu'à la familiarité & à cette égalité parfaite hors de laquelle tout commerce est sans douceur & sans ame, la distance humilie, parce qu'on a de fréquentes occasions de la sentir; & si la familiarité s'y joint, c'est pis encore, c'est la fable du lion avec lequel il est dangereux de jouer. Un Homme de Lettres forcé par des circonstances singulieres à passer ses jours auprès d'un Ministre, disoit de lui avec beaucoup de vérité & de finesse; *il veut se fami-*

familiariſer avec moi, mais je le repouſſe avec le reſpect.

Parmi les grands Seigneurs les plus affables, il en eſt peu qui ſe dépouillent avec les Gens de Lettres de leur grandeur vraie ou prétendue juſqu'au point de l'oublier tout-à-fait. C'eſt ce qu'on apperçoit ſur-tout dans les converſations où l'on n'eſt pas de leur avis. Il ſemble qu'à meſure que l'homme d'eſprit s'éclipſe, l'homme de qualité ſe montre, & paroiſſe exiger la déférence dont l'homme d'eſprit avoit commencé par diſpenſer. Auſſi le commerce intime des Grands avec les Gens de Lettres ne finit que trop ſouvent par quelque rupture éclatante; rupture qui vient preſque toujours de l'oubli des égards réciproques auxquels on a manqué de part ou d'autre, peut-être même des deux côtés.

J'avouerai cependant, par égard pour la vérité, & non par aucun autre motif, qu'il eſt quelques grands Seigneurs qui méritent d'être exceptés; & ſi je ne craignois que leur nom & leur éloge ne devînt une ſatyre indirecte & injuſte de ceux que j'omettrois ſans les connoître, j'aurois le courage de les nommer ici.

(*d*) Leur familiarité n'a rien de suspect, parce qu'elle est le fruit de l'estime qu'ils ont

(*d*) Pour ne parler ici que des Etrangers, tous ceux qui ont connu en France Mr. le Marquis Lomellini, Envoyé extraordinaire de la République de Genes, savent que la vérité seule a dicté l'éloge que l'Auteur en a fait, en lui dédiant ses *Recherches sur la précession des Equinoxes.* ,, Les plus grands génies de ,, l'Antiquité, dit-il à Mr. Lomellini, mettoient le ,, nom de leurs amis à la tête de leurs Ouvrages, ,, parce qu'un ami leur étoit plus cher qu'un pro- ,, tecteur. Un sentiment si digne de vous, est tout ,, ce que je puis imiter d'eux. Ce n'est point à vo- ,, tre naissance que je rends hommage, ce seroit met- ,, tre vos ancêtres à votre place, & oublier que j'é- ,, cris à un Philosophe. L'accueil que vous faites ,, aux Gens de Lettres ne leur laisse point apperce- ,, voir la supériorité de votre rang, parce que vous ,, n'avez point à leur envier la supériorité des lu- ,, mieres. Aussi, non content de rechercher leur ,, commerce, vous leur témoignez encore cette con- ,, sidération réelle sur laquelle ils ne se méprennent ,, pas quand ils en sont dignes; & comme la vanité ,, n'a point de part à votre estime pour eux, la ré- ,, putation ne vous en impose point dans vos juge- ,, mens. Je vous présente donc ces Recherches com- ,, me à un Géometre profond, qui a su joindre aux ,, agrémens de l'esprit les plus sublimes connoissan- ,, ces, & dont je distingue le suffrage parmi le petit ,, nombre de ceux qui peuvent véritablement me ,, flater".

S'il est permis de joindre à l'éloge des Etrangers celui des morts, qui ne sauroit blesser les vivans, l'Auteur oseroit encore rappeller ici, comme un témoignage des sentimens de son cœur, ce qu'il écrivoit en 1752 à un homme dont la mémoire doit être précieuse à tous les Gens de Lettres qui l'ont connu, à feu Mr. le Marquis d'Argenson, en lui dédiant (après sa retraite du Ministere) *l'Essai d'une nouvelle théorie de la résistance des fluides.* ,, Les Savans & les ,, Ecrivains célebres qui vous approchent en si grand ,, nombre, applaudiront à l'hommage que je vous ,, rends,

ont pour les talens, & du plaiſir réel qu'ils trouvent dans la ſociété des Gens de Lettres. En effet cette ſociété eſt réellement la plus utile & la plus noble que puiſſe deſirer un homme qui penſe. Si les connoiſſances adouciſſent l'ame, elles l'élevent auſſi; l'une de ces qualités eſt même la ſuite de l'autre, & il faut convenir (malgré les reproches fondés qu'on fait aux Gens de Lettres) que non ſeulement ils ſont ſupérieurs aux autres hommes par les lumieres, mais qu'ils ſont auſſi

„ rends. Le reſpect qu'ils vous témoignent eſt d'autant plus ſincere, que l'attachement en eſt le principe, & d'autant plus juſte que vous ne penſez pas à l'exiger. Vous devez un ſentiment ſi flateur & ſi vrai, à cette familiarité ſans orgueil avec laquelle vous accueillez les talens, & qui ſeule peut rendre la ſociété des Grands & des Gens de Lettres également digne des uns & des autres. Votre commerce, utile & agréable par une infinité de connoiſſances, qui vous aſſurent le ſuffrage de la partie la plus éclairée de notre Nation, eſt encore pour tous ceux qui vous environnent une leçon continuelle de modeſtie. de candeur, d'amour du Bien public, & de toutes les vertus que notre ſiecle ſe contente d'eſtimer. Philoſophe enfin dans vos ſentimens & dans votre conduite, vous joignez à cette qualité trop rare, & qui en renferme tant d'autres, le mérite plus rare encore de l'avoir ſans oſtentation. Puiſſe votre exemple apprendre à la plupart de nos Mécenes, trop multipliés aujourd'hui pour la gloire & le bien des Lettres, que le vrai moyen d'honorer le mérite en le protégeant, eſt de s'honorer ſoi-même par la maniere don ton le diſtingue. "

aussi en général moins vicieux dans leurs sentimens & dans leurs procédés. Comme leurs desirs sont plus bornés, ils sont un peu plus délicats sur les moyens de les satisfaire, & un peu plus reconnoissans de ce qu'on fait pour eux ; car moins la reconnoissance a de devoirs à remplir, plus elle est scrupuleuse à s'en acquitter. Mr. Fouquet fut abandonné dans sa disgrace de tous ceux qui lui devoient leur fortune ; deux Hommes de Lettres seuls lui resterent fideles, La Fontaine & Pélisson ; sans doute le nombre auroit pu en être plus grand, & je suis fâché de ne pouvoir joindre à ces deux noms ceux de Moliere & du grand Corneille. Mais enfin les Gens de Lettres se distinguerent en cette occasion, & les descendans de ce Ministre ne sauroient trop s'en souvenir.

Concluons de tout ce que nous venons de dire, que les seuls grands Seigneurs dont un Homme de Lettres doive desirer le commerce, sont ceux qu'il peut traiter & regarder en toute sûreté comme ses égaux & ses amis, & qu'il doit sans exception fuir tous les autres. Philoxene, après avoir entendu des vers de Denys le Tyran, disoit, *qu'on me reme-*

ne

ne aux carrieres; combien de Gens de Lettres arrachés à leur obſcurité, & tombés tout-à-coup dans un cercle de Courtiſans, devroient dire preſque en entrant: *qu'on me remene à ma ſolitude?* Je n'ai jamais compris pourquoi l'on admire la réponſe d'Ariſtipe à Diogene: *ſi tu ſavois vivre avec les hommes, tu ne vivrois pas de légumes.* Diogene ne lui reprochoit point de vivre avec les hommes, mais de faire ſa cour à un Tyran. Ce Diogene, qui bravoit dans ſon indigence le Conquérant de l'Aſie, & à qui il n'a manqué que de la décence pour être le modele des Sages, a été le Philoſophe de l'Antiquité le plus décrié, parce que ſa véracité intrépide le rendoit le fléau des Philoſophes même; il eſt en effet un de ceux qui ont montré le plus de connoiſſance des hommes, & de la vraie valeur des choſes. Chaque ſiecle & le nôtre ſur-tout auroient beſoin d'un Diogene; mais la difficulté eſt de trouver des hommes qui ayent le courage de l'être, & des hommes qui ayent le courage de le ſouffrir.

Parmi les Grands qui paroiſſent faire cas des Gens de Lettres, ceux qui ont quelques prétentions au bel-eſprit, forment

ment une espece singuliere ; la vanité leur a donné ces prétentions, l'orgueil les empêche de les montrer indifféremment à tout le monde. Malgré cette lumiere générale dont se glorifie notre siecle philosophe, il est encore bien des gens, & bien plus qu'on ne croit, pour qui la qualité d'Auteur ou d'Homme de Lettres n'est pas un titre assez noble. Il faut avouer que la Nation Françoise a bien de la peine à secouer le joug de la barbarie qu'elle a porté si long-tems. Cela ne doit point surprendre ; la naissance étant un avantage que le hasard donne, il est naturel non seulement de vouloir en jouir, mais encore de lui subordonner tous ceux dont l'acquisition est plus pénible. La paresse & l'amour-propre se trouvent également bien de ce partage.

Je sais que la plupart des Grands se recrieront contre un tel reproche ; mais qu'ils interrogent leur conscience, qu'ils nous laissent même examiner leurs discours, & nous demeurerons convaincus que le nom d'Homme de Lettres est regardé par eux comme un titre subalterne qui ne peut être le partage que d'un état inférieur ; comme si l'art d'instruire & d'é-

d'éclairer les hommes n'étoit pas, après l'art si rare de bien gouverner, le plus noble appanage de la condition humaine. Un grand Prince, sensible, comme il doit l'être, à toutes les especes de gloire, recherchera toujours celle qui vient des talens de l'esprit, quand il pourra l'acquérir; parce qu'il sait que si elle n'est pas la plus brillante, elle a du moins cet avantage précieux, qu'on ne la partage avec personne.

Pour se convaincre de ce que j'avance sur l'opinion peu relevée qu'on se forme communément dans le monde de l'état des Gens de Lettres, il suffira de faire attention à l'espece d'accueil qu'ils y reçoivent pour l'ordinaire. Il est à-peu-près de même genre que celui qu'on fait à certaines professions agréables, qui demandent sans doute des talens, mais qu'en les recherchant même nous affectons de rabaisser, comme nous honorons d'autres états, sans savoir pourquoi. L'ennui veut jouir du talent, & la vanité trouve moyen de le séparer de la personne. C'est ce qui fait que le rôle des Gens de Lettres est après celui des Gens d'Eglise le plus difficile à jouer dans le monde; l'un de ces deux

états

états marche continuellement entre l'hypocrisie & le scandale, l'autre entre l'orgueil & la bassesse.

Faudra-t-il donc que les Gens de Lettres renoncent tout-à-fait à la société des Grands? Indépendamment des exceptions que j'ai mises plus haut à cette regle, quelques considérations particulieres obligent encore de la modifier & de la restreindre.

Ceux des Gens de Lettres à qui le commerce du monde ne peut être d'aucune utilité pour les objets de leurs études, doivent se borner aux Sociétés (de quelque espece qu'elles puissent être) où ils trouvent dans les douceurs de la confiance & de l'amitié un délassement nécessaire. A quoi serviroient à un Philosophe nos conversations frivoles, sinon à lui retrécir l'esprit, & à le priver d'excellentes idées qu'il pourroit acquérir par la méditation & par la lecture? Ce n'est point à l'Hôtel de Rambouillet que Descartes a découvert l'application de l'Algebre à la Géométrie, ni à la Cour de Charles II. que Newton a trouvé la gravitation universelle; & pour ce qui regarde la maniere d'écrire, Malebranche, qui vivoit dans la retraite, & dont

les

les délaſſemens n'étoient que des jeux d'enfant, n'en eſt pas moins par ſon ſtyle le modele des Philoſophes.

Il n'en eſt pas de-même de ceux qu'on appelle beaux-eſprits. Pour peindre les hommes dans un Ouvrage d'imagination, il faut les connoître; faits comme ils ſont, on ne doit pas ſe flatter de les deviner, tant pis du moins pour qui les devine: le commerce du monde eſt donc abſolument néceſſaire à cette portion des Gens de Lettres. Mais il ſeroit à ſouhaiter du moins qu'ils fuſſent ſimples ſpectateurs dans cette ſociété forcée, & ſpectateurs aſſez attentifs pour n'avoir pas beſoin de retourner trop ſouvent à une Comédie qui n'eſt pas toujours bonne à revoir; qu'ils aſſiſtaſſent à la Piece comme le Parterre qui juge les Acteurs, & que les Acteurs n'oſent inſulter: qu'en un mot ils y fuſſent à peu près dans le même eſprit qu'Apollonius de Thyane alloit autrefois à Rome du tems de Néron, pour voir de près, diſoit-il, quel animal c'étoit qu'un tyran.

Il eſt à deſirer encore que ceux de nos Ecrivains qui entreprennent, ſoit dans une Piece de Théâtre, ſoit dans un autre

Ouvrage, la peinture de leur siecle, ne se bornent pas à en emprunter le jargon. Ils croiroient faire l'Histoire des Hommes, & ne feroient que celle de la Langue. C'est à ce langage entortillé, impropre & barbare, qu'on prétend reconnoître aujourd'hui les Auteurs qui fréquentent ce qu'on appelle la bonne compagnie, mais à qui cette fréquentation, quoi qu'on en dise, est très-funeste, & dont la maniere d'écrire vaudroit beaucoup mieux, comme l'expérience le prouve, s'ils vivoient dans une société moins brillante.

Il n'est donné qu'à un petit nombre d'hommes rares de se préserver de cette contagion; mais il est très-singulier que les Gens de Lettres, faits pour étudier, pour connoître & pour fixer la Langue, soient presque tacitement convenus entr'eux de prendre sur ce point la loi des Grands, à qui ils devroient la donner. Dans le tems que notre Langue n'étoit encore, grace aux Tribunaux d'esprit, qu'un mêlange bisarre de bas & de précieux, les grands Ecrivains la devinoient pour ainsi dire, en proscrivant de leurs Ouvrages les tours & les mots qu'ils sentoient devoir bientôt vieil-

vieillir: c'eſt ce que Paſcal a fait dans ſes *Provinciales*, Ouvrage qu'on croiroit de nos jours, quoique compoſé il y a cent ans. Aujourd'hui que notre Langue ſe dénature & ſe dégrade, les grands Ecrivains la devineront de méme en proſcrivant de leurs Ecrits le ramage éphémere de nos Sociétés. Peut-être deviendra-t-il enfin ſi ridicule, que nos Auteurs ſe trouveront plus ridicules encore de l'avoir adopté, & qu'ils en reviendront au vrai & au ſimple. Peut-être auſſi cet heureux tems ne reviendra-t-il jamais. Il y a bien de l'apparence que ce ſont des circonſtances pareilles qui ont corrompu ſans retour la Langue du ſiecle d'Auguſte.

Un des principaux inconvéniens de la ſociété des Grands & des Gens de Lettres, & pourtant un des principaux moyens par leſquels ceux-ci eſperent parvenir à l'eſtime & à la conſidération, eſt cette fureur de protéger qui produit parmi nous ce qu'on appelle des Mécenes. Que le favori d'Auguſte ſeroit ſurpris de voir ſon nom ſi ſouvent profané, & le ton rampant que les Gens de Lettres prennent avec ceux qui le portent! Horace écrivoit à Mécene, c'eſt-à-dire au

plus

plus grand Seigneur du plus grand Empire qui fût jamais, sur un ton d'égalité qui faisoit honneur à l'un & à l'autre; & dans notre Nation si éclairée, si polie & qui se prétend si peu esclave, un Homme de Lettres qui parleroit à son *protecteur* comme Horace parloit au sien, seroit blâmé de ses confreres même. La forme trop ordinaire de nos Epîtres dédicatoires est une des choses qui ont le plus avili les Lettres. Presque toutes retentissent de l'honneur que les Grands font aux Lettres en les aimant, & nullement de l'honneur & du besoin qu'ils ont de les aimer. Il semble que la bassesse & la fausseté ayent été jugés les attributs nécessaires de ces sortes d'Ouvrages; comme si des louanges données avec noblesse n'étoient pas plus flateuses pour celui qui les reçoit, & plus honorables pour celui qui les donne.

Faut-il s'étonner après cela que tant de talens médiocres, mais humbles, soient élevés aux dépens du génie? L'Orphée de notre Nation, qui en faisant changer si rapidement de face à la Musique Françoise, a préparé une révolution qu'il ne tient qu'à nous d'entrevoir, n'est-il pas, pour ne point chercher

d'autres exemples, l'objet de la haine & de la perſécution d'un grand nombre de Mécenes, ſans avoir d'autre crime auprès d'eux que d'être ſupérieur à leurs protégés? Il eſt vrai qu'à l'exception d'un petit nombre de grands Seigneurs, aſſez heureux pour ſentir tout le prix du talent de cet homme célebre, & aſſez courageux pour le dire, les autres n'ont pas la ſatisfaction de voir le Public ratifier leur avis, & finiſſent au contraire par ſouſcrire d'aſſez mauvaiſe grace au jugement de la Nation; jugement qu'ils auroient prévenu (ſans ſavoir pourquoi) ſi l'illuſtre Artiſte avoit daigné faire ſemblant de les conſulter ſur ſa Muſique. Ses ſuccès & ſa gloire ſont un exemple bien ſenſible de ce que nous diſions plus haut, que l'autorité des Gens de Lettres l'emporte à la longue: c'eſt à leur ſuffrage qu'il doit, après lui-même, la réputation dont il jouit malgré la cabale & l'envie. Ce n'eſt pas que j'approuve le fanatiſme de quelques-uns de ſes admirateurs; l'eſtime du Sage eſt plus tranquille; mais c'eſt le propre des grands talens de faire des fanatiques, & il faut s'attendre à en rencontrer dans un ſiecle où c'eſt une eſpece d'héroïſme que de célé-

célébrer les génies ſupérieurs ; comme on doit s'attendre à faire naître des enthouſiaſtes, des flagellans & des convulſionnaires dans les ſectes qu'on perſécute.

Il ne faut pas s'étonner que les petits talens, plus à la portée de l'eſprit & de l'ame du commun des hommes, ſoient ce qu'ils aiment par préférence. Corneille, pour la conſolation des grands génies qui le ſuivront, a été conſtamment perſécuté par preſque tous les amateurs de ſon tems, dont Scuderi & Boiſrobert étoient les héros. Cela devoit être : ce n'eſt point dans une antichambre que l'on apprend à dire, à penſer, & à faire de grandes choſes ; & Corneille plus répandu auroit été plus loué, mais n'eût jamais fait *Polieucte*. Racine, à qui peut-être il n'a manqué pour ſurpaſſer Corneille que d'avoir vécu comme lui, n'a pas laiſſé d'avoir des adverſaires à combattre ; cet eſprit de courtiſan qu'il poſſédoit trop, & qui ſans *Athalie*, *Phédre* & *Britannicus*, ſeroit une eſpece de tache à ſa gloire, ne l'a pas empêché d'eſſuyer bien des chagrins de la part de ceux dont Pradon étoit l'eſclave & l'idole.

Ce

Ce doit être néanmoins une conſolation pour les talens perſécutés, que de voir avec quelle ſatisfaction le Public ſe plaît à caſſer les arrêts des prétendus gens de goût; c'eſt preſque une chûte ſûre pour un Ouvrage que leur eſtime; ils croyent, en annonçant les talens de leurs protégés, inſpirer pour eux une prévention favorable; la Nation au contraire, pour qui toute occaſion d'exercer ſa liberté eſt précieuſe, & qui s'apperçoit qu'on veut ſurprendre ou enlever de force ſon ſuffrage, ſe trouve dès-là moins diſpoſée à l'accorder. Il en eſt de même des Ouvrages annoncés qu'on attend depuis long-tems; le Public ne vit pas d'eſpérance; plus elle a été longue, plus il veut que les effets y répondent; & malheur à qui le vient fruſtrer de ſon attente. Ce n'eſt point à toute cette oſtentation ſi ridicule & ſi inutile que l'on doit la réuſſite d'un Ouvrage. C'eſt à des amis éclairés & ſéveres qu'on en fait juges dans le ſecret, qni n'approuvent que quand ils ne ſauroient faire autrement, & aux avis deſquels on défere avec docilité.

Je n'ai juſqu'à préſent parlé que des amateurs qui ſe bornent à appuyer les

Gens de Lettres de leur puissant crédit & de leur foible suffrage : j'entends ici par crédit, celui qui se réduit à procurer des admirateurs, & non celui qui a le courage de tenir tête à des adversaires puissans. L'expérience ne prouve que trop que les talens persécutés n'ont rien à attendre de ce côté-là, & que les ennemis chassent bientôt les protecteurs. Mais les Gens de Lettres s'imaginent peut-être qu'ils trouveront plus de ressources dans les lumieres de certains amateurs, qu'on peut diviser en deux classes.

La premiere renferme ceux qui se connoissent assez pour n'oser paroître au grand jour, mais qui ne se bornent pas, comme la plupart de leurs confreres, à commander durant leur digestion, du sublime à un Poëte, ou des découvertes à un Savant ; ils ont de plus la prétention d'éclairer leurs courtisans, de leur fournir des plans d'ouvrages, & de les diriger dans l'exécution. Je suis surpris qu'aucun protégé n'ait le courage de leur dire ce que disoient à Colbert quelques Négocians qu'il instruisoit, *laissez-nous faire* ; ce Colbert, assez grand homme pour ne parler que de ce qu'il entendoit,

doit, & pour donner sur le Commerce des avis utiles, l'étoit assez en même tems pour trouver bon que des gens plus éclairés que lui s'en tinssent à leurs propres lumieres.

Dans la seconde classe des Mécenes sont ceux qui aspirent eux-mêmes à la gloire d'être Auteurs. Il en est peu à qui cette entreprise ne réussisse, grace à l'adulation qui les encense: ne fussent-ils que les peres adoptifs d'un Ouvrage médiocre publié sous leur nom, cent plumes s'empresseroient à le célébrer; depuis les Héros jusqu'aux Thersites de la Littérature, tout leur crieroit qu'ils ont produit un chef-d'œuvre: n'eussent-ils fait qu'un Almanach, on leur démontreroit qu'ils ont trouvé le systême du Monde.

C'est principalement à certains Journalistes étrangers que ce reproche s'adresse; (car je n'ose croire que parmi ceux de France il y en ait aucun qui le mérite). D'une main ils élevent à la médiocrité puissante des statues d'argile, & de l'autre ils font de vains efforts pour mutiler les statues d'or des grands hommes sans protection & sans crédit. Dans leurs Mémoires périodiques, qu'on peut

appeller comme Mr. de Voltaire appelle l'Histoire, d'immenses Archives de mensonge & d'un peu de vérité, presque tout est loué, excepté ce qui mérite de l'être. Aussi le bien qu'ils disent des mauvais Livres les décrédite encore plus que le mal qu'ils voudroient faire aux bons. On pourroit comparer les Journalistes dont je parle, à ces mercénaires subalternes établis pour lever les droits aux portes des grandes villes, qui visitent sévérement le peuple, laissent passer avec respect les grands Seigneurs, permettent la contrebande à leurs amis, la font très-souvent eux-mêmes, & saisissent en revanche pour contrebande ce qui n'en est pas. On ne doit point au reste exiger des Critiques une injustice aussi basse que la flaterie, mais il est au moins permis de les exhorter à distinguer l'Ouvrage & l'Auteur.

Ce qu'il y a de plus honteux pour les Grands & pour la Littérature, c'est que des Ecrivains qui deshonorent leur état par la satyre, trouvent des protecteurs encore plus méprisables qu'eux. L'Homme de Lettres digne de ce nom dédaigne également & de se plaindre des uns & de répondre aux autres; mais quelque

que peu ſenſible qu'il doive être aux injures priſes en elles-mêmes, il ne doit pas fermer les yeux ſur l'appui qu'on leur prête, ne fût-ce que pour ſe former une idée juſte de ceux qui daignent les favoriſer. Dans les Pays où la preſſe n'eſt pas libre, la licence d'inſulter les Gens de Lettres par des ſatyres, n'eſt qu'une preuve du peu de conſidération réelle qu'on a pour eux, du plaiſir même qu'on prend à les voir inſultés. Et pourquoi eſt-il plus permis d'outrager un Homme de Lettres qui honore ſa Nation, que de rendre ridicule un Homme en place qui avilit la ſienne? Si on croit devoir laiſſer un libre cours aux libelles & aux ſatyres, en ce cas que toutes les conditions & tous les états en puiſſent être indifféremment l'objet. Diſons mieux, qu'on puniſſe ſévérement les ſatyres perſonnelles contre quelque Citoyen que ce puiſſe être, celles qui l'attaquent dans ſa probité, dans ſes mœurs, dans ſon état; mais qu'il ſoit libre d'apprécier devant le Public l'eſprit & les talens de ceux qui protégent, comme de ceux qui écrivent; ces hommes orgueilleux & vils, qui regardent les Gens de Lettres comme des eſpeces d'animaux deſtinés

à combattre dans l'arene pour le plaisir de la multitude, descendroient alors de l'amphithéâtre, & verroient leurs juges y remonter. Je ne puis me dispenser de rapporter à cette occasion une anecdote bien propre à faire connoître le caractere & l'injustice des hommes dont je parle. Un d'entr'eux tournoit en ridicule la délicatesse excessive d'un Ecrivain célebre qui avoit témoigné un chagrin (trop grand sans doute) de quelques satyres publiées contre lui : l'Ecrivain célebre fit une chanson où l'Homme en place étoit effleuré très-légérement. Si on eût cru l'offensé, les Loix n'avoient pas assez de supplices pour punir l'injure qu'on lui avoit faite.

Il est une derniere sorte d'amateurs qui méritent avec quelque raison d'être plus considérés que les autres, & qu'on peut regarder comme des protecteurs plus réels de la Littérature : ce sont ceux qui cherchent à contribuer au progrès des Sciences & des Arts par leurs bienfaits. Je plains les Gens de Lettres à qui leur fortune rend nécessaire une ressource si triste & si dangereuse ; c'est à eux de mettre au moins dans leur conduite tant de dignité & de noblesse, que ce soit

au

au bienfaiteur même à leur avoir obligation. Je paye avec uſure à votre pere le bien qu'il m'a fait, diſoit Xenocrate à un de ſes diſciples ; car je ſuis cauſe qu'il eſt loué de tout le monde.

Feu Mr. l'Abbé de Saint-Pierre, ſe privant autrefois en faveur de Mr. Varignon d'une portion conſidérable de ſa fortune, lui diſoit : *Je ne vous donne pas une penſion, mais un contrat ; parce que je ne veux pas que vous dépendiez de moi.* Eſpece d'héroïſme bien digne d'être propoſé pour modele à tous les bienfaiteurs. Ce n'eſt qu'à ce prix qu'on mérite de l'être ; mais combien peu voudroient d'un pareil titre à de pareilles conditions !

Quelle leçon que l'exemple de Mr. l'Abbé de Saint-Pierre pour certains bienfaiteurs ſouvent auſſi avares que vains, qui ſe croient les peres de la Littérature pour quelques bienfaits très-légers, fort au-deſſous de leur fortune, & qu'ils prennent même le ſoin de divulguer ſecrettement ! Quand on oblige d'honnêtes gens, on doit laiſſer parler en eux la reconnoiſſance, elle ſait s'impoſer à elle-même des loix ſéveres. Mais les hommes ſont ſi attentifs à ſaiſir tout

ce qui peut leur donner de la supériorité sur leurs semblables, qu'un bienfait accordé est regardé pour l'ordinaire comme une espece de titre, une prise de possession de celui qu'on oblige, un acte de souveraineté dont on abuse pour mettre quelque malheureux dans sa dépendance. On a beaucoup écrit & avec raison contre les ingrats, mais on a laissé les bienfaiteurs en repos, & c'est un chapitre qui manque à l'Histoire des Tyrans (e).

Aussi

(e) L'Auteur, en écrivant cette affligeante vérité, est bien éloigné de regarder la reconnoissance comme un fardeau; puisse-t-il avoir donné des marques durables de la sienne au seul homme en place auquel il ait été redevable, à Mr. le Comte d'Argenson, à qui il vient de dédier la nouvelle édition de son Traité de Dynamique! ,, L'accueil favorable, dit-il, que ,, les Savans ont déja fait à ce fruit de mes travaux, ,, m'a inspiré le desir & la confiance de vous l'offrir. Je souhaiterois l'avoir rendu digne de la Postérité, pour faire parvenir jusqu'à elle le seul témoignage que je puisse vous donner de mon attachement & de ma reconnoissance. De toutes les ,, vérités contenues dans cet Ouvrage, la plus précieuse pour moi est l'expression d'un sentiment si ,, noble & si juste. Moins j'ai cherché les Bienfaiteurs, moins je dois oublier ceux qui ont voulu ,, être les miens; & les graces dont Sa Majesté ,, m'a honoré, toujours présentes à mon cœur, me ,, rappelleront sans cesse ce que je dois au Ministre ,, qui me les a obtenues. Puissent, Monseigneur, ,, les Sciences & les Lettres, fidelles à conserver le ,, souvenir de ceux qui les ont aimées, célébrer d'une maniere digne de la France & de vous, tant

,, d'E-

Auſſi eſt-ce pour une ame bien née le plus grand obſtacle à l'opulence, que de jouir de l'étroit néceſſaire. L'indigence abſolue mene bien plus ſûrement aux places & aux richeſſes, parce qu'en forçant à l'eſclavage elle y accoutume. La néceſſité de ſe délivrer d'un état de miſere profonde, rendant excuſables preſque tous les moyens d'en ſortir, familiariſe inſenſiblement avec ces moyens: il en coûte moins enſuite pour les faire ſervir à l'augmentation de ſa fortune. On eſt fait aux dégoûts & aux rebuts, & on ne penſe plus qu'à mettre à profit la malheureuſe habitude qu'on a priſe de les dévorer. Que l'orgueil & le deſpotiſme des bienfaiteurs rendent les bienfaits redoutables, & quelquefois humilians! Quel mal ne font pas aux talens même les bienfaits baſſement reçus? Ils communiquent à l'ame un aviliſſement qui dégra-

„ d'Etabliſſemens glorieux à votre Miniſtere, qui
„ laiſſeront à vos ſucceſſeurs l'honneur de les faire
„ fleurir! Puiſſiez-vous goûter en paix dans votre
„ retraite la conſolation que procure la vie privée,
„ de ne point voir de trop près les malheurs des
„ hommes! Tels ſont les vœux d'un Citoyen qui
„ s'intéreſſera toujours à votre bonheur, & qui ſe
„ trouve pour la premiere fois à plaindre de la mé-
„ diocrité de ſon état, par le deſir qu'il auroit de
„ donner plus d'éclat à ſon hommage."

dégrade insensiblement les idées, & dont les Ecrits se ressentent à la longue; car le style prend la teinture du caractere. Ayez de la hauteur dans les sentimens, votre maniere d'écrire sera ferme & noble. Je ne nie pas qu'il puisse y avoir des exceptions à cette regle, comme il y en a à tout; mais ces exceptions seroient une espece de phénomene.

Les Romains disoient, *du pain & des spectacles*: qu'il seroit à desirer que tous les Gens de Letrres eussent le courage de dire, *du pain & la liberté*! Je parle de liberté, non seulement dans leurs personnes, mais aussi dans leurs Ecrits; je ne la confonds pas avec cette licence condamnable qui attaque ce qu'elle devroit respecter: le vrai courage est celui qui combat les ridicules & les vices, ménage les personnes, & obéit aux Loix. LIBERTE', VERITE', & PAUVRETE', (car quand on craint cette derniere, on est bien loin des deux autres) voilà trois mots que les Gens de Lettres devroient toujours avoir devant les yeux, comme les Souverains celui de POSTE'RITE'.

Quand je dis que la pauvreté doit être un des mots de la devise des Gens de Lettres, je ne prétends pas qu'ils soient obli-

obligés d'être indigens, comme ils le font d'être vrais & libres, & que la pauvreté doive être un attribut essentiel de leur état; je dis seulement qu'ils ne doivent pas la redouter. Il seroit même injuste de leur interdire les richesses. Et pourquoi un Homme de Lettres n'auroit-il pas le même droit à l'opulence, que tant d'hommes inutiles ou nuisibles à la patrie, dont le luxe scandaleux insulte à la misere publique! Mais si un Homme de Lettres ambitionne la fortune, dit avec raison un de nos plus illustres Ecrivains, il doit la faire soi-même. Et il ne faut pas croire qu'il soit très-difficile d'y parvenir, même en n'employant que des moyens honnêtes. On sait l'histoire de ce Philosophe, à qui ses ennemis reprochoient de ne mépriser les richesses que faute de talent pour en acquérir; il se mit dans le Commerce, s'y enrichit en un an, distribua son gain à ses amis, & se remit ensuite à philosopher.

S'il n'est pas difficile de faire fortune par des voies louables, il l'est encore moins d'y parvenir quand on se permet tout pour cet objet. Il ne faut pour cela que la résolution bien déterminée de réussir, de la patience & de l'audace.

Peut-être est-ce le seul genre de succès qui ne prouve aucune espece d'esprit; car l'esprit d'intrigue & de manege ne mérite pas ce nom; c'est l'esprit de ceux qui n'en ont point d'autre, & de tous ceux qui voudront l'avoir. C'est en faisant un long & heureux usage de cet esprit si commun, que des hommes sans mérite & sans nom peuvent arriver à la plus grande fortune & aux plus brillans emplois. L'Angleterre seule a cet avantage, que les talens vraiment supérieurs dans les Lettres, y ont quelquefois servi de degré pour s'élever aux grandes places. Parmi nous ils sont plutôt un motif d'exclusion, & peut-être n'est-ce pas un malheur pour eux. Ils n'ont pas même pour l'ordinaire de plus grands ennemis que ceux qui ont fait fortune par les Lettres ou par l'apparence des Lettres. Elevés par la faveur, ces hommes médiocres sentent que les bons juges les voient toujours à leur véritable place; & ils ne peuvent le leur pardonner.

Néanmoins cette regle n'est pas entiérement générale. Parmi les différens Mécenes de notre siecle, il s'en trouve quelquefois qui s'étant enrichis par les Lettres, prennent sous leur protection d'au-

d'autres Hommes de Lettres moins riches & plus éclairés qu'eux. Mais à voir la maniere dont ils les traitent, on ſeroit tenté de croire que le mot de République des Lettres eſt bien mal imaginé; rien n'eſt moins républicain que leur conduite, & leur maniere d'agir envers leurs ſemblables. Ils paroiſſent perſuadés qu'eux ſeuls méritent d'être riches; & dans le tems même où ils ſe plaignent de leur indigence au milieu d'un bien très-honnête, parlez-leur d'un Homme de Lettres qui poſſede à peine le néceſſaire, ils ne manquent pas de le trouver fort à ſon aiſe. Tu as raiſon, leur eût répondu Diogene, mais je voudrois te voir ſeulement un jour à ma place.

Les Mécenes dont je parle ont pour maxime qu'un Homme de Lettres doit être pauvre. La raiſon qu'ils en donnent, eſt que la néceſſité aiguiſe le génie, & que l'opulence l'engourdit & en affoiblit l'exercice; mais leur véritable motif eſt d'avoir par ce moyen une cour plus nombreuſe, & plus de bouches pour les flatter.

J'avoue qu'ils en ſont quelquefois punis. Il n'eſt pas abſolument ſans exemple de voir ces deſpotes de la Lit-

térature, célébrés par les Etrangers & par les François, survivre, pour la frayeur de leurs semblables, à leur réputation Littéraire, lorsqu'ils cessent par le changement des circonstances de pouvoir faire ni bien ni mal.

C'est d'après ce même principe de la dépendance prétendue où doivent être les Gens de Lettres, qu'on a vu s'établir dans quelques célebres Académies l'esprit de despotisme qui y regne, & qui, j'ose le dire, auroit été funeste aux progrès des Sciences, sans les talens supérieurs de plusieurs membres de ces Compagnies; car dans un Etat despotique les vertus de citoyen sont des vertus de dupe: mais il faut savoir être dupe quelquefois, & il se trouve toujours des gens assez bien nés pour l'être. Le Cardinal de Richelieu avoit donné à l'Académie Françoise une forme très-simple & très-noble, mais aussi c'étoit le Cardinal de Richelieu. Il sentit, malgré le systême de despotisme dont il étoit rempli, & qu'il étendoit si loin, que la forme Démocratique convenoit mieux qu'aucune autre à un Etat tel que la République des Lettres qui ne vit que de sa liberté; cet homme rare, qui connois-

noiſſoit le prix des talens, voulut que dans l'Académie Françoiſe l'eſprit marchât ſur la même ligne à côté du rang & de la nobleſſe, & que tous les titres y cédaſſent à celui d'Homme de Lettres. Il voulut que cette Académie fût preſque entiérement composée des bons Ecrivains de la Nation, pour la décorer aux yeux des Sages; d'un petit nombre de grands Seigneurs, pour la décorer aux yeux du peuple; que ces derniers vinſſent remplir ſeulement les places que les grands Ecrivains laiſſeroient vuides; qu'ainſi dans l'Académie Françoiſe les préjugés ſerviſſent à honorer le talent, & non le talent à flater les préjugés, & qu'on eût ſur-tout l'attention d'en exclure ceux qui prétendant être à la fois grands Auteurs & grands Seigneurs, ne ſeroient ni l'un ni l'autre. Il n'imaginoit pas qu'un jour certaines gens duſſent être choqués de ſe voir dans l'Académie Françoiſe entre Deſpreaux & Racine, place dont Mécene ſe feroit fait honneur, & qu'il n'eût occupée qu'avec modeſtie. En un mot le Cardinal de Richelieu vit ſans peine qu'il étoit trop dangereux d'établir dans les Compagnies Littéraires un eſprit d'inégalité

capa-

capable d'y entretenir le trouble, de rebuter les grands talens, de remplir à la longue ces Sociétés illustres de gens mediocres à qui le titre d'Académicien est nécessaire, & de rendre les récompenses Littéraires trop dépendantes du caprice & de l'envie.

Ces récompenses au reste ne sont pas si nécessaires qu'on le croit aux progrès des Lettres, même dans notre Nation. Corneille, La Fontaine & beaucoup d'autres ont été sans elles; & sans elles apparemment Racine auroit fait ses Tragédies, & Despréaux son *Art Poëtique*; sans elles notre siecle a produit *la Henriade*, *l'Esprit des Loix*, *Hippolite & Aricie*, & plusieurs beaux Ouvrages des mêmes Auteurs & de quelques autres. Les grands talens n'ont besoin pour se développer d'aucun autre principe que de l'impulsion de la Nature. C'est elle & non la fortune qui force un grand homme à l'être. C'est elle qui au milieu des guerres civiles a peuplé la Flandre de Peintres habiles & pauvres. C'est elle qui a donné à l'Italie tant d'Artistes célébres dont un petit nombre a vécu dans l'opulence. En fait de talens & de génie, la nature se plaît,

pour ainſi dire, à ouvrir de tems en tems des mines qu'elle referme enſuite abſolument & pour pluſieurs ſiecles. Elle ſe joue également de l'injuſtice de la fortune & de celle des hommes ; elle produit des génies rares au milieu d'un peuple barbare, comme elle fait naître des plantes précieuſes chez des Peuples ſauvages qui en ignorent la vertu.

On ſe tromperoit néanmoins, ſi on avançoit ſans reſtriction que les récompenſes mal diſtribuées découragent toujours les génies ſupérieurs : elles ſont bonnes quelquefois à faire produire de grandes choſes à ceux qui ne les obtiennent pas ; ils travaillent non dans l'eſpoir d'y parvenir, mais dans la vue de les mériter. Telle eſt l'utilité principale de ces récompenſes, ſur-tout lorſqu'elles ſont répandues pêle-mêle & à pleines mains. Ne deſirons donc point qu'on en tariſſe la ſource. Le découragement que cette conduite introduiroit (du moins pour un tems) parmi les Gens de Lettres, ſeroit à mon avis un plus grand mal que les hommages & l'eſpece d'idolâtrie à laquelle l'intérêt les oblige ; & je ne veux point reſſembler à cet Empereur inſenſé qui fit brûler la Bibliothe-

que

que de Constantinople, parce que les Gens de Lettres de son Empire avoient de la dévotion aux Images. Je crois seulement que les récompenses devroient être moins fréquentes, ce seroit le moyen qu'elles fussent distribuées plus à propos; l'œconomie est plus éclairée que la profusion. Par-là les hommes seront remis plus à leur place, les graces devenues moins faciles à obtenir ne seront plus disputées que par ceux qui pourront les mériter; & les Ecrivains, les Philosophes, les Artistes célebres, trouveront d'ailleurs dans l'estime de leur Nation un prix assez flateur pour attendre patiemment d'autres récompenses, ou pour faire rougir ceux qui les en priveroient.

Mais ce que les Grands ne doivent point oublier quand ils veulent faire du bien aux Lettres, c'est que la considération personnelle est la récompense la plus réelle des talens, celle qui met le prix à toutes les autres, ou même qui en tient lieu. C'est à elle que la Grece a dû les grands hommes qu'elle a produits en tout genre; c'est la faveur la plus précieuse que les Lettres reçoivent aujourd'hui d'un Monarque qui occupe le trô-

trône avec les lumieres & les vertus de Julien ſans en avoir la ſuperſtition. L'indifférence de Charles-Quint pour les Lettres, tranſmiſe à ſes deſcendans, ſemble être une des principales cauſes qui ont retardé les progrès de l'eſprit dans les pays de ſa dépendance. La Pruſſe, par une raiſon contraire, ſera redevable à FREDERIC des progrès qu'elle va faire dans les Sciences & dans les Arts. Supérieur aux préjugés, le ſeul mérite chez ce Monarque diſtingue les hommes. La lumiere & la vérité, ſi néceſſaires & ſi cachées à la plupart des Princes, mais qu'il aime & qu'il connoît parce qu'il en eſt digne, ſont le fruit de la liberté noble & ſage qu'il accorde aux Lettres. Les talens, le malheur & la Philoſophie donnent des droits à ſes bontés. Son goût pour les Sciences & pour les Beaux-Arts eſt d'autant plus éclairé, d'autant plus vrai, & d'autant plus louable, qu'il ne prend rien ſur des ſoins plus importans, & qu'il ſait être Roi avant toute autre choſe. Auſſi les éloges qu'il reçoit ne ſe bornent pas au ſuffrage de ſes ſujets; ratifiés par toute l'Europe, dont la voix unanime eſt la pierre de touche du mé-

rite des Souverains, ils le feront par le jugement des ſiecles futurs, qu'on peut lui annoncer d'avance, parce qu'il n'a point à le redouter. Puiſſe-t-il recevoir cet hommage foible, mais déſintéreſſé, d'un Homme de Lettres dont la plume n'a point encore été avilie par la flatterie; qui n'eſpéroit pas, quand il a écrit cet éloge, avoir un jour l'honneur de l'approcher pour le remercier de ſes bienfaits ; que l'amitié retient dans ſa patrie, parce qu'elle lui tient lieu de fortune, & qui jamais n'a deſiré de lui que ſon eſtime.

Que ne puis-je pour l'honneur de notre Nation en dire autant de tous nos Mécenes! Mais la vérité & la juſtice s'oppoſent à la bonne volonté que j'ai pour eux. Je puis proteſter au moins de n'avoir voulu appliquer à aucun en particulier les réflexions critiques qu'on pourra trouver dans cet Ecrit: ſi contre mon intention, quelqu'un croyoit s'y reconnoître, je n'aurois d'autre réponſe à lui faire que celle de Protogene à Démétrius, *je ne puis croire que vous faſſiez la guerre aux Arts;* car une protection mal entendue eſt une véritable guerre qu'on fait aux talens. Heureux au moins

les

les Gens de Lettres, s'ils reconnoiſſoient enfin que le moyen le plus ſûr de ſe faire reſpecter, eſt de vivre unis (s'il leur eſt poſſible) & preſque renfermés entr'eux; que par cette union ils parviendront ſans peine à donner la loi au reſte de la Nation ſur les matieres de Goût & de Philoſophie; que la véritable eſtime eſt celle qui eſt diſtribuée par des hommes dignes d'être eſtimés eux-mêmes; que la charlatanerie enfin eſt une farce qui dégrade le ſpectateur & l'acteur; & que la ſoif de la réputation & des richeſſes eſt une des cauſes qui contribueront le plus parmi nous à la décadence des Lettres.

Tels ſont les réflexions & les vœux d'un Ecrivain ſans manege, ſans intrigue, ſans appui, & par conſéquent ſans eſpérance, mais auſſi ſans ſoins & ſans deſirs. J'ai tâché de m'expliquer librement, quoique ſans humeur, ſur les différens objets qui font la matiere de cet Eſſai; je ſuis & je dois être d'autant moins ſuſpect à cet égard, qu'engagé par goût & par principes dans une carriere peu brillante, mais tranquille, où le nombre des juges, des ennemis & des prôneurs eſt fort petit, je me rends aſ-

ſez de juſtice pour n'aſpirer ni aux places, ni aux récompenſes Littéraires; que je n'ai l'honneur d'être ni le protégé ni le concurrent de perſonne; que j'ai aſſez vu la plupart des Mécenes & des Grands pour n'avoir point à m'en louer, & aſſez peu pour n'avoir point à m'en plaindre.

Le ſort de cet Ecrit, lorſqu'il parut pour la premiere fois, a été abſolument contraire à celui que j'aurois dû en attendre. Quelques grands Seigneurs l'ont honoré de leurs éloges, quelques Gens de Lettres l'ont déchiré. Les premiers n'y ont vu qu'une fierté eſtimable, les autres qu'une vanité révoltante; c'eſt au Public à juger ſi les premiers m'ont rendu plus de juſtice que les ſeconds. Mon zele ſeroit ſuffiſamment payé, ſi ceux qui l'ont blâmé le plus pratiquoient les maximes qu'il m'a dictées; les Lettres, ce me ſemble, en ſeroient plus reſpectées & plus dignes de l'être. Je ſai que les faux intérêts des hommes s'oppoſeront toujours à leur intérêt véritable; en ce cas je ne ſerai pas le premier Miſſionnaire qui avec des talens médiocres, de très-bonnes intentions, des raiſons encore meilleures, & une conduite confor-

me

me à ſa doctrine, aura eu le malheur de ne convertir perſonne. Puiſſe cette même doctrine être prêchée plus efficacement par quelqu'un de nos beaux Eſprits les plus célebres & les plus répandus! Echappé à cette mer orageuſe, que je n'ai fait qu'entrevoir, puiſſe-t-il dire aux Gens de Lettres avec autant de fruit que de vérité!

Parcite oves nimiùm procedere : non benè ripæ
Creditur : ipſe aries etiam nunc vellera ſiccat.

Fin du premier Volume.

Oct : 15 .. 1762



TABLE.

